



HISTOIRE NATURELLE,

GÉNÉRALE ET PARTICULIÈRE,

AVEC LA DESCRIPTION

DU CABINET DU ROI.

Tome Quatorzième.

HISTOIRE NATURELLE *DES OISEAUX.*

Tome Premier.



A PARIS;

DE L'IMPRIMERIE ROYALE.

M. DCCLXX.

TABLE

De ce qui eſt contenu dans ce Volume.

Par M. DE BUFFON.



HISTOIRE

HISTOIRE NATURELLE DES OISEAUX.

PLAN DE L'OUVRAGE.

NOUS n'entreprenons pas de donner ici une Hiſtoire des Oiſeaux auſſi complète, auſſi détaillée que l'eſt celle des Animaux quadrupèdes; cette première tâche, quoique longue & difficile à remplir, n'étoit pas impoſſible, parce que le nombre des quadrupèdes n'étant guère que de deux cents eſpèces, dont plus du tiers ſe trouve dans nos contrées ou dans les

climats voisins, il étoit possible d'abord de donner l'histoire de ceux-ci d'après nos propres observations; que dans le nombre des quadrupèdes étrangers, il y en a plusieurs de bien connus des Voyageurs d'après lesquels nous pouvions écrire; qu'enfin nous devions espérer avec des soins & du temps, de nous les procurer presque tous pour les examiner; & l'on voit que nos espérances ont été remplies, puisqu'à l'excèption d'un très-petit nombre d'animaux qui nous sont arrivés depuis, & que nous donnerons par supplément, nous avons fait l'histoire & la description de tous les quadrupèdes. Cet ouvrage est le fruit de près de vingt ans d'étude & de recherches; & quoique pendant ce même temps nous n'ayons rien négligé pour nous instruire sur les oiseaux, & pour nous en procurer toutes les espèces rares; que nous ayons même réussi à rendre cette partie du Cabinet du Roi plus nombreuse & plus complète qu'aucune

autre collection du même genre qui ſoit en Europe, nous devons cependant convenir qu'il nous en manque encore un aſſez grand nombre : à la vérité la plupart des eſpèces qui nous manquent, manquent également partout ailleurs; mais ce qui nous prouve que nous ſommes encore bien loin d'être complets, quoique nous ayons raſſemblé plus de ſept ou huit cents eſpèces, c'eſt que ſouvent il nous arrive de nouveaux oiſeaux qui ne ſont décrits nulle part, & que d'un autre côté il y en a pluſieurs qui ont été indiqués par nos Ornithologiſtes modernes, qui nous manquent encore, & que nous n'avons pu nous procurer. Il exiſte peut-être quinze cents, peut-être deux mille eſpèces d'oiſeaux, pouvons-nous eſpérer de les raſſembler toutes? & cela n'eſt encore que l'une des moindres difficultés que l'on pourra lever avec le temps; il y a pluſieurs autres obſtacles dont nous avons ſurmonté quelques-uns, & dont les

autres nous paroiſſent invincibles. Il faut qu'on me permette d'entrer ici dans le détail de toutes ces difficultés; cette expoſition eſt d'autant plus néceſſaire, que ſans elle on ne concevroit pas les raiſons du plan & de la forme de mon ouvrage.

Les eſpèces dans les oiſeaux, ſont non-ſeulement en beaucoup plus grand nombre que dans les animaux quadrupèdes, mais elles ſont auſſi ſujettes à beaucoup plus de variétés; c'eſt une ſuite néceſſaire de la loi des combinaiſons où le nombre des réſultats augmente en bien plus grande raiſon que celui des élémens; c'eſt auſſi une règle que la Nature ſemble s'être preſcrite à meſure qu'elle ſe multiplie, car les grands animaux qui ne produiſent que rarement & en petit nombre, n'ont que peu d'eſpèces voiſines, & point de variétés, tandis que les petits tiennent à un grand nombre d'autres familles, & ſont ſujets, dans chaque eſpèce, à varier beaucoup;

& les oiſeaux paroiſſent varier encore beaucoup plus que les petits animaux quadrupèdes, parce qu'en général les oiſeaux ſont plus nombreux, plus petits & qu'ils produiſent en plus grand nombre. Indépendamment de cette cauſe générale, il y en a de particulières pour les variétés dans pluſieurs eſpèces d'oiſeaux. Le mâle & la femelle, n'ont dans les quadrupèdes, que des différences aſſez légères, elles ſont bien plus grandes & bien plus apparentes dans les oiſeaux; ſouvent la femelle eſt ſi différente du mâle par la grandeur & les couleurs, qu'on les croiroit chacun d'une eſpèce diverſe: pluſieurs de nos Naturaliſtes, même des plus habiles, s'y ſont mépris, & ont donné le mâle & la femelle d'une même eſpèce, comme deux eſpèces diſtinctes & ſéparées; auſſi le premier trait de la deſcription d'un oiſeau doit être l'indication de la reſſemblance ou de la différence du mâle & de la femelle.

Ainſi, pour connoître exactement tous les oiſeaux, un ſeul individu de chaque eſpèce, ne ſuffit pas, il en faut deux, un mâle & une femelle; il en faudroit même trois ou quatre, car les jeunes oiſeaux ſont encore très-différens des adultes & des vieux. Qu'on ſe repréſente donc que s'il exiſte deux mille eſpèces d'oiſeaux, il faudroit en raſſembler huit mille individus pour les bien connoître, & l'on jugera facilement de l'impoſſibilité de faire une telle collection qui augmenteroit encore de plus du double, ſi l'on vouloit la rendre complète, en y ajoutant les variétés de chaque eſpèce, dont quelques-unes, comme celle du coq ou du pigeon, ſe ſont ſi fort multipliées, qu'il eſt même difficile d'en faire l'entière énumération.

Le grand nombre des eſpèces, le nombre encore plus grand des variétés; les différences de forme, de grandeur, de couleur entre les mâles & les

ſemelles, entre les jeunes, les adultes & les vieux; les diverſités qui réſultent de l'influence du climat & de la nourriture, celles que produit la domeſticité, la captivité, le tranſport, les migrations naturelles & forcées; toutes les cauſes, en un mot, de changement, d'altération, de dégénération, en ſe réuniſſant ici & ſe multipliant, multiplient les obſtacles & les difficultés de l'Ornithologie, à ne la conſidérer même que du côté de la nomenclature, c'eſt-à-dire de la ſimple connoiſſance des objets; & combien ces difficultés n'augmentent-elles pas encore, dès qu'il s'agit d'en donner la deſcription & l'hiſtoire! Ces deux parties, bien plus eſſentielles que la nomenclature, & que l'on ne doit jamais ſéparer en Hiſtoire Naturelle, ſe trouvent ici très-difficiles à réunir, & chacune a de plus des difficultés particulières que nous n'avons que trop ſenties, par le deſir que nous avions de les ſurmonter. L'une des

principales est de donner, par le discours, une idée des couleurs, car malheureusement les différences les plus apparentes entre les oiseaux, portent sur les couleurs encore plus que sur les formes; dans les animaux quadrupèdes, un bon dessin rendu par une gravure noire, suffit pour la connoissance distincte de chacun, parce que les couleurs des quadrupèdes n'étant qu'en petit nombre & assez uniformes, on peut aisément les dénommer & les indiquer par le discours; mais cela seroit impossible, ou du moins supposeroit une immensité de paroles, & de paroles très-ennuyeuses pour la description des couleurs dans les oiseaux; il n'y a pas même de termes en aucune langue pour en exprimer les nuances, les teintes, les reflets & les mélanges; & néanmoins les couleurs, sont ici des caractères essentiels, & souvent les seuls par lesquels on puisse reconnoître un oiseau & le distinguer de tous les

autres. J'ai donc pris le parti de faire non-seulement graver, mais peindre les oiseaux à mesure que j'ai pu me les procurer vivans; & ces portraits d'oiseaux, représentés avec leurs couleurs, les font connoître mieux d'un seul coup d'œil que ne pourroit le faire une longue description aussi fastidieuse que difficile, & toujours très-imparfaite & très-obscure.

Plusieurs personnes ont entrepris presqu'en même temps, de faire graver & colorier des oiseaux: en Angleterre, on vient de donner, sous le titre de *Zoologie Britannique*, les animaux quadrupèdes & les oiseaux de la Grande-Bretagne, gravés & coloriés. M. Edwards avoit de même donné précédemment un grand nombre d'oiseaux étrangers; ces deux ouvrages sont ce que nous avons de mieux dans ce genre de mauvaise peinture, que l'on appelle *enluminure*. Et quoique ceux que j'ai fait publier depuis cinq ans, qui sont déjà au nombre de près

de cinq cents planches, ſoient de ce même genre de mauvaiſe peinture, je ſuis bien certain qu'on ne les jugera pas inférieurs à ceux d'Angleterre, & qu'on les trouvera ſupérieurs à ceux que M. Friſch a fait publier en Allemagne *; nous pouvons même aſſurer que la collection de nos planches

*Je ne parle point ici des planches enluminées qu'on vient de faire à Florence ſur une Ornithologie de M. Gerini : ces planches, qui ſont en très-grand nombre, ne m'ont pas paru faites d'après nature ; elles préſentent, pour la plupart, des attitudes forcées, & ne ſemblent avoir été deſſinées & peintes que d'après les deſcriptions des Auteurs. Les couleurs, dès-lors, en ſont très-mal diſtribuées ; il y en a même un grand nombre qui ont été copiées ſur les gravures de différens ouvrages, & qu'on reconnoît avoir été calquées ſur celles de M.rs Edwards, Briſſon, &c. . . . On peut dire, en général, que cet ouvrage bien loin d'éclaircir l'Hiſtoire Naturelle des oiſeaux, la rendroit bien plus confuſe par le grand nombre d'erreurs de nom, & par la multiplication gratuite des eſpèces, puiſque ſouvent on y trouve quatre ou cinq variétés de la même eſpèce, qui toutes ſont données pour des oiſeaux différens.

coloriées, l'emportera ſur toutes les autres par le nombre des eſpèces, par la fidélité des deſſins, qui tous ont été faits d'après nature, par la vérité du coloris, par la préciſion des attitudes; on verra que nous n'avons rien négligé pour que chaque portrait donnât l'idée nette & diſtincte de ſon original, l'on reconnoîtra par-tout la facilité du talent de M. Martinet qui a deſſiné & gravé tous ces oiſeaux, & les attentions éclairées de M. Daubenton le jeune qui, ſeul, a conduit cette grande entrepriſe; je dis grande, par le détail immenſe qu'elle entraîne, & par les ſoins continuels qu'elle ſuppoſe: plus de quatre-vingts artiſtes & ouvriers ont été employés continuellement depuis cinq ans, à cet ouvrage, quoique nous l'ayons reſtreint à un petit nombre d'exemplaires; & c'eſt bien à regret que nous ne l'avons pas multiplié davantage. L'hiſtoire naturelle des animaux quadrupèdes ayant été tirée à un très-grand nombre en

France, ſans compter les éditions étrangères, c'eſt avec une ſorte de peine que nous nous ſommes réduits à un petit nombred'exemplaires pour les planches coloriées de l'hiſtoire des oiſeaux; mais tous les gens d'art ſentiront bien l'impoſſibilité de faire peindre au même nombre des planches ou de les tirer en ſimple gravure; & lorſque nous avons vu qu'il n'étoit pas poſſible de multiplier cette collection de planches enluminées, autant qu'il eût été néceſſaire pour en garnir tous les exemplaires imprimés, nous avons pris le parti de ne nous plus aſtreindre au format des animaux quadrupèdes, nous l'avons agrandi de quelques pouces dans la vue de donner à un plus grand nombre d'oiſeaux leur grandeur réelle; tous ceux dont les dimenſions n'excèdent pas celles du format des planches y ſont repréſentés de grandeur naturelle; les oiſeaux plus grands ont été réduits ſur une échelle ou module tracé au-deſſus de la figure:

ce module eſt par-tout la douzième partie de la longueur de l'oiſeau, meſuré depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité de la queue ; ſi le module a trois pouces de longueur, l'oiſeau aura trois pieds ; s'il n'eſt que de deux pouces, l'oiſeau ſera de deux pieds de longueur ; & lorſqu'on voudra connoître la grandeur des parties de l'oiſeau, il faudra prendre au compas celle du module entier ou d'une partie aliquote du module, & la porter enſuite ſur la partie de l'oiſeau que l'on veut meſurer. Nous avons cru cette petite attention néceſſaire pour donner, du premier coup d'œil, une idée de la grandeur des objets réduits, & pour qu'on puiſſe les comparer exactement avec ceux qui ſont repréſentés de grandeur naturelle.

Nous aurons donc, au moyen de ces gravures enluminées, non-ſeulement la repréſentation exacte d'un très-grand nombre d'oiſeaux, mais encore les indications de leur grandeur

& de leur groſſeur réelle & relative ; nous aurons, au moyen des couleurs, une deſcription aux yeux plus parfaite & plus agréable qu'il ne ſeroit poſſible de la faire par le diſcours, & nous renverrons ſouvent dans tout le cours de cet ouvrage, à ces figures coloriées dès qu'il s'agira de deſcription, de variétés & de différences de grandeur, de couleurs, &c. Dans le vrai, les planches enluminées ſont faites pour cet Ouvrage, & l'ouvrage pour ces planches ; mais comme il n'eſt pas poſſible d'en multiplier aſſez les exemplaires ; que leur nombre ne ſuffit pas à beaucoup près à ceux qui ſe ſont procuré les volumes précédens de l'Hiſtoire Naturelle, nous avons penſé que ce plus grand nombre qui fait proprement le Public, nous ſauroit gré de faire auſſi graver d'autres planches noires qui pourront ſe multiplier autant qu'il ſera néceſſaire ; & nous avons choiſi pour cela un ou deux oiſeaux de chaque genre, afin

de donner au moins une idée de leur forme & de leurs principales différences : j'ai fait faire, autant qu'il a été possible, les dessins de ces gravures d'après les oiseaux vivans ; ce ne sont pas les mêmes que ceux des planches enluminées, & je suis persuadé que le Public verra avec plaisir, qu'on a mis autant de soin à ces dernières qu'aux premières.

Par ces moyens & ces attentions, nous avons surmonté les premières difficultés de la description des oiseaux ; nous ne comptons pas donner absolument tous ceux qui nous sont connus, parce que le nombre de nos planches enluminées eût été trop considérable ; nous avons même supprimé à dessein la plupart des variétés, sans cela ce Recueil deviendroit immense. Nous avons pensé qu'il falloit nous borner à six ou sept cents planches, qui contiendront près de huit ou neuf cents espèces d'oiseaux différens ; ce n'est pas avoir tout fait, mais c'est déjà beaucoup:

d'autres, dans d'autres temps pourront nous compléter, ou faire encore plus & peut-être mieux.

Après les difficultés que nous venons d'expofer fur la nomenclature & fur la defcription des oifeaux, il s'en préfente d'autres encore plus grandes fur leur hiftoire: nous avons donné celle de chaque efpèce d'animal quadrupède dans tout le détail que le fujet exige; il ne nous eft pas poffible de faire ici de même: car quoiqu'on ait avant nous beaucoup plus écrit fur les oifeaux que fur les animaux quadrupèdes, leur hiftoire n'en eft pas plus avancée. La plus grande partie des ouvrages de nos Ornithologues, ne contiennent que des defcriptions, & fouvent fe réduifent à une fimple nomenclature; & dans le très-petit nombre de ceux qui ont joint quelques faits hiftoriques à leur defcription, on ne trouve guère que des chofes communes, aifées à obferver fur les oifeaux de chaffe & de baffe-cour. Nous ne connoiffons

que très-imparfaitement les habitudes naturelles des autres oiſeaux de notre pays, & point du tout celles des oiſeaux étrangers : à force d'études & de comparaiſons, nous avons au moins trouvé dans les animaux quadrupèdes des faits généraux & des points fixes, ſur leſquels nous nous ſommes fondés pour faire leur hiſtoire particulière : la diviſion des animaux náturels & propres à chaque continent, a ſouvent été notre bouſſole dans cette mer d'obſcurité, qui ſembloit environner cette belle & première partie de l'Hiſtoire Naturelle; enſuite les climats dans chaque continent que les animaux quadrupèdes affectent de préférence ou de néceſſité, & les lieux où ils paroiſſent conſtamment attachés nous ont fourni des moyens d'être mieux informés, & des renſeignemens pour être plus inſtruits: tout cela nous manque dans les oiſeaux, ils voyagent avec tant de facilité de provinces en provinces, & ſe tranſportent

en ſi peu de temps de climats en climats, qu'à l'exception de quelques eſpèces d'oiſeaux peſans ou ſédentaires, il eſt à croire que les autres peuvent paſſer d'un continent à l'autre ; de ſorte qu'il eſt bien difficile, pour ne pas dire impoſſible, de reconnoître les oiſeaux propres & naturels à chaque continent, & que la plupart doivent ſe trouver également dans tous deux, au lieu qu'il n'exiſte aucun quadrupède des parties méridionales d'un continent dans l'autre. Le quadrupède eſt forcé de ſubir les loix du climat ſous lequel il eſt né, l'oiſeau s'y ſouſtrait & en devient indépendant par la faculté de pouvoir parcourir en peu de temps des eſpaces très-grands, il n'obéit qu'à la ſaiſon ; & cette ſaiſon qui lui convient ſe retrouvant ſucceſſivement la même dans les différens climats, il les parcourt auſſi ſucceſſivement ; en ſorte que pour ſavoir leur hiſtoire entière, il faudroit les ſuivre par-tout, & commencer

par s'aſſurer des principales circonſtances de leurs voyages; connoître les routes qu'ils pratiquent, les lieux de repos où ils gîtent, leur ſéjour dans chaque climat, & les obſerver dans tous ces endroits éloignés: ce n'eſt donc qu'avec le temps, & je puis dire dans la ſuite des ſiècles, que l'on pourra donner l'hiſtoire des oiſeaux auſſi complètement que nous avons donné celle des animaux quadrupèdes. Pour le prouver, prenons un ſeul oiſeau, par exemple, l'hirondelle, celle que tout le monde connoît, qui paroît au printemps, diſparoît en automne, & fait ſon nid avec de la terre contre les fenêtres ou dans les cheminées; nous pourrons, en les obſervant, rendre un compte fidèle & aſſez exact de leurs mœurs, de leurs habitudes naturelles, & de tout ce qu'elles font pendant les cinq ou ſix mois de leur ſéjour dans notre pays; mais on ignore tout ce qui leur arrive pendant leur abſence; on ne

ſait ni où elles vont ni d'où elles viennent; il y a des témoignages pour & contre au ſujet de leurs migrations; les uns aſſurent qu'elles voyagent & ſe tranſportent dans les pays chauds pour y paſſer le temps de notre hiver; les autres prétendent qu'elles ſe jettent dans les marais, & qu'elles y demeurent engourdies juſqu'au retour du printemps; & ces faits, quoique directement oppoſés, paroiſſent néanmoins également appuyés par des obſervations réitérées : comment tirer la vérité du ſein de ces contradictions! comment la trouver au milieu de ces incertitudes! j'ai fait ce que j'ai pu pour la démêler, & l'on jugera par les ſoins qu'il faudroit ſe donner & les recherches qu'il faudroit faire pour éclaircir ce ſeul fait, combien il ſeroit difficile d'acquérir tous ceux dont on auroit beſoin pour faire l'hiſtoire complète d'un ſeul oiſeau de paſſage, & à plus forte raiſon l'hiſtoire générale des voyages de tous.

Comme j'ai trouvé que dans les quadrupèdes il y a des eſpèces dont le ſang ſe refroidit & prend à peu près le degré de la température de l'air, & que c'eſt ce refroidiſſement de leur ſang qui cauſe l'état de torpeur & d'engourdiſſement où ils tombent & demeurent pendant l'hiver; je n'ai pas eu de peine à me perſuader qu'il devoit auſſi ſe trouver parmi les oiſeaux, quelques eſpèces ſujettes à ce même état d'engourdiſſement cauſé par le froid, il me paroiſſoit ſeulement que cela devoit être plus rare parmi les oiſeaux, parce qu'en général, le degré de la chaleur de leur corps eſt un peu plus grand que celui du corps de l'homme & des animaux quadrupèdes; j'ai donc fait des recherches pour connoître quelles peuvent être ces eſpèces ſujettes à l'engourdiſſement; & pour ſavoir ſi l'hirondelle étoit du nombre, j'en ai fait enfermer quelques-unes dans une glacière où je les ai tenues plus ou moins de temps,

elles ne s'y ſont point engourdies, la plupart y ſont mortes, & aucune n'a repris de mouvement aux rayons du ſoleil: les autres qui n'avoient ſouffert le froid de la glacière que pendant peu de temps, ont conſervé leur mouvement & en ſont ſorties bien vivantes. J'ai cru devoir conclure de ces expériences, que cette eſpèce d'hirondelle n'eſt point ſujette à l'état de torpeur ou d'engourdiſſement, que ſuppoſe néanmoins & très-néceſſairement le fait de leur ſéjour au fond de l'eau pendant l'hiver: d'ailleurs m'étant informé auprès de quelques Voyageurs dignes de foi, je les ai trouvés d'accord ſur le paſſage des hirondelles au-delà de la Méditerranée; & M. Adanſon m'a poſitivement aſſuré que pendant le ſéjour aſſez long qu'il a fait au Sénégal, il avoit vu conſtamment les hirondelles à longue queue, c'eſt-à-dire nos hirondelles de cheminée dont il eſt ici queſtion, arriver au Sénégal dans la ſaiſon même oùelles partent de France,

& quitter les terres du Sénégal au printemps: on ne peut donc guère douter que cette eſpèce d'hirondelle ne paſſe en effet d'Europe en Afrique en automne, & d'Afrique en Europe au printemps: par conſéquent, elle ne s'engourdit pas ni ne ſe cache dans des trous, ni ne ſe jette dans l'eau à l'approche de l'hiver; d'autant qu'il y a un autre fait, dont je me ſuis aſſuré, qui vient à l'appui des précédens, & prouve encore que cette hirondelle n'eſt point ſujette à l'engourdiſſement par le froid, & qu'elle en peut ſupporter la rigueur juſqu'à un certain degré au-delà duquel elle périt; car ſi l'on obſerve ces oiſeaux quelque temps avant leur départ, on les voit d'abord vers la fin de la belle ſaiſon voler en famille, le père, la mère & les petits; enſuite pluſieurs familles ſe réunir & former ſucceſſivement des troupes d'autant plus nombreuſes que le temps du départ eſt plus prochain, partir enfin preſque toutes enſemble

en trois ou quatre jours à la fin de ſeptembre ou au commencement d'octobre, mais il en reſte quelques-unes, qui ne partent que huit jours, quinze jours, trois ſemaines après les autres; & quelques-unes encore qui ne partent point & meurent aux premiers grands froids; ces hirondelles qui retardent leur voyage, ſont celles dont les petits ne ſont pas encore aſſez forts pour les ſuivre. Celles dont on a détruit pluſieurs fois les nids après la ponte, & qui ont perdu du temps à les reconſtruire & à pondre une ſeconde ou une troiſième fois, demeurent par amour pour leurs petits, & aiment mieux ſouffrir l'intempérie de la ſaiſon que de les abandonner : ainſi elles ne partent qu'après les autres, ne pouvant emmener plus tôt leurs petits, ou même elles reſtent au pays pour y mourir avec eux.

Il paroît donc bien démontré par ces faits, que les hirondelles de cheminée paſſent ſucceſſivement &

alternativement de notre climat dans un climat plus chaud; dans celui-ci, pour y demeurer pendant l'été, & dans l'autre pour y paſſer l'hiver; & que par conſéquent elles ne s'engourdiſſent pas. Mais, d'autre côté, que peut-on oppoſer aux témoignages aſſez précis des gens qui ont vu des hirondelles s'attrouper & ſe jeter dans les eaux à l'approche de l'hiver, qui non-ſeulement les ont vu s'y jeter, mais en ont vu tirer de l'eau, & même de deſſous la glace avec des filets? que répondre à ceux qui les ont vu dans cet état de torpeur, reprendre peu à peu le mouvement & la vie en les mettant dans un lieu chaud, & en les approchant du feu avec précaution! je ne trouve qu'un moyen de concilier ces faits; c'eſt de dire que l'hirondelle qui s'engourdit n'eſt pas la même que celle qui voyage, que ce ſont deux eſpèces différentes que l'on n'a pas diſtinguées faute de les avoir ſoigneuſement comparées. Si les rats & les

loirs étoient des animaux auſſi fugitifs & auſſi difficiles à obſerver que les hirondelles, & que faute de les avoir regardés d'aſſez près, l'on prît les loirs pour des rats, il ſe trouveroit la même contradiction entre ceux qui aſſureroient que les rats s'engourdiſſent & ceux qui ſoutiendroient qu'ils ne s'engourdiſſent pas; cette erreur eſt aſſez naturelle, & doit être d'autant plus fréquente que les choſes ſont moins connues, plus éloignées, plus difficiles à obſerver. Je préſume donc qu'il y a en effet une eſpèce d'oiſeau, voiſine de celle de l'hirondelle, & peut-être auſſi reſſemblante à l'hirondelle que le loir l'eſt au rat, qui s'engourdit en effet; & c'eſt vraiſemblablement le petit martinet ou peut-être l'hirondelle de rivage. Il faudroit donc faire ſur ces eſpèces, pour reconnoître ſi leur ſang ſe refroidit, les mêmes expériences que j'ai faites ſur l'hirondelle de cheminée; ces recherches ne demandent, à la vérité,

que des ſoins & du temps, mais malheureuſement le temps eſt de toutes les choſes celle qui nous appartient le moins & nous manque le plus : quelqu'un qui s'appliqueroit uniquement à obſerver les oiſeaux, & qui ſe dévoueroit même à ne faire que l'hiſtoire d'un ſeul genre, ſeroit forcé d'employer pluſieurs années à cette eſpèce de travail, dont le réſultat ne ſeroit encore qu'une très-petite partie de l'hiſtoire générale des oiſeaux ; car, pour ne pas perdre de vue l'exemple que nous venons de donner, ſuppoſons qu'il ſoit bien certain que l'hirondelle voyageuſe paſſe d'Europe en Afrique ; & poſons en même temps que nous ayons bien obſervé tout ce qu'elle fait pendant ſon ſéjour dans notre climat, que nous en ayons bien rédigé les faits, il nous manquera encore tous ceux qui ſe paſſent dans le climat éloigné; nous ignorons ſi ces oiſeaux y nichent & pondent comme en Europe; nous ne ſavons pas s'ils

arrivent en plus ou moins grand nombre qu'ils en ſont partis; nous ne connoiſſons pas quels ſont les inſectes ſur leſquels ils vivent dans cette terre étrangère; les autres circonſtances de leur voyage, de leur repos en route, de leur ſejour, ſont également ignorées, en ſorte que l'hiſtoire naturelle des oiſeaux, donnée avec autant de détail que nous avons donné l'hiſtoire des animaux quadrupèdes, ne peut être l'ouvrage d'un ſeul homme, ni même celui de pluſieurs hommes dans le même temps, parce que non-ſeulement le nombre des choſes qu'on ignore eſt bien plus grand que celui des choſes que l'on ſait, mais encore parce que ces mêmes choſes qu'on ignore ſont preſque impoſſibles ou du moins très-difficiles à ſavoir; & que, d'ailleurs, comme la plupart ſont petites, inutiles ou de peu de conſéquence, les bons eſprits ne peuvent manquer de les dédaigner, & cherchent à s'occuper d'objets plus grands ou plus utiles.

C'eſt par toutes ces conſidérations que j'ai cru devoir me former un plan différent pour l'hiſtoire des oiſeaux de celui que je me ſuis propoſé, & que j'ai tâché de remplir pour l'hiſtoire des quadrupèdes: au lieu de traiter les oiſeaux un à un, c'eſt-à-dire, par eſpèces diſtinctes & ſéparées, je les réunirai pluſieurs enſemble ſous un même genre, ſans cependant les confondre & renoncer à les diſtinguer lorſqu'elles pourront l'être; par ce moyen, j'ai beaucoup abrégé, & j'ai réduit à une aſſez petite étendue cette hiſtoire des oiſeaux qui ſeroit devenue trop volumineuſe, ſi d'un côté j'euſſe traité de chaque eſpèce en particulier en me livrant aux diſcuſſions de la nomenclature, & que d'autre côté je n'euſſe pas ſupprimé, par le moyen des couleurs, la plus grande partie du long diſcours qui eût été néceſſaire pour chaque deſcription. Il n'y aura donc guère que les oiſeaux domeſtiques & quelques eſpèces majeures,

ou particulièrement remarquables, que je traiterai par articles séparés. Tous les autres oiseaux, sur-tout les plus petits, seront réunis avec les espèces voisines, & présentés ensemble, comme étant à peu près du même naturel & de la même famille; le nombre des affinités comme celui des variétés est toujours d'autant plus grand que les espèces sont plus petites. Un moineau, une fauvette ont peut-être chacun vingt fois plus de parens que n'en ont l'autruche ou le dindon; j'entends par le nombre de parens, le nombre des espèces voisines & assez ressemblantes pour pouvoir être regardées comme des branches collatérales d'une même tige, ou d'une tige si voisine d'une autre, qu'on peut leur supposer une souche commune, & présumer que toutes sont originairement issues de cette même souche à laquelle elles tiennent encore par ce grand nombre de ressemblances communes entr'elles; & ces espèces

voiſines ne ſe ſont probablement ſéparées les unes des autres que par les influences du climat, de la nourriture, & par la ſucceſſion du temps qui amène toutes les combinaiſons poſſibles, & met au jour tous les moyens de variété, de perfection, d'altération & de dégénération.

Ce n'eſt pas que nous prétendions que chacun de nos articles ne contiendra réellement & excluſivement que les eſpèces qui ont en effet le degré de parenté dont nous parlons, il faudroit être plus inſtruits que nous ne le ſommes, & que nous ne pouvons l'être, ſur les effets du mélange des eſpèces & ſur leur produit dans les oiſeaux; car, indépendamment des variétés naturelles & accidentelles qui, comme nous l'avons dit, ſont plus nombreuſes, plus multipliées dans les oiſeaux que dans les quadrupèdes, il y a encore une autre cauſe qui concourt avec ces variétés pour augmenter, en apparence, la

quantité des eſpèces. Les oiſeaux ſont, en général, plus chauds & plus prolifiques que les animaux quadrupèdes, ils s'uniſſent plus fréquemment, & lorſqu'ils manquent de femelles de leur eſpèce, ils ſe mêlent plus volontiers que les quadrupèdes avec les eſpèces voiſines, & produiſent ordinairement des métis féconds & non pas des mulets ſtériles : on le voit par les exemples du chardonneret, du tarin & du ſerin; les métis qu'ils produiſent peuvent, en s'uniſſant, produire d'autres individus ſemblables à eux, & former par conſéquent de nouvelles eſpèces intermédiaires & plus ou moins reſſemblantes à celles dont elles tirent leur origine. Or, tout ce que nous faiſons par art peut ſe faire, & s'eſt fait mille & mille fois par la Nature; il eſt donc ſouvent arrivé des mélanges fortuits & volontaires entre les animaux, & ſur-tout parmi les oiſeaux, qui, ſouvent faute de leur femelle ſe ſervent du premier

mâle qu'ils rencontrent ou du premier oiſeau qui ſe préſente: le beſoin de s'unir eſt chez eux d'une néceſſité ſi preſſante, que la plupart ſont malades & meurent lorſqu'on les empêche d'y ſatisfaire. On voit ſouvent dans les baſſe-cours un coq ſevré de poules, ſe ſervir d'un autre coq, d'un chapon, d'un dindon, d'un canard; on voit le faiſan ſe ſervir de la poule, on voit dans les volières le ſerin & le chardonneret, le tarin & le ſerin, le linot rouge & la linotte commune ſe chercher pour s'unir: & qui ſait tout ce qui ſe paſſe en amour au fond des bois? qui peut nombrer les jouiſſances illégitimes entre gens d'eſpèces différentes? qui pourra jamais ſéparer toutes les branches bâtardes des tiges légitimes, aſſigner le temps de leur première origine, déterminer en un mot tous les effets des puiſſances de la Nature pour la multiplication, toutes ſes reſſources dans le beſoin, tous les ſupplémens

qui en résultent, & qu'elle fait employer pour augmenter le nombre des espèces en remplissant les intervalles qui semblent les séparer.

Notre ouvrage contiendra à peu près tout ce qu'on sait des oiseaux, & néanmoins ce ne sera, comme l'on voit, qu'un sommaire, ou plutôt une esquisse de leur histoire; seulement cette esquisse sera la première qu'on ait faite en ce genre, car les ouvrages anciens & nouveaux, auxquels on a donné le titre d'*Histoire des Oiseaux*, ne contiennent presque rien d'historique; toute imparfaite que sera notre histoire, elle pourra servir à la postérité pour en faire une plus complète & meilleure; je dis à la postérité, car je vois clairement qu'il se passera bien des années avant que nous soyons aussi instruits sur les oiseaux que nous le sommes aujourd'hui sur les quadrupèdes. Le seul moyen d'avancer l'Ornithologie historique seroit de faire l'histoire particulière des oiseaux de

chaque pays; d'abord de ceux d'une ſeule province, enſuite de ceux d'une province voiſine, puis de ceux d'une autre plus éloignée; réunir, après cela, ces hiſtoires particulières pour compoſer celle de tous les oiſeaux d'un même climat; faire la même choſe dans tous les pays & dans tous les différens climats; comparer enſuite ces hiſtoires particulières, les combiner pour en tirer les faits & former un corps entier de toutes ces parties ſéparées. Or, qui ne voit que cet ouvrage ne peut être que le produit du temps! quand y aura-t-il des Obſervateurs qui nous rendront compte de ce que font nos hirondelles au Sénégal & nos cailles en Barbarie! qui ſeront ceux qui nous informeront des mœurs des oiſeaux de la Chine ou du Monomotapa! & comme je l'ai déjà fait ſentir, cela eſt-il aſſez important, aſſez utile pour que bien des gens s'en inquiètent ou s'en occupent! Ce que nous donnons ici ſervira donc

long-temps comme une base ou comme un point de ralliement auquel on pourra rapporter les faits nouveaux que le temps amènera. Si l'on continue d'étudier & de cultiver l'Histoire naturelle, les faits se multiplieront, les connoissances augmenteront; notre esquisse historique, dont nous n'avons pu tracer que les premiers traits se remplira peu-à-peu & prendra plus de corps; c'est tout ce que nous pouvons attendre du produit de notre travail, & c'est peut-être trop espérer encore & en même temps trop nous étendre sur son peu de valeur.



HISTOIRE NATURELLE.

DISCOURS

SUR LA NATURE DES OISEAUX.



HISTOIRE NATURELLE.

Discours sur la nature des Oiseaux.

LE mot Nature a dans notre langue & dans la plupart des autres idiomes anciens & modernes, deux acceptions très-différentes ; l'une suppose un sens actif & général ; lorsqu'on nomme la Nature purement & simplement, on en fait une espèce d'être idéal, auquel on a coutume de rapporter, comme cause, tous les effets constans, tous les phénomènes de l'Univers ; l'autre acception ne présente qu'un sens passif & particulier, en sorte que lorsqu'on parle de la nature de l'homme, de celle des

animaux, de celle des oiseaux, ce mot signifie, ou plutôt indique & comprend dans sa signification la quantité totale, la somme des qualités dont la Nature, prise dans la première acception, a doué l'homme, les animaux, les oiseaux, &c. Ainsi la nature active, en produisant les êtres, leur imprime un caractère particulier qui fait leur *nature* propre & passive, de laquelle dérive ce qu'on appelle leur *naturel*, leur *instinct* & toutes leurs autres *habitudes & facultés naturelles.* Nous avons déjà traité de la nature de l'homme & de celle des animaux quadrupèdes; la nature des oiseaux demande des considérations particulières; & quoiqu'à certains égards elle nous soit moins connue que celle des quadrupèdes, nous tâcherons néanmoins d'en saisir les principaux attributs, & de la présenter sous son véritable aspect, c'est-à-dire, avec les traits caractéristiques & généraux qui la constituent.

Le sentiment ou plutôt la faculté de sentir, l'instinct qui n'est que le résultat de cette faculté, & le naturel qui n'est que l'exercice habituel de l'instinct guidé

& même produit par le ſentiment, ne ſont pas, à beaucoup près, les mêmes dans les différens êtres; ces qualités intérieures dépendent de l'organiſation en général, & en particulier de celle des ſens, & elles ſont relatives, non-ſeulement à leur plus ou moins grand degré de perfection, mais encore à l'ordre de ſupériorité que met entre les ſens ce degré de perfection ou d'imperfection. Dans l'homme où tout doit être jugement & raiſon, le ſens du toucher eſt plus parfait que dans l'animal où il y a moins de jugement que de ſentiment, & au contraire l'odorat eſt plus parfait dans l'animal que dans l'homme, parce que le toucher eſt le ſens de la connoiſſance, & que l'odorat ne peut être que celui du ſentiment. Mais comme peu de gens diſtinguent nettement les nuances qui ſéparent les idées & les ſenſations, la connoiſſance & le ſentiment, la raiſon & l'inſtinct, nous mettrons à part ce que nous appelons chez nous *raiſonnement, diſcernement, jugement,* & nous nous bornerons à comparer les

différens produits du ſimple ſentiment & à rechercher les cauſes de la diverſité de l'inſtinct qui, quoique varié à l'infini dans le nombre immenſe des eſpèces d'animaux qui tous en ſont pourvus, paroît néanmoins être plus conſtant, plus uniforme, plus régulier, moins capricieux, moins ſujet à l'erreur que ne l'eſt la raiſon dans la ſeule eſpèce qui croit la poſſéder.

En comparant les ſens qui ſont les premières puiſſances motrices de l'inſtinct dans tous les animaux, nous trouverons d'abord que le ſens de la vue eſt plus étendu, plus vif, plus net & plus diſtinct dans les oiſeaux en général que dans les quadrupèdes; je dis en général, parce qu'il paroît y avoir des exceptions des oiſeaux qui, comme les hiboux, voient moins qu'aucun des quadrupèdes; mais c'eſt un effet particulier que nous examinerons à part, d'autant que ſi ces oiſeaux voient mal pendant le jour, ils voient très-bien pendant la nuit, & que ce n'eſt que par un excès de ſenſibilité dans l'organe, qu'ils ceſſent de voir à

une grande lumière : cela même vient à l'appui de notre aſſertion, car la perfection d'un ſens dépend principalement du degré de ſa ſenſibilité ; & ce qui prouve qu'en effet l'œil eſt plus parfait dans l'oiſeau, c'eſt que la Nature l'a travaillé davantage. Il y a, comme l'on ſait, deux membranes de plus, l'une extérieure & l'autre intérieure, dans les yeux de tous les oiſeaux, qui ne ſe trouvent pas dans l'homme ; la première *(a)*, c'eſt-à-dire, la plus extérieure de ces membranes eſt placée dans le grand angle de l'œil, c'eſt une ſeconde paupière plus tranſparente que la première, dont les mouvemens obéiſſent également à la volonté, dont l'uſage eſt de nétoyer & polir la cornée, & qui leur ſert auſſi à tempérer l'excès de la lumière, & ménager par conſéquent la grande ſenſibilité de leurs yeux ; la ſeconde *(b)* eſt

(a) Nota. Cette paupière interne ſe trouve dans pluſieurs animaux quadrupèdes ; mais, dans la plupart, elle n'eſt pas mobile comme dans les oiſeaux.

(b) Dans les yeux d'un coq Indien, le nerf optique, qui étoit ſitué fort à côté, après avoir percé la ſclérotique & la choroïde, s'élargiſſoit &

située au fond de l'œil, & paroît être un épanouissement du nerf optique, qui recevant plus immédiatement les impressions de la lumière, doit dès-lors être plus aisément ébranlé, plus sensible qu'il ne l'est dans les autres animaux, & c'est cette grande sensibilité qui rend la vue des oiseaux bien plus parfaite & beaucoup plus étendue. Un épervier voit d'en haut, & de vingt fois plus

formoit un rond, de la circonférence duquel il partoit plusieurs filets noirs qui s'unissoient pour former une membrane, que nous avons trouvée *dans tous les oiseaux.* — Dans les yeux de l'autruche, le nerf optique ayant percé la sclérotique & la choroïde, se dilatoit & formoit une espèce d'entonnoir d'une substance semblable à la sienne; cet entonnoir n'est pas ordinairement rond aux oiseaux, où nous avons presque toujours trouvé l'extrémité du nerf optique aplatie & comprimée au dedans de l'œil : de cet entonnoir sortoit une membrane plissée, faisant comme une bourse qui aboutissoit en pointe. Cette bourse, qui étoit large de six lignes par le bas, à la sortie du nerf optique, & qui alloit en pointe vers le haut, étoit noire, mais d'un autre noir que n'est celui de la choroïde, qui paroît comme enduite d'une couleur détrempée qui s'attache aux doigts; car c'étoit une membrane pénétrée de sa couleur, & dont la surface étoit solide. *Mém. pour servir à l'Histoire des animaux, pages 175 & 303.*

loin une alouette ſur une motte de terre, qu'un homme ou un chien ne peuvent l'apercevoir. Un milan qui s'élève à une hauteur ſi grande que nous le perdons de vue, voit de-là les petits lézards, les mulots, les oiſeaux, & choiſit ceux ſur leſquels il veut fondre, & cette plus grande étendue dans le ſens de la vue, eſt accompagnée d'une netteté, d'une préciſion tout auſſi grandes, parce que l'organe étant en même temps très-ſouple & très-ſenſible, l'œil ſe renfle ou s'aplatit, ſe couvre ou ſe découvre, ſe rétrécit ou s'élargit, & prend aiſément, promptement & alternativement toutes les formes néceſſaires pour agir & voir parfaitement à toutes les lumières & à toutes les diſtances.

D'ailleurs le ſens de la vue étant le ſeul qui produiſe les idées du mouvement, le ſeul par lequel on puiſſe comparer immédiatement les eſpaces parcourus, & les oiſeaux étant de tous les animaux les plus habiles, les plus propres au mouvement, il n'eſt pas étonnant qu'ils aient en même temps le ſens qui le guide plus parfait & plus

sûr ; ils peuvent parcourir dans un très-petit temps, un grand espace, il faut donc qu'ils en voient l'étendue & même les limites. Si la Nature, en leur donnant la rapidité du vol, les eût rendus myopes, ces deux qualités eussent été contraires, l'oiseau n'auroit jamais osé se servir de sa légèreté, ni prendre un essor rapide, il n'auroit fait que voltiger lentement, dans la crainte des chocs & des résistances imprévues. La seule vîtesse avec laquelle on voit voler un oiseau, peut indiquer la portée de sa vue, je ne dis pas la portée absolue, mais relative ; un oiseau dont le vol est très-vif, direct & soutenu, voit certainement plus loin qu'un autre de même forme, qui néanmoins se meut plus lentement & plus obliquement ; & si jamais la Nature a produit des oiseaux à vue courte & à vol très-rapide, ces espèces auront péri par cette contrariété de qualités, dont l'une non-seulement empêche l'exercice de l'autre, mais expose l'individu à des risques sans nombre, d'où l'on doit présumer que les oiseaux dont le vol est le plus court & le plus lent, sont

ceux auſſi dont la vue eſt la moins étendue : comme l'on voit, dans les quadrupèdes, ceux qu'on nomme *Pareſſeux* (l'unau & l'aï) qui ne ſe meuvent que lentement, avoir les yeux couverts & la vue baſſe.

L'idée du mouvement & toutes les autres idées qui l'accompagnent ou qui en dérivent, telles que celles des vîteſſes relatives, de la grandeur des eſpaces, de la proportion des hauteurs, des profondeurs & des inégalités des ſurfaces, ſont donc plus nettes, & tiennent plus de place dans la tête de l'oiſeau que dans celle du quadrupède ; & il ſemble que la Nature ait voulu nous indiquer cette vérité par la proportion qu'elle a miſe entre la grandeur de l'œil & celle de la tête ; car dans les oiſeaux, les yeux ſont proportionnellement beaucoup plus grands *(c)* que dans l'homme & dans les animaux quadrupèdes ; ils ſont

(c) Le globe de l'œil, dans une aigle femelle, avoit, dans la plus grande largeur, un pouce & demi de diamètre ; celui du mâle avoit trois lignes de moins. *Mém. pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, partie II, page 257.* Le globe de l'œil de l'ibis

plus grands, plus organisés, puisqu'il y a deux membranes de plus, ils sont donc plus sensibles ; & dès-lors ce sens de la vue plus étendu, plus distinct & plus vif dans l'oiseau que dans le quadrupède, doit influer en même proportion sur l'organe intérieur du sentiment, en sorte que l'instinct des oiseaux sera par cette première cause modifié différemment de celui des quadrupèdes.

Une seconde cause qui vient à l'appui de la première, & qui doit rendre l'instinct de l'oiseau différent de celui du quadrupède, c'est l'élément qu'il habite & qu'il peut parcourir sans toucher à la terre. L'oiseau connoît peut-être mieux que l'homme tous les degrés de la résistance de l'air, de sa température à différentes hauteurs, de sa pesanteur relative, &c. Il prévoit plus que nous, il indiqueroit mieux que nos baromètres

avoit six lignes de diamètre... L'œil de la cigogne étoit quatre fois plus gros. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 484.* — Le globe de l'œil, dans le casoar, étoit fort gros à proportion de la cornée, ayant un pouce & demi de diamètre, & la cornée n'ayant que trois lignes. *Idem, partie II, page 313.*

& nos thermomètres les variations, les changemens qui arrivent à cet élément mobile; mille & mille fois il a éprouvé ſes forces contre celles du vent, & plus ſouvent encore il s'en eſt aidé pour voler plus vîte & plus loin. L'aigle en s'élevant au-deſſus des nuages *(d)*, peut paſſer tout-à-coup de l'orage dans le calme, jouir d'un ciel ſerein & d'une lumière pure, tandis que les autres animaux dans l'ombre ſont battus de la tempête; il peut en vingt-quatre heures

(d) Nota. On peut démontrer que l'aigle & les autres oiſeaux de haut vol, s'élèvent à une hauteur ſupérieure à celle des nuages, en partant même du milieu d'une plaine, & ſans ſuppoſer qu'ils gagnent les montagnes qui pourroient leur ſervir d'échelons; car, on les voit s'élever ſi haut qu'ils diſparoiſſent à notre vue. Or, l'on ſait qu'un objet éclairé par la lumière du jour ne diſparoît à nos yeux qu'à la diſtance de trois mille quatre cents trente-ſix fois ſon diamètre, & que par conſéquent ſi l'on ſuppoſe l'oiſeau placé perpendiculairement au-deſſus de l'homme qui le regarde, & que le diamètre du vol ou l'envergure de cet oiſeau ſoit de cinq pieds, il ne peut diſparoître qu'à la diſtance de dix-ſept mille cent quatre-vingts pieds ou deux mille huit cents ſoixante-trois toiſes, ce qui fait une hauteur bien plus grande que celle des nuages, ſur-tout de ceux qui produiſent les orages.

changer de climat, & planant au-dessus des différentes contrées, s'en former un tableau dont l'homme ne peut avoir d'idée. Nos plans à vue d'oiseau, qui sont si longs, si difficiles à faire avec exactitude, ne nous donnent encore que des notions imparfaites de l'inégalité relative des surfaces qu'ils représentent : l'oiseau qui a la puissance de se placer dans les vrais points de vue, & de les parcourir promptement & successivement en tout sens, en voit plus, d'un coup d'œil, que nous ne pouvons en estimer, en juger par nos raisonnemens, même appuyés de toutes les combinaisons de notre art; & le quadrupède borné, pour ainsi dire, à la motte de terre sur laquelle il est né, ne connoît que sa vallée, sa montagne ou sa plaine; il n'a nulle idée de l'ensemble des surfaces, nulle notion des grandes distances, nul desir de les parcourir; & c'est par cette raison que les grands voyages & les migrations sont aussi rares parmi les quadrupèdes, qu'elles sont fréquentes dans les oiseaux; c'est ce desir, fondé sur la connoissance des lieux éloignés,

ſur la puiſſance qu'ils ſe ſentent de s'y rendre en peu de temps, ſur la notion anticipée des changemens de l'atmoſphère, & de l'arrivée des ſaiſons, qui les détermine à partir enſemble & d'un commun accord: dès que les vivres commencent à leur manquer, dès que le froid ou le chaud les incommodent, ils méditent leur retraite; d'abord ils ſemblent ſe raſſembler de concert pour entraîner leurs petits, & leur communiquer ce même deſir de changer de climat, que ceux-ci ne peuvent encore avoir acquis par aucune notion, aucune connoiſſance, aucune expérience précédente. Les pères & mères raſſemblent leur famille pour la guider pendant la traverſée, & toutes les familles ſe réuniſſent, non-ſeulement parce que tous les chefs ſont animés du même deſir, mais parce qu'en augmentant les troupes, ils ſe trouvent en force pour réſiſter à leurs ennemis

Et ce deſir de changer de climat, qui communément ſe renouvelle deux fois par an, c'eſt-à-dire, en automne & au printemps eſt une eſpèce de beſoin

si pressant, qu'il se manifeste dans les oiseaux captifs par les inquiétudes les plus vives. Nous donnerons à l'article de la caille un détail d'observations à ce sujet, par lesquelles on verra que ce desir est l'une des affections les plus fortes de l'instinct de l'oiseau ; qu'il n'y a rien qu'il ne tente dans ces deux temps de l'année pour se mettre en liberté, & que souvent il se donne la mort par les efforts qu'il fait pour sortir de sa captivité; au lieu que dans tous les autres temps il paroît la supporter tranquillement, & même chérir sa prison, s'il s'y trouve renfermé avec sa femelle dans la saison des amours : lorsque celle de la migration approche, on voit les oiseaux libres, non-seulement se rassembler en famille, se réunir en troupes, mais encore s'exercer à faire de longs vols, de grandes tournées, avant que d'entreprendre leur plus grand voyage. Au reste, les circonstances de ces migrations varient dans les différentes espèces; tous les oiseaux voyageurs ne se réunissent pas en troupes, il y en a qui partent seuls, d'autres avec leurs

femelles & leur famille, d'autres qui marchent par petits détachemens, &c. Mais avant d'entrer dans le détail que ce ſujet exige *(e)*, continuons nos recherches ſur les cauſes qui conſtituent l'inſtinct, & modifient la nature des oiſeaux.

L'homme, ſupérieur à tous les êtres organiſés, a le ſens du toucher, & peut-être celui du goût plus parfait qu'aucun des animaux, mais il eſt inférieur à la plupart d'entr'eux par les trois autres ſens; & en ne comparant que les animaux entr'eux, il paroît que la plupart des quadrupèdes ont l'odorat plus vif, plus étendu que ne l'ont les oiſeaux; car quoiqu'on diſe de l'odorat du corbeau, du vautour, &c. il eſt fort inférieur à celui du chien, du renard, &c. on peut d'abord en juger par la conformation même de l'organe; il y a un grand nombre d'oiſeaux qui n'ont point de narines, c'eſt-à-dire, point de conduits ouverts au-deſſus du bec, en

(e) Nota. Nous donnerons dans un autre diſcours les faits qui ont rapport à la migration des oiſeaux.

ſorte qu'ils ne peuvent recevoir les odeurs que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche ; & dans ceux qui ont des conduits ouverts au-deſſus du bec *(f)*, & qui ont plus d'odorat que les autres, les nerfs olfactifs ſont néanmoins bien plus petits proportionnellement, & moins nombreux, moins étendus que dans les quadrupèdes ; auſſi l'odorat ne produit dans l'oiſeau que quelques effets aſſez rares, aſſez peu remarquables, au lieu que dans le chien & dans pluſieurs autres quadrupèdes, ce ſens paroît être la ſource & la cauſe principale de leurs déterminations & de leurs mouvemens. Ainſi le toucher dans l'homme, l'odorat dans le quadrupède & l'œil dans l'oiſeau, ſont les premiers

(f) Il y a ordinairement à la partie ſupérieure du bec, deux petites ouvertures, qui ſont les narines de l'oiſeau ; quelquefois ces ouvertures extérieures de l'oiſeau manquent tout-à-fait, en ſorte que dans ce cas les odeurs ne pénètrent juſqu'au ſens de l'odorat que par la fente intérieure qui eſt dans la bouche comme dans quelques palettes, les cormorans, l'onocrotal. — Dans le grand vautour, les nerfs olfactifs ſont très-petits à proportion. *Hiſt. de l'Acad. des Sciences, tome I, page 430.*

ſens, c'eſt-à-dire, ceux qui ſont les plus peſans, ceux qui donnent à ces différens êtres les ſenſations dominantes.

Après la vue, l'ouïe me paroît être le ſecond ſens de l'oiſeau, c'eſt-à-dire, le ſecond pour la perfection; l'ouïe eſt non-ſeulement plus parfaite que l'odorat, le goût & le toucher dans l'oiſeau, mais même plus parfaite que l'ouïe des quadrupèdes; on le voit par la facilité avec laquelle la plupart des oiſeaux retiennent & répètent des ſons & des ſuites de ſons, & même la parole; on le voit par le plaiſir qu'ils trouvent à chanter continuellement, à gazouiller ſans ceſſe, ſur-tout lorſqu'ils ſont le plus heureux, c'eſt-à-dire, dans le temps de leurs amours; ils ont les organes de l'oreille & de la voix plus ſouples & plus puiſſans, ils s'en ſervent auſſi beaucoup plus que les animaux quadrupèdes. La plupart de ceux-ci ſont fort ſilencieux, & leur voix qu'ils ne font entendre que rarement, eſt preſque toujours déſagréable & rude; dans celle des oiſeaux, on trouve de la douceur, de l'agrément, de la mélodie; il y a quelques eſpèces

dont, à la vérité, la voix paroît insupportable, sur-tout en la comparant à celle des autres, mais ces espèces sont en assez petit nombre, & ce sont les plus gros oiseaux que la Nature semble avoir traités comme les quadrupèdes, en ne leur donnant pour voix qu'un seul ou plusieurs cris qui paroissent d'autant plus rauques, plus perçans & plus forts, qu'ils ont moins de proportion avec la grandeur de l'animal; un paon, qui n'a pas la centième partie du volume d'un bœuf, se fait entendre de plus loin; un rossignol peut remplir de ses sons tout autant d'espaces qu'une grande voix humaine; cette prodigieuse étendue, cette force de leur voix dépend en entier de leur conformation, tandis que la continuité de leur chant ou de leur silence ne dépend que de leurs affections intérieures; ce sont deux choses qu'il faut considérer à part.

L'oiseau a d'abord les muscles pectoraux beaucoup plus charnus & plus forts que l'homme ou que tout autre animal, & c'est par cette raison qu'il fait agir ses ailes avec beaucoup plus de

vîtesse & de force que l'homme ne peut remuer ses bras; & en même temps que les puissances qui font mouvoir les ailes sont plus grandes, le volume des ailes est aussi plus étendu, & la masse plus légère, relativement à la grandeur & au poids du corps de l'oiseau; de petits os vides & minces, peu de chair, des tendons fermes & des plumes avec une étendue souvent double, triple ou quadruple de celle du diamètre du corps, forment l'aile de l'oiseau qui n'a besoin que de la réaction de l'air pour soulever le corps, & de légers mouvemens pour le soutenir élevé. La plus ou moins grande facilité du vol; ses différens degrés de rapidité, sa direction même de bas en haut & de haut en bas dépendent de la combinaison de tous les résultats de cette conformation. Les oiseaux dont l'aile & la queue sont plus longues & le corps plus petit, sont ceux qui volent le plus vîte & le plus longtemps; ceux au contraire qui, comme l'outarde, le casoar ou l'autruche, ont les ailes & la queue courtes, avec un grand volume de corps, ne s'élèvent

qu'avec peine, ou même ne peuvent quitter la terre.

La force des muſcles, la conformation des ailes, l'arrangement des plumes & la légèreté des os, ſont les cauſes phyſiques de l'effet du vol qui paroît fatiguer ſi peu la poitrine de l'oiſeau, que c'eſt ſouvent dans ce temps même du vol qu'il fait le plus retentir ſa voix par des cris continus; c'eſt que dans l'oiſeau, le thorax avec toutes les parties qui en dépendent ou qu'il contient, eſt plus fort ou plus étendu à l'intérieur & à l'extérieur qu'il ne l'eſt dans les autres animaux; de même que les muſcles pectoraux placés à l'extérieur ſont plus gros, la trachée-artère eſt plus grande & plus forte, elle ſe termine ordinairement au-deſſous en une large cavité qui multiplie le volume du ſon. Les poumons plus grands, plus étendus que ceux des quadrupèdes, ont pluſieurs appendices qui forment des poches, des eſpèces de réſervoirs d'air qui rendent encore le corps de l'oiſeau plus léger, en même temps qu'ils fourniſſent aiſément & abondamment la ſubſtance

aërienne qui ſert d'aliment à la voix. On a vu dans l'hiſtoire de l'ouarine, qu'une aſſez légère différence, une extenſion de plus dans les parties ſolides de l'organe, donne à ce quadrupède qui n'eſt que d'une grandeur médiocre, une voix ſi facile & ſi forte qu'il la fait retentir, preſque continuellement, à plus d'une lieue de diſtance, quoique les poumons ſoient conformés comme ceux des autres animaux quadrupèdes; à plus grande raiſon, ce même effet ſe trouve dans l'oiſeau où il y a un grand appareil dans les organes qui doivent produire les ſons, & où toutes les parties de la poitrine paroiſſent être formées pour concourir à la force & à la durée de la voix *(g)*.

Il me ſemble qu'on peut démontrer

(g) Dans la plupart des oiſeaux de rivière, qui ont la voie très-forte, la trachée réſonne; c'eſt que la glotte eſt placée au bas de la trachée, & non pas au haut comme dans l'homme. *Coll. Acad. Part. Fr. tome I, page 496.* — Il en eſt de même dans le coq. *Hiſt. de l'Acad. tome II, page 7.* — Dans les oiſeaux, & ſpécialement dans les canards & autres oiſeaux de rivière, les organes de

par des faits combinés, que la voix des oiseaux est non-seulement plus forte que celle des quadrupèdes, relativement au volume de leur corps, mais même absolument, & sans y faire entrer ce rapport de grandeur: communément les cris de nos quadrupèdes domestiques ou sauvages ne se font pas entendre au-delà d'un quart ou d'un tiers de lieue, & ce cri se fait dans la partie de l'atmosphère la plus dense, c'est-à-dire, la

la voix consistent en un *larynx interne*, à l'endroit de la bifurcation de la trachée-artère; en deux anches membraneuses, qui communiquent par le bas à l'origine des deux premières branches de la trachée; en plusieurs membranes sémi-lunaires, disposées les unes au-dessus des autres, dans les principales branches du poumon charnu, & qui ne remplissent que la moitié de leur cavité, laissant à l'air un libre passage par l'autre demi-cavité; en d'autres membranes disposées en différens sens, soit dans la partie moyenne, soit dans la partie inférieure de la trachée; enfin, en une membrane plus ou moins solide, située presque transversalement entre les deux branches de la lunette, laquelle termine une cavité qui se rencontre constamment à la partie supérieure & interne de la poitrine. *Mémoires de l'Académie des Sciences, année 1753, page 290.*

plus propre à propager le ſon; au lieu que la voix des oiſeaux qui nous parvient du haut des airs, ſe fait dans un milieu plus rare, & où il faut une plus grande force pour produire le même effet. On ſait par des expériences faites avec la machine pneumatique, que le ſon diminue à meſure que l'air devient plus rare; & j'ai reconnu, par une obſervation que je crois nouvelle, combien la différence de cette raréfaction influe en plein air. J'ai ſouvent paſſé des jours entiers dans les forêts où l'on eſt obligé de s'appeler de loin, & d'écouter avec attention, pour entendre le ſon du cors & la voix des chiens ou des hommes; j'ai remarqué que dans le temps de la plus grande chaleur du jour, c'eſt-à-dire, depuis dix heures juſqu'à quatre, on ne peut entendre que d'aſſez près les mêmes voix, les mêmes ſons, que l'on entend de loin le matin, le ſoir & ſur-tout la nuit dont le ſilence ne fait rien ici, parce qu'à l'exception des cris de quelques reptiles ou de quelques oiſeaux nocturnes, il n'y avoit pas le moindre bruit dans ces forêts; j'ai de plus

obſervé qu'à toutes les heures du jour & de la nuit, on entendoit plus loin en hiver par la gelée que par le plus beau temps de toute autre ſaiſon. Tout le monde peut s'aſſurer de la vérité de cette obſervation, qui ne demande, pour être bien faite, que la ſimple attention de choiſir les jours ſereins & calmes, pour que le vent ne puiſſe déranger le rapport que nous venons d'indiquer dans la propagation du ſon; il m'a ſouvent paru que je ne pouvois entendre à midi que de ſix cents pas de diſtance la même voix que j'entendois de douze ou quinze cents à ſix heures du matin ou du ſoir, ſans pouvoir attribuer cette grande différence à d'autre cauſe qu'à la raréfaction de l'air plus grande à midi, & moindre le ſoir ou le matin; & puiſque ce degré de raréfaction fait une différence de plus de moitié ſur la diſtance à laquelle peut s'étendre le ſon à la ſurface de la terre, c'eſt-à-dire, dans la partie la plus baſſe & la plus denſe de l'atmoſphère, qu'on juge de combien doit être la perte du ſon dans les parties ſupérieures où l'air devient plus

rare à mesure qu'on s'élève, & dans une proportion bien plus grande que celle de la raréfaction causée par la chaleur du jour ! Les oiseaux dont nous entendons la voix d'en haut, & souvent sans les apercevoir, sont alors élevés à une hauteur égale à trois mille quatre cents trente-six fois leur diamètre, puisque ce n'est qu'à cette distance que l'œil humain cesse de voir les objets. Supposons donc que l'oiseau avec ses ailes étendues fasse un objet de quatre pieds de diamètre, il ne disparoîtra qu'à la hauteur de treize mille sept cents quarante-quatre pieds ou de plus de deux mille toises ; & si nous supposons une troupe de trois ou quatre cents gros oiseaux, tels que des cigognes, des oies, des canards, dont quelquefois nous entendons la voix avant de les apercevoir, l'on ne pourra nier que la hauteur à laquelle ils s'élèvent ne soit encore plus grande, puisque la troupe, pour peu qu'elle soit serrée, forme un objet dont le diamètre est bien plus grand. Ainsi l'oiseau en se faisant entendre d'une lieue du haut des airs, & produisant des sons

dans un milieu qui en diminue l'intensité & en raccourcit de plus de moitié la propagation, a par conséquent la voix quatre fois plus forte que l'homme ou le quadrupède, qui ne peut se faire entendre à une demi-lieue sur la surface de la terre; & cette estimation est peut-être plus foible que trop forte, car indépendamment de ce que nous venons d'exposer, il y a encore une considération qui vient à l'appui de nos conclusions, c'est que le son rendu dans le milieu des airs, doit en se propageant remplir une sphère dont l'oiseau est le centre, tandis que le son produit à la surface de la terre, ne remplit qu'une demi-sphère, & que la partie du son qui se réfléchit contre la terre, aide & sert à la propagation de celui qui s'étend en haut & à côté; c'est par cette raison qu'on dit que la voix monte, & que de deux personnes qui se parlent du haut d'une tour en bas, celui qui est au-dessus est forcé de crier beaucoup plus haut que l'autre, s'il veut s'en faire également entendre.

Et à l'égard de la douceur de la voix

& de l'agrément du chant des oiseaux ; nous observerons que c'est une qualité en partie naturelle & en partie acquise ; la grande facilité qu'ils ont à retenir & répéter les sons, fait que non-seulement, ils en empruntent les uns des autres, mais que souvent ils copient les inflexions, les tons de la voix humaine & de nos instrumens. N'est-il pas singulier que dans tous les pays peuplés & policés, la plupart des oiseaux aient la voix charmante & le chant mélodieux, tandis que dans l'immense étendue des déserts de l'Afrique & de l'Amérique, où l'on n'a trouvé que des hommes sauvages, il n'existe aussi que des oiseaux criards, & qu'à peine on puisse citer quelques espèces dont la voix soit douce & le chant agréable ! doit-on attribuer cette différence à la seule influence du climat ? l'excès du froid & du chaud produit, à la vérité, des qualités excessives dans la nature des animaux, & se marque souvent à l'extérieur par des caractères durs & par des couleurs fortes. Les quadrupèdes dont la robe est variée & empreinte de couleurs

oppoſées, ſemée de taches rondes, ou rayée de bandes longues, tels que les panthères, les léopards, les zèbres, les civettes, ſont tous des animaux des climats les plus chauds; preſque tous les oiſeaux de ces mêmes climats brillent à nos yeux des plus vives couleurs, au lieu que dans les pays tempérés, les teintes ſont plus foibles, plus nuancées, plus douces : ſur trois cents eſpèces d'oiſeaux que nous pouvons compter dans notre climat, le paon, le coq, le loriot, le martin-pêcheur, le chardonneret, ſont preſque les ſeuls que l'on puiſſe citer pour la variété des couleurs, tandis que la Nature ſemble avoir épuiſé ſes pinceaux ſur le plumage des oiſeaux de l'Amérique, de l'Afrique & de l'Inde. Ces quadrupèdes dont la robe eſt ſi belle, ces oiſeaux dont le plumage éclate des plus vives couleurs, ont en même temps la voix dure & ſans inflexions, les ſons rauques & diſcordans, le cri déſagréable & même effrayant; on ne peut douter que l'influence du climat ne ſoit la cauſe principale de ces effets, mais ne doit-on

pas y joindre, comme cause secondaire, l'influence de l'homme ! Dans tous les animaux retenus en domesticité ou détenus en captivité, les couleurs naturelles & primitives ne s'exaltent jamais, & paroissent ne varier que pour se dégrader, se nuancer & se radoucir : on en a vu nombre d'exemples dans les quadrupèdes, il en est de même dans les oiseaux domestiques ; les coqs & les pigeons ont encore plus varié pour les couleurs que les chiens ou les chevaux. L'influence de l'homme sur la Nature s'étend bien au-delà de ce qu'on imagine ; il influe directement & presque immédiatement sur le naturel, sur la grandeur & la couleur des animaux qu'il propage & qu'il s'est soumis ; il influe médiatement & de plus loin sur tous les autres qui, quoique libres, habitent le même climat. L'homme a changé, pour sa plus grande utilité, dans chaque pays la surface de la terre ; les animaux qui y sont attachés, & qui sont forcés d'y chercher leur subsistance, qui vivent, en un mot, sous ce même climat & sur cette même terre dont l'homme a changé

la nature, ont dû changer aussi & se modifier ; ils ont pris par nécessité plusieurs habitudes qui paroissent faire partie de leur nature ; ils en ont pris d'autres par crainte, qui ont altéré, dégradé leurs mœurs, ils en ont pris par imitation ; enfin ils en ont reçu par l'éducation, à mesure qu'ils en étoient plus ou moins susceptibles ; le chien s'est prodigieusement perfectionné par le commerce de l'homme, sa férocité naturelle s'est tempérée, & a cédé à la douceur de la reconnoissance & de l'attachement, dès qu'en lui donnant sa subsistance, l'homme a satisfait à ses besoins : dans cet animal, les appétits les plus véhémens dérivent de l'odorat & du goût, deux sens qu'on pourroit réunir en un seul, qui produit les sensations dominantes du chien & des autres animaux carnassiers, desquels il ne diffère que par un point de sensibilité que nous avons augmenté ; une nature moins forte, moins fière, moins féroce que celle du tigre, du léopard ou du lion ; un naturel dès-lors plus flexible, quoiqu'avec des appétits tout

auſſi véhémens, s'eſt néanmoins modifié, ramolli par les impreſſions douces du commerce des hommes dont l'influence n'eſt pas auſſi grande ſur les autres animaux, parce que les uns ont une nature revêche, impénétrable aux affections douces; que les autres ſont durs, inſenſibles ou trop défians ou trop timides; que tous jaloux de leur liberté fuient l'homme, & ne le voient que comme leur tyran ou leur deſtructeur.

L'homme a moins d'influence ſur les oiſeaux que ſur les quadrupèdes, parce que leur nature eſt plus éloignée, & qu'ils ſont moins ſuſceptibles des ſentimens d'attachement & d'obéiſſance; les oiſeaux que nous appelons *domeſtiques*, ne ſont que priſonniers, ils ne nous rendent aucun ſervice pendant leur vie, ils ne nous ſont utiles que par leur propagation, c'eſt-à-dire, par leur mort; ce ſont des victimes que nous multiplions ſans peine, & que nous immolons ſans regret & avec fruit. Comme leur inſtinct diffère de celui des quadrupèdes, & n'a nul rapport avec le

nôtre, nous ne pouvons leur rien inſpirer directement, ni même leur communiquer indirectement aucun ſentiment relatif, nous ne pouvons influer que ſur la machine, & eux auſſi ne peuvent nous rendre que machinalement ce qu'ils ont reçu de nous. Un oiſeau dont l'oreille eſt aſſez délicate, aſſez préciſe pour ſaiſir & retenir une ſuite de ſons & même de paroles, & dont la voix eſt aſſez flexible pour les répéter diſtinctement, reçoit ces paroles ſans les entendre, & les rend comme il les a reçues; quoiqu'il articule des mots, il ne parle pas, parce que cette articulation de mots n'émane pas du principe de la parole, & n'en eſt qu'une imitation qui n'exprime rien de ce qui ſe paſſe à l'intérieur de l'animal, & ne repréſente aucune de ſes affections. L'homme a donc modifié dans les oiſeaux quelques puiſſances phyſiques, quelques qualités extérieures, telles que celles de l'oreille & de la voix, mais il a moins influé ſur les qualités intérieures. On en inſtruit quelques-uns à chaſſer & même à rapporter leur gibier; on en apprivoiſe

quelques autres aſſez pour les rendre familiers ; à force d'habitude, on les amène au point de s'attacher à leur priſon, de reconnoître auſſi la perſonne qui les ſoigne ; mais tous ces ſentimens ſont bien légers, bien peu profonds en comparaiſon de ceux que nous tranſmettons aux animaux quadrupèdes, & que nous leur communiquons avec plus de ſuccès en moins de temps & en plus grande quantité. Quelle comparaiſon y a-t-il entre l'attachement d'un chien & la familiarité d'un ſerin ! entre l'intelligence d'un éléphant & celle de l'autruche, qui néanmoins paroît être le plus grave, le plus réfléchi des oiſeaux, ſoit parce que l'autruche eſt en effet l'éléphant des oiſeaux par la taille, & que le privilége de l'air ſenſé eſt, dans les animaux, attaché à la grandeur, ſoit qu'étant moins oiſeau qu'aucun autre, & ne pouvant quitter la terre, elle tienne en effet de la nature des quadrupèdes ?

Maintenant, ſi l'on conſidère la voix des oiſeaux, indépendamment de l'influence de l'homme ; que l'on ſépare dans le perroquet, le ſerin, le ſanſonnet,

le merle, les sons qu'ils ont acquis, de ceux qui leur sont naturels; que sur-tout on observe les oiseaux libres & solitaires, on reconnoîtra que non-seulement leur voix se modifie suivant leurs affections, mais même qu'elle s'étend, se fortifie, s'altère, se change, s'éteint ou se renouvelle selon les circonstances & le temps: comme la voix est de toutes leurs facultés l'une des plus faciles, & dont l'exercice leur coûte le moins, ils s'en servent au point de paroître en abuser, & ce ne sont pas les femelles qui (comme on pourroit le croire) abusent le plus de cet organe; elles sont, dans les oiseaux, bien plus silencieuses que les mâles; elles jettent, comme eux, des cris de douleur ou de crainte; elles ont des expressions ou des murmures d'inquiétude ou de sollicitude, sur-tout pour leurs petits, mais le chant paroît être interdit à la plupart d'entr'elles, tandis que dans le mâle, c'est l'une des qualités qui fait le plus de sensation. Le chant est le produit naturel d'une douce émotion, c'est l'expression agréable d'un desir tendre qui n'est qu'à demi satisfait;

le ſerin dans ſa volière, le verdier dans les plaines, le loriot dans les bois, chantent également leurs amours à voix éclatante, à laquelle la femelle ne répond que par quelques petits ſons de pur conſentement; dans quelques eſpèces, la femelle applaudit au chant du mâle par un ſemblable chant, mais toujours moins fort & moins plein: le roſſignol en arrivant avec les premiers jours du printemps, ne chante point encore, il garde le ſilence juſqu'à ce qu'il ſoit apparié; ſon chant eſt d'abord aſſez court, incertain, peu fréquent, comme s'il n'étoit pas encore ſûr de ſa conquête, & ſa voix ne devient pleine, éclatante & ſoutenue jour & nuit, que quand il voit déjà ſa femelle chargée du fruit de ſes amours, s'occuper d'avance des ſoins maternels; il s'empreſſe à les partager, il l'aide à conſtruire le nid, jamais il ne chante avec plus de force & de continuité que quand il la voit travaillée des douleurs de la ponte, & ennuyée d'une longue & continuelle incubation; non-ſeulement il pourvoit à ſa ſubſiſtance pendant tout ce temps, mais il cherche

à le rendre plus court, en multipliant ſes careſſes, en redoublant ſes accens amoureux ; & ce qui prouve que le chant dépend en effet & en entier des amours, c'eſt qu'il ceſſe avec elles : dès que la femelle couve, elle ne chante plus, & vers la fin de juin, le mâle ſe tait auſſi, ou ne ſe fait entendre que par quelques ſons rauques, ſemblables au coaſſement d'un reptile, & ſi différens des premiers, qu'on a de la peine à ſe perſuader que ces ſons viennent du roſſignol, ni même d'un autre oiſeau.

Ce chant qui ceſſe & ſe renouvelle tous les ans, & qui ne dure que deux ou trois mois ; cette voix dont les beaux ſons n'éclatent que dans la ſaiſon de l'amour, qui s'altère enſuite & s'éteint comme la flamme de ce feu ſatisfait, indique un rapport phyſique entre les organes de la génération & ceux de la voix ; rapport qui paroît avoir une correſpondance plus préciſe, & des effets encore plus étendus dans l'oiſeau. On ſait que dans l'homme, la voix ne devient pleine qu'après la puberté ; que dans les quadrupèdes, elle ſe renforce &

devient effrayante dans le temps du rut : la réplétion des vaisseaux spermatiques, la surabondance de la nourriture organique, excitent une grande irritation dans les parties de la génération ; celles de la gorge & de la voix paroissent se ressentir plus ou moins de cette chaleur irritante, la croissance de la barbe, la force de la voix, l'extension de la partie génitale dans le mâle, l'accroissement des mamelles, le développement des corps glanduleux dans la femelle, qui tous arrivent en même temps, indiquent assez la correspondance des parties de la génération, avec celles de la gorge & de la voix. Dans les oiseaux, les changemens sont encore plus grands ; non-seulement ces parties sont irritées, altérées ou changées par ces mêmes causes, mais elles paroissent même se détruire en entier pour se renouveler : les testicules, qui, dans l'homme & dans la plupart des quadrupèdes, sont à peu près les mêmes en tout temps, se flétrissent dans les oiseaux, & se trouvent pour ainsi dire réduits à rien après la saison des amours, au retour de laquelle ils renaissent,

prennent une vie végétative, & grossissent au-delà de ce que semble permettre la proportion du corps : le chant qui cesse & renaît dans les mêmes temps, nous indique des altérations relatives dans le gosier de l'oiseau ; & il seroit bon d'observer s'il ne se fait pas alors dans les organes de sa voix quelque production nouvelle, quelqu'extension considérable, qui ne dure qu'autant que le gonflement des parties de la génération.

Au reste, l'homme paroît encore avoir influé sur ce sentiment d'amour le plus profond de la Nature, il semble au moins qu'il en ait étendu la durée & multiplié les effets dans les animaux quadrupèdes & dans les oiseaux qu'il retient en domesticité ; les oiseaux de basse-cour & les quadrupèdes domestiques, ne sont pas bornés comme ceux qui sont libres à une seule saison, à un seul temps de rut ; le coq, le pigeon, le canard, peuvent comme le cheval, le bélier & le chien, s'unir & produire presqu'en toute saison, au lieu que les quadrupèdes & les oiseaux sauvages, qui n'ont reçu que

la ſeule influence de la Nature, ſont bornés à une ou deux ſaiſons, & ne cherchent à s'unir que dans ces ſeuls temps de l'année.

Nous venons d'expoſer quelques-unes des principales qualités dont la Nature a doué les oiſeaux, nous avons tâché de reconnoître les influences de l'homme ſur leurs facultés, nous avons vu qu'ils l'emportent ſur lui & ſur tous les animaux quadrupèdes, par l'étendue & la vivacité du ſens de la vue, par la préciſion, la ſenſibilité de celui de l'oreille, par la facilité & la force de la voix, & nous verrons bientôt qu'ils l'emportent encore de beaucoup par les puiſſances de la génération, & par l'aptitude au mouvement qui paroît leur être plus naturel que le repos; il y en a, comme les oiſeaux de paradis, les mouettes, les martin-pêcheurs, &c. qui ſemblent être toujours en mouvement, & ne ſe repoſer que par inſtans; pluſieurs ſe joignent, ſe choquent, ſemblent s'unir dans l'air; tous ſaiſiſſent leur proie en volant ſans ſe détourner, ſans s'arrêter; au lieu que le quadrupède eſt

forcé de prendre des points d'appui, des momens de repos pour ſe joindre, & que l'inſtant où il atteint ſa proie eſt la fin de ſa courſe: l'oiſeau peut donc faire dans l'état de mouvement pluſieurs choſes qui, dans le quadrupède, exigent l'état de repos: il peut auſſi faire beaucoup plus en moins de temps, parce qu'il ſe meut avec plus de vîteſſe, plus de continuité, plus de durée: toutes ces cauſes réunies influent ſur les habitudes naturelles de l'oiſeau, & rendent encore ſon inſtinct différent de celui du quadrupède.

Pour donner quelque idée de la durée & de la continuité du mouvement des oiſeaux, & auſſi de la proportion du temps & des eſpaces qu'ils ont coutume de parcourir dans leurs voyages, nous comparerons leur vîteſſe, avec celle des quadrupèdes, dans leurs plus grandes courſes naturelles ou forcées; le cerf, le renne & l'élan peuvent faire quarante lieues en un jour; le renne, attelé à un traîneau, en fait trente & peut ſoutenir ce même mouvement pluſieurs jours de ſuite: le chameau peut faire

trois cents lieues en huit jours ; le cheval élevé pour la courſe & choiſi parmi les plus légers & les plus vigoureux, pourra faire une lieue en ſix ou ſept minutes, mais bientôt ſa vîteſſe ſe ralentit, & il ſeroit incapable de fournir une carrière un peu longue qu'il auroit entamée avec cette rapidité : nous avons cité l'exemple de la courſe d'un Anglois qui fit en onze heures trente-deux minutes, ſoixante-douze lieues en changeant vingt-une fois de cheval ; ainſi les meilleurs chevaux ne peuvent pas faire quatre lieues dans une heure, ni plus de trente lieues dans un jour. Or, la vîteſſe des oiſeaux eſt bien plus grande, car, en moins de trois minutes, on perd de vue un gros oiſeau, un milan qui s'éloigne, un aigle qui s'élève & qui préſente une étendue dont le diamètre eſt de plus de quatre pieds ; d'où l'on doit inférer que l'oiſeau parcourt plus de ſept cents cinquante toiſes par minute, & qu'il peut ſe tranſporter à vingt lieues dans une heure : il pourra donc aiſément parcourir deux cents lieues tous les jours en dix heures de vol, ce

qui suppose plusieurs intervalles dans le jour, & la nuit entière de repos. Nos hirondelles & nos autres oiseaux voyageurs, peuvent donc se rendre de notre climat sous la Ligne en moins de sept ou huit jours. M. Adanson *(h)* a vu & tenu, à la côte du Sénégal, des hirondelles arrivées le 9 octobre, c'est-à-dire huit ou neuf jours après leur départ d'Europe. Pietro della Valle dit, qu'en Perse *(i)*, le pigeon messager fait en un jour plus de chemin qu'un homme de pied ne peut en faire en six. On connoît l'histoire du faucon de Henri II, qui s'étant emporté après une canepetière à Fontainebleau, fut pris le lendemain à Malte, & reconnu à l'anneau qu'il portoit; celle du faucon des Canaries *(k)*, envoyé au duc de Lerme, qui revint d'Andalousie à l'île de Ténériffe en seize heures, ce qui fait un trajet de deux cents cinquante lieues.

(h) Voyage au Sénégal, par M. Adanson.

(i) Voyage de Pietro della Valle, *t. I, p. 416.*

(k) Observ. de Sir Edmund Scoty. Voy. *Purchass.* pag. 785.

Hans Sloane *(l)* aſſure qu'à la Barbade, les mouettes vont ſe promener en troupes à plus de deux cents milles de diſtance, & qu'elles reviennent le même jour. Une promenade de plus de cent trente lieues, indique aſſez la poſſibilité d'un voyage de deux cents; & je crois qu'on peut conclure de la combinaiſon de tous ces faits, qu'un oiſeau de haut vol peut parcourir chaque jour quatre ou cinq fois plus de chemin que le quadrupède le plus agile.

Tout contribue à cette facilité de mouvement dans l'oiſeau, d'abord les plumes dont la ſubſtance eſt très-légère, la ſurface très-grande, & dont les tuyaux ſont creux; enſuite l'arrangement *(m)* de ces mêmes plumes, la forme des ailes

(l) A voyage to the iſlands. . . . . With the natural Hiſtory by Sir Hans Sloane. London, tom. I, pag. 27.

(m) Voyez ſur la ſtructure & l'arrangement des plumes, les remarques & obſervations de M.rs de l'Académie des Sciences dans les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II, à l'article de l'*Autruche.

convexe en dessus & concave en dessous, leur fermeté, leur grande étendue & la force des muscles qui les font mouvoir; enfin la légèreté même du corps, dont les parties les plus massives, telles que les os, sont beaucoup plus légères que celles des quadrupèdes; car les cavités dans les os des oiseaux sont proportionnellement beaucoup plus grandes que dans les quadrupèdes, & les os plats qui n'ont point de cavités sont plus minces & ont moins de poids. « Le » squelette *(n)* de l'onocrotale, disent les » Anatomistes de l'Académie, est extrê- » mement léger, il ne pesoit que vingt-trois onces quoiqu'il soit très-grand ». Cette légèreté des os diminue considérablement le poids du corps de l'oiseau, & l'on reconnoîtra, en pesant à la balance hydrostatique, le squelette d'un quadrupède & celui d'un oiseau, que le premier est spécifiquement bien plus pesant que l'autre.

Un second effet très-remarquable,

(n) Memoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie III, article du* Pélican.

& que l'on doit rapporter à la nature des os, eſt la durée de la vie des oiſeaux, qui en général eſt plus longue & ne ſuit pas les mêmes règles, les mêmes proportions que dans les animaux quadrupèdes. Nous avons vu que dans l'homme & dans ces animaux, la durée de la vie eſt toujours proportionnelle au temps employé à l'accroiſſement du corps, & en même temps nous avons obſervé qu'en général, ils ne ſont en état d'engendrer que lorſqu'ils ont pris la plus grande partie de leur accroiſſement. Dans les oiſeaux, l'accroiſſement eſt plus prompt, & la reproduction plus précoce; un jeune oiſeau peut ſe ſervir de ſes pieds en ſortant de la coque, & de ſes ailes peu de temps après; il peut marcher en naiſſant & voler un mois ou cinq ſemaines après ſa naiſſance; un coq eſt en état d'engendrer à l'âge de quatre mois, & ne prend ſon entier accroiſſement qu'en un an; les oiſeaux plus petits le prennent en quatre ou cinq mois; ils croiſſent donc plus vîte & produiſent bien plus tôt que les animaux quadrupèdes, &

néanmoins ils vivent bien plus long-temps proportionnellement ; car, la durée totale de la vie étant dans l'homme & dans les quadrupèdes, six ou sept fois plus grande que celle de leur entier accroissement, il s'ensuivroit que le coq ou le perroquet qui ne sont qu'un an à croître ne devroient vivre que six ou sept ans, au lieu que j'ai vu grand nombre d'exemples bien différens; des linottes prisonnières & néanmoins âgées de quatorze ou quinze ans, des coqs de vingt ans & des perroquets âgés de plus de trente; je suis même porté à croire que leur vie pourroit s'étendre bien au-delà des termes que je viens d'indiquer *(o)*, & je suis persuadé qu'on

(o) Un homme digne de foi m'a assuré qu'un perroquet âgé d'environ quarante ans, avoit pondu sans le concours d'aucun mâle, au moins de son espèce. — On a dit qu'un cygne avoit vécu trois cents ans; une oie, quatre-vingts; un onocrotale autant. L'aigle & le corbeau passent pour vivre très-long-temps. *Encyclopédie*, à l'article *Oiseau*. — Aldrovande rapporte qu'un pigeon avoit vécu vingt-deux ans, & qu'il n'avoit cessé d'engendrer que les six dernières années de sa vie. — Willulghby dit que les linottes vivent quatorze ans, & les chardonnerets vingt-trois, &c.

ne peut attribuer cette longue durée de la vie dans des êtres auſſi délicats, & que les moindres maladies font périr, qu'à la texture de leurs os dont la ſubſtance moins ſolide, plus légère que celle des os des quadrupèdes, reſte plus long-temps poreuſe ; en ſorte que l'os ne ſe durcit, ne ſe remplit, ne s'obſtrue pas auſſi vîte à beaucoup près que dans les quadrupèdes ; cet endurciſſement de la ſubſtance des os eſt, comme nous l'avons dit, la cauſe générale de la mort naturelle : le terme en eſt d'autant plus éloigné que les os ſont moins ſolides, c'eſt par cette raiſon qu'il y a plus de femmes que d'hommes qui arrivent à une vieilleſſe extrême ; c'eſt par cette même raiſon que les oiſeaux vivent plus long-temps que les quadrupèdes, & les poiſſons plus long-temps que les oiſeaux, parce que les os des poiſſons ſont d'une ſubſtance encore plus légère, & qui conſerve ſa ductilité plus long-temps que celle des os des oiſeaux.

Si nous voulons maintenant comparer un peu plus en détail les oiſeaux avec les animaux quadrupèdes, nous y trou-

verons plusieurs rapports particuliers, qui nous rappelleront l'uniformité du plan général de la Nature : il y a dans les oiseaux, comme dans les quadrupèdes, des espèces carnassières, & d'autres auxquelles les fruits, les grains, les plantes suffisent pour se nourrir. La même cause physique qui produit dans l'homme & dans les animaux la nécessité de vivre de chair & d'alimens très-substanciels, se retrouve dans les oiseaux ; ceux qui sont carnassiers n'ont qu'un estomac & des intestins moins étendus que ceux qui se nourrissent de grains ou de fruits *(p)*: le jabot dans ceux-ci, & qui manque ordinairement aux premiers, correspond à la panse des animaux ruminans ; ils peuvent vivre d'alimens légers & maigres, parce qu'ils peuvent en prendre un grand volume en remplissant leur jabot, & compenser

(p) En général, aux oiseaux qui se nourrissent de chair, les intestins sont courts, & ils n'ont que très-peu de *cæcum*. Dans les oiseaux granivores, les intestins sont beaucoup plus étendus, & ils forment de longs replis ; il y a aussi souvent plusieurs *cæcum*. *Voyez les Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux*, *aux articles des* Oiseaux.

ainsi la qualité par la quantité ; ils ont deux *cæcum* & un gésier qui est un estomac très-musculeux, très-ferme, qui leur sert à triturer les parties dures des grains qu'ils avalent, au lieu que les oiseaux de proie ont les intestins bien moins étendus, & n'ont ordinairement ni gésier, ni jabot, ni double *cæcum.*

Le naturel & les mœurs dépendent beaucoup des appétits, en comparant donc à cet égard les oiseaux aux quadrupèdes, il me paroît que l'aigle noble & généreux est le lion, que le vautour, cruel, insatiable, est le tigre ; le milan, la buse, le corbeau, qui ne cherchent que les vidanges & les chairs corrompues, sont les hyænes, les loups & les chacals ; les faucons, les éperviers, les autours & les autres oiseaux chasseurs, sont les chiens, les renards, les onces & les lynx ; les chouettes qui ne voient & ne chassent que la nuit, seront les chats ; les hérons, les cormorans qui vivent de poissons, seront les castors & les loutres ; les pics seront les fourmillers, puisqu'ils se nourrissent de même en tirant également la langue pour la charger de

fourmis. Les paons, les coqs, les dindons, tous les oiseaux à jabot représentent les bœufs, les brebis, les chèvres & les autres animaux ruminans; de manière qu'en établissant une échelle des appétits, & présentant le tableau des différentes façons de vivre, on retrouvera dans les oiseaux les mêmes rapports & les mêmes différences que nous avons observées dans les quadrupèdes, & même les nuances en seront peut-être plus variées; par exemple, les oiseaux paroissent avoir un fonds particulier de subsistance, la Nature leur a livré, pour nourriture, tous les insectes que les quadrupèdes dédaignent: la chair, le poisson, les amphibies, les reptiles, les insectes, les fruits, les grains, les semences, les racines, les herbes, tout ce qui vit ou végète devient leur pâture; & nous verrons qu'ils sont assez indifférens sur le choix, & que souvent ils suppléent à l'une des nourritures par une autre. Le sens du goût dans la plupart des oiseaux est presque nul, ou du moins fort inférieur à celui des quadrupèdes; ceux-ci, dont le palais & la

langue, sont à la vérité moins délicats que dans l'homme, ont cependant ces organes plus sensibles & moins durs que les oiseaux dont la langue est presque cartilagineuse; car, de tous les oiseaux, il n'y a guère que ceux qui se nourrissent de chair dont la langue soit molle & assez semblable, pour la substance, à celle des quadrupèdes. Ces oiseaux auront donc le sens du goût meilleur que les autres, d'autant qu'ils paroissent aussi avoir plus d'odorat, & que la finesse de l'odorat supplée à la grossièreté du goût; mais, comme l'odorat est plus foible & le tact du goût plus obtus dans tous les oiseaux que dans les quadrupèdes, ils ne peuvent guère juger des saveurs; aussi voit-on que la plupart ne font qu'avaler, sans jamais savourer; la mastication qui fait une grande partie de la jouissance de ce sens, leur manque; ils sont, par toutes ces raisons, si peu délicats sur les alimens, que quelquefois ils s'empoisonnent en voulant se nourrir *(q)*.

(q) Nota. Le persil, le café, les amandes amères, &c. sont un poison pour les poules, les

C'est donc sans connoissance & sans réflexion, que quelques Naturalistes *(r)*

perroquets & plusieurs autres oiseaux, qui néanmoins les mangent avec autant d'avidité que les autres nourritures qu'on leur offre.

(r) Nota. M. Frisch * dont l'ouvrage est d'ailleurs très-recommandable à beaucoup d'égards, divise tous les oiseaux en douze classes, dont la première comprend *les petits oiseaux à bec court & épais, ouvrant les graines en deux parties égales;* la seconde contient *les petits oiseaux à bec menu, mangeant des mouches & des vers;* la troisième, *les merles & les grives;* la quatrième, *les pics, coucous, huppes & perroquets;* la cinquième, *les geais & les pies;* la sixième, *les corbeaux & corneilles;* la septième, *les oiseaux de proie diurnes;* la huitième, *les oiseaux de proie nocturnes;* la neuvième, *les poules domestiques & sauvages;* la dixième, *les pigeons domestiques & sauvages;* la onzième, *les oies, canards & autres animaux nageans;* la douzième, *les oiseaux qui aiment les eaux & les terreins aquatiques.* On voit bien que l'habitude d'ouvrir les graines en deux parties égales ne doit pas faire un caractère, puisque dans cette même classe il y a des oiseaux, comme les mésanges, qui ne les ouvrent pas en deux, mais qui les percent & les déchirent; que d'ailleurs tous les oiseaux de cette première classe, qui sont supposés ne se nourrir que de graines, mangent aussi des insectes & des vers comme ceux de la

* Histoire des Oiseaux, avec des planches coloriées, par M. Frisch; en Allemand, deux volumes *in-folio*, imprimés à Berlin en 1736.

ont diviſé les genres des oiſeaux par leur manière de vivre ; cette idée eût été plus applicable aux quadrupèdes, parce que leur goût étant plus vif & plus ſenſible, leurs appétits ſont plus décidés ; quoique l'on puiſſe dire avec raiſon des quadrupèdes comme des oiſeaux, que la plupart de ceux qui ſe nourriſſent de plantes ou d'autres alimens maigres, pourroient auſſi manger de la chair. Nous voyons les poules, les dindons & les autres oiſeaux qu'on appelle *granivores*, rechercher les vers, les inſectes, les parcelles de viande, encore plus ſoigneuſement qu'ils ne cherchent les graines ; on nourrit avec

ſeconde ; il valoit donc mieux réunir ces deux claſſes en une, comme l'a fait M. Linnæus * ; ou bien, M. Friſch, qui prend pour caractère de la première claſſe cette manière de manger les graines, auroit dû faire en conſéquence une claſſe particulière des méſanges & des autres oiſeaux qui les percent ou les déchirent, & en même temps il n'auroit dû faire qu'une ſeule claſſe des poules & des pigeons qui les avalent également ſans les percer ni les ouvrir en deux ; & néanmoins il fait des poules & des pigeons deux claſſes ſéparées.

* Linn. Syſt. nat. *edit. X, tome I, page 85.*

de la chair hachée le rossignol qui ne vit que d'insectes ; les chouettes qui sont naturellement carnassières, mais qui ne peuvent attraper la nuit que des chauve-souris, se rabattent sur les papillons-phalènes qui volent aussi dans l'obscurité : le bec crochu n'est pas, comme le disent les gens amoureux des causes finales, un indice, un signe certain d'un appétit décidé pour la chair, ni un instrument fait exprès pour la déchirer, puisque les perroquets & plusieurs autres oiseaux dont le bec est crochu, semblent préférer les fruits & les graines à la chair : ceux qui sont les plus voraces, les plus carnassiers, mangent du poisson, des crapauds, des reptiles lorsque la chair leur manque. Presque tous les oiseaux qui paroissent ne vivre que de graines, ont néanmoins été nourris dans le premier âge par leurs pères & mères avec des insectes. Ainsi rien n'est plus gratuit & moins fondé que cette division des oiseaux, tirée de leur manière de vivre, ou de la différence de leur nourriture, jamais on ne déterminera la nature d'un être par un seul caractère ou

par une ſeule habitude naturelle, il faut au moins en réunir pluſieurs; car plus les caractères ſeront nombreux, & moins la méthode aura d'imperfection; mais, comme nous l'avons tant dit & répété, rien ne peut la rendre complète que l'hiſtoire & la deſcription de chaque eſpèce en particulier.

Comme la maſtication manque aux oiſeaux, que le bec ne repréſente qu'à certains égards la mâchoire des quadrupèdes; que même il ne peut ſuppléer que très-imparfaitement à l'office des dents *(ſ)*, qu'ils ſont forcés d'avaler les graines entières ou à demi-concaſſées; & qu'ils ne peuvent les broyer avec le bec, ils n'auroient pu les digérer, ni par conſéquent ſe nourrir, ſi leur eſtomac eût été conformé comme celui des animaux qui ont des dents; les oiſeaux granivores ont des géſiers, c'eſt-à-dire, des eſtomacs d'une ſubſtance

(ſ) Dans les perroquets & dans beaucoup d'autres oiſeaux, la partie ſupérieure du bec eſt mobile comme l'inférieure; au lieu que dans les animaux quadrupèdes il n'y a que la mâchoire inférieure qui ſoit mobile.

aſſez ferme & aſſez ſolide pour broyer les alimens, à l'aide de quelques petits cailloux qu'ils avalent; c'eſt comme s'ils portoient & plaçoient à chaque fois des dents dans leur eſtomac où l'action du broyement & de la trituration par le frottement *(t)* eſt bien plus grande que dans les quadrupèdes & même dans les

(t) De tous les animaux il n'y en a point dont la digeſtion ſoit plus favorable au ſyſtème de la trituration, que celle des oiſeaux; leur géſier a toute la force & la direction de fibres néceſſaires, & les oiſeaux voraces qui ne ſe donnent pas le loiſir de ſéparer l'écorce dure des graines qu'ils prennent pour nourriture, avalent en même temps de petites pierres par le moyen deſquelles leur géſier, en ſe contractant fortement, caſſe ces écorces; c'eſt-là une vraie trituration, mais ce n'eſt que celle qui dans les autres animaux appartient aux dents; ſeulement elle eſt tranſpoſée dans ceux-ci & remiſe à leur eſtomac, ce qui n'empêche pas ſes liqueurs de diſſoudre les graines dépouillées de leur écorce par le broyement ou frottement des petites pierres: avant cet eſtomac, il y a encore une eſpèce de poche qui doit y verſer une grande quantité de ſuc blanchâtre, puiſque même après la mort de l'animal on peut l'en exprimer en la preſſant légèrement. M. Helvetius ajoute qu'on trouve quelquefois dans l'œſophage du cormoran des poiſſons à demi-digérés. *Hiſtoire de l'Académie des Sciences, année 1719, page 37.*

animaux carnaſſiers qui n'ont point de géſier, mais un eſtomac ſouple & aſſez ſemblable à celui des autres animaux ; on a obſervé que ce ſeul frottement dans le géſier, avoit rayé profondément, & uſé preſque aux trois quarts pluſieurs pièces de monnoie qu'on avoit fait avaler à une autruche *(u)*.

De la même manière que la Nature a donné aux quadrupèdes qui fréquentent les eaux, ou qui habitent les pays froids, une double fourrure & des poils plus ſerrés, plus épais ; de même tous

(u) On trouva dans l'eſtomac d'une autruche juſqu'à ſoixante-dix doubles, la plupart conſumés preſque des trois quarts, & rayés par le frottement mutuel & par celui des cailloux, & non pas par aucune diſſolution, parce que quelques-uns de ces doubles qui étoient creux d'un côté & boſſus de l'autre étoient tellement uſés & luiſans du côté de la boſſe, qu'il n'y paroiſſoit plus rien de la figure de la monnoie qui étoit demi-uſée & entière de l'autre côté que la cavité avoit défendu du frottement ; il eſt certain que cette cavité n'eût pas garanti le côté où elle étoit de l'action d'un eſprit diſſolvant. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome I, pages 139 & 140.* — Une piſtole d'or d'Eſpagne avalée par un canard, avoit perdu ſeize grains de ſon poids lorſqu'il l'a rendue. *Collec. Acad. partie étrangère, tome V, page 105.*

les oiſeaux aquatiques, & ceux des terres du nord, ſont pourvus d'une grande quantité de plumes & d'un duvet très-fin, en ſorte qu'on peut juger, par cet indice, de leur pays natal, & de l'élément auquel ils donnent la préférence. Dans tous les climats, les oiſeaux d'eau ſont à peu-près également garnis de plumes, & ils ont près de la queue des groſſes glandes, des eſpèces de réſervoirs d'une matière huileuſe dont ils ſe ſervent pour luſtrer & vernir leurs plumes; ce qui, joint à leur épaiſſeur, les rend impénétrables à l'eau qui ne peut que gliſſer ſur leur ſurface; les oiſeaux de terre manquent de ces glandes, ou les ont beaucoup plus petites.

Les oiſeaux preſque nus, tels que l'autruche, le caſoar, le dronte, ne ſe trouvent que dans les pays chauds; tous ceux des pays froids ſont bien fourrés & bien couverts; les oiſeaux du haut vol ont beſoin de toutes leurs plumes pour réſiſter au froid de la moyenne région de l'air. Lorſqu'on veut empêcher un aigle de s'élever trop haut, & de ſe perdre à nos yeux, il ne faut

que lui dégarnir le ventre, il devient dès-lors trop ſenſible au froid pour s'élever à cette grande hauteur.

Tous les oiſeaux en général, ſont ſujets à la mue comme les quadrupèdes; la plus grande partie de leurs plumes tombent & ſe renouvellent tous les ans, & même les effets de ce changement ſont bien plus ſenſibles que dans les quadrupèdes; la plupart des oiſeaux ſont ſouffrans & malades dans la mue, quelques-uns en meurent, aucun ne produit dans ce temps; la poule la mieux nourrie ceſſe alors de pondre, la nourriture organique qui auparavant étoit employée à la reproduction, ſe trouve conſommée, abſorbée & au-delà par la nutrition de ces plumes nouvelles, & cette même nourriture organique ne redevient ſurabondante que quand elles ont pris leur entière croiſſance. Communément, c'eſt vers la fin de l'été & én automne que les oiſeaux muent *(x)*;

(x) Les oiſeaux domeſtiques, comme les poules, muent ordinairement en automne; & c'eſt avant la fin de l'été que les faiſans & les perdrix entrent dans la mue: ceux qu'on garde en parquet dans

les plumes renaissent en même temps, la nourriture abondante qu'ils trouvent dans cette saison, est en grande partie consommée par la croissance de ces plumes nouvelles, & ce n'est que quand elles ont pris leur entier accroissement, c'est-à-dire, à l'arrivée du printemps, que la surabondance de la nourriture, aidée de la douceur de la saison, les porte à l'amour; alors toutes les plantes renaissent, les insectes engourdis se réveillent ou sortent de leur nymphe, la terre semble fourmiller de vie; cette chère nouvelle qui ne paroît préparée que pour eux, leur donne une nouvelle vigueur, un surcroît de vie, qui se répand par l'amour, & se réalise par la reproduction.

On croiroit qu'il est aussi essentiel à l'oiseau de voler, qu'au poisson de nager,

les faisanderies, muent immédiatement après leur ponte faite. Dans la campagne, c'est vers la fin de juillet que les perdrix & les faisans subissent ce changement; seulement les femelles qui ont des petits entrent dans la mue quelques jours plus tard. Les canards sauvages muent aussi avant la fin de juillet. *Ces remarques m'ont été données par M. le Roy, Lieutenant des Chasses à Versailles.*

& au quadrupède de marcher; cependant il y a, dans tous ces genres, des exceptions à ce fait général; & de même que dans les quadrupèdes il y en a, comme les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris, qui volent & ne marchent pas; d'autres qui, comme les phoques, les morſes, & les lamantins, ne peuvent que nager, ou qui, comme les caſtors & les loutres, marchent plus difficilement qu'ils ne nagent; d'autres enfin qui, comme le pareſſeux, peuvent à peine ſe traîner. De même dans les oiſeaux on trouve l'autruche, le caſoar, le dronte, le thouyou, &c. qui ne peuvent voler, & ſont réduits à marcher; d'autres, comme les pingoins, les perroquets de mer, &c. qui volent & nagent, mais ne peuvent marcher; d'autres qui, comme les oiſeaux de paradis, ne marchent ni ne nagent, & ne peuvent prendre de mouvement qu'en volant. Seulement, il paroît que l'élément de l'eau appartient plus aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes; car, à l'exception d'un petit nombre d'eſpèces, tous les animaux terreſtres fuient l'eau, & ne

nagent que quand ils y sont forcés par la crainte ou par le besoin de nourriture ; au lieu que dans les oiseaux, il y a une grande tribu d'espèces qui ne se plaisent que sur l'eau, & semblent n'aller à terre que par nécessité & pour des besoins particuliers, comme celui de déposer leurs œufs hors de l'atteinte des eaux, &c. & ce qui démontre que l'élément de l'eau appartient plus aux oiseaux qu'aux animaux terrestres, c'est qu'il n'y a que trois ou quatre quadrupèdes qui aient des membranes entre les doigts des pieds ; au lieu qu'on peut compter plus de trois cents oiseaux pourvus de ces membranes qui leur donnent la facilité de nager. D'ailleurs, la légèreté de leurs plumes & de leurs os, la forme même de leur corps, contribuent prodigieusement à cette plus grande facilité ; l'homme est peut-être de tous les êtres celui qui fait le plus d'efforts en nageant, parce que la forme de son corps est absolument opposée à cette espèce de mouvement ; dans les quadrupèdes, ceux qui ont plusieurs estomacs ou de gros & longs intestins nagent, comme

plus légers, plus aiſément que les autres, parce que ces grandes cavités intérieures rendent leur corps ſpécifiquement moins peſant ; les oiſeaux dont les pieds ſont des eſpèces de rames, dont la forme du corps eſt oblongue, arrondie comme celle d'un navire, & dont le volume eſt ſi léger, qu'il n'enfonce qu'autant qu'il faut pour ſe ſoutenir, ſont, par toutes ces cauſes, preſqu'auſſi propres à nager qu'à voler ; & même cette faculté de nager ſe développe la première, car on voit les petits canards s'exercer ſur les eaux, long-temps avant que de prendre leur eſſor dans les airs.

Dans les quadrupèdes, ſur-tout dans ceux qui ne peuvent rien ſaiſir avec leurs doigts, qui n'ont que des cornes aux pieds ou des ongles durs, le ſens du toucher paroît être réuni avec celui du goût dans la gueule ; comme c'eſt la ſeule partie qui ſoit diviſée, & par laquelle ils puiſſent ſaiſir les corps & en connoître la forme, en appliquant à leur ſurface la langue, le palais & les dents, cette partie eſt le principal ſiége de leur toucher, ainſi que de leur goût.

Dans les oiseaux, le toucher de cette partie est donc au moins aussi imparfait que dans les quadrupèdes, parce que leur langue & leur palais sont moins sensibles ; mais il paroît qu'ils l'emportent sur ceux-ci par le toucher des doigts, & que le principal siége de ce sens y réside ; car, en général, ils se servent de leurs doigts beaucoup plus que les quadrupèdes, soit pour saisir *(y)*, soit pour palper les corps ; néanmoins l'intérieur des doigts étant dans les oiseaux toujours revêtu d'une peau dure & calleuse, le tact ne peut en être délicat, & les sensations qu'il produit doivent être assez peu distinctes.

Voici donc l'ordre des sens, tels que la Nature paroît l'avoir établi pour les

(y) Nota. Nous avons vu dans l'Histoire des animaux quadrupèdes, qu'il n'y en a pas un tiers qui se servent de leurs pieds de devant pour porter à leur gueule, au lieu que la plupart des oiseaux se servent d'une de leurs pattes pour porter à leur bec, quoique cet acte doive leur coûter plus qu'aux quadrupèdes, puisque n'ayant que deux pieds ils sont obligés de se soutenir avec effort sur un seul pendant que l'autre agit ; au lieu que le quadrupède est alors appuyé sur les trois autres pieds ou assis sur les parties postérieures de son corps.

différens êtres que nous conſidérons. Dans l'homme le toucher eſt le premier, c'eſt-à-dire, le plus parfait ; le goût eſt le ſecond, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & l'odorat le dernier des ſens. Dans le quadrupède, l'odorat eſt le premier, le goût le ſecond, ou plutôt ces deux ſens n'en ſont qu'un, la vue le troiſième, l'ouïe le quatrième, & le toucher le dernier. Dans l'oiſeau, la vue eſt le premier, l'ouïe eſt le ſecond, le toucher le troiſième, le goût & l'odorat les derniers. Les ſenſations dominantes, dans chacun de ces êtres, ſuivront le même ordre; l'homme ſera plus ému par les impreſſions du toucher, le quadrupède par celles de l'odorat, & l'oiſeau par celles de la vue; la plus grande partie de leurs jugemens, de leurs déterminations, dépendront de ces ſenſations dominantes; celles des autres ſens étant moins fortes & moins nombreuſes, ſeront ſubordonnées aux premières, & n'influeront qu'en ſecond ſur la nature de l'être. L'homme ſera auſſi réfléchi que le ſens du toucher paroît grave & profond: le quadrupède

aura des appétits plus véhémens que ceux de l'homme, & l'oiseau des sensations plus légères & aussi étendues que l'est le sens de la vue.

Mais il y a un sixième sens qui, quoiqu'intermittent, semble, lorsqu'il agit, commander à tous les autres, & produire alors les sensations dominantes, les mouvemens les plus violens, & les affections les plus intimes; c'est le sens de l'amour : rien n'égale la force de ses impressions dans les animaux quadrupèdes, rien n'est plus pressant que leurs besoins, rien de plus fougueux que leurs desirs; ils se recherchent avec l'empressement le plus vif, & s'unissent avec une espèce de fureur. Dans les oiseaux il y a plus de tendresse, plus d'attachement, plus de morale en amour, quoique le fonds physique en soit peut-être encore plus grand que dans les quadrupèdes; à peine peut-on citer, dans ceux-ci, quelques exemples de chasteté conjugale, & encore moins du soin des pères pour leur progéniture; au lieu que dans les oiseaux, ce sont les exemples contraires qui sont rares,

puisqu'à l'exception de ceux de nos basse-cours & de quelques autres espèces, tous paroissent s'unir par un pacte constant, & qui dure au moins aussi long-temps que l'éducation de leurs petits.

C'est qu'indépendamment du besoin de s'unir, tout mariage suppose une nécessité d'arrangement pour soi-même & pour ce qui doit en résulter ; les oiseaux qui sont forcés, pour déposer leurs œufs, de construire un nid que la femelle commence par nécessité, & auquel le mâle amoureux travaille par complaisance, s'occupant ensemble de cet ouvrage, prennent de l'attachement l'un pour l'autre ; les soins multipliés, les secours mutuels, les inquiétudes communes, fortifient ce sentiment qui augmente encore & qui devient plus durable par une seconde nécessité, c'est, de ne pas laisser refroidir les œufs, ni perdre le fruit de leurs amours pour lequel ils ont déjà pris tant de soins ; la femelle ne pouvant les quitter, le mâle va chercher & lui apporte sa subsistance ; quelquefois même il la

remplace, ou se réunit avec elle, pour augmenter la chaleur du nid, & partager les ennuis de sa situation; l'attachement qui vient de succéder à l'amour, subsiste dans toute sa force, pendant le temps de l'incubation, & il paroît s'accroître encore & s'épanouir davantage à la naissance des petits; c'est une autre jouissance, mais en même temps ce sont de nouveaux liens; leur éducation est un nouvel ouvrage auquel le père & la mère doivent travailler de concert. Les oiseaux nous représentent donc tout ce qui se passe dans un ménage honnête; de l'amour suivi d'un attachement sans partage, & qui ne se répand ensuite que sur la famille. Tout cela tient, comme l'on voit, à la nécessité de s'occuper ensemble de soins indispensables & de travaux communs; & ne voit-on pas aussi que cette nécessité de travail ne se trouvant chez nous que dans la seconde classe, les hommes de la première pouvant s'en dispenser, l'indifférence & l'infidélité n'ont pu manquer de gagner les conditions élevées!

Dans les animaux quadrupèdes, il

n'y a que de l'amour phyſique & point d'attachement, c'eſt-à-dire nul ſentiment durable entre le mâle & la femelle, parce que leur union ne ſuppoſe aucun arrangement précédent, & n'exige ni travaux communs ni ſoins ſubſéquens; dès-lors point de mariage. Le mâle dès qu'il a joui, ſe ſépare de la femelle, ſoit pour paſſer à d'autres, ſoit pour ſe refaire; il n'eſt ni mari ni père de famille, car il méconnoît & ſa femme & ſes enfans; elle-même s'étant livrée à pluſieurs, n'attend de ſoins ni de ſecours d'aucun, elle reſte ſeule chargée du poids de ſa progéniture & des peines de l'éducation; elle n'a d'attachement que pour ſes petits, & ce ſentiment dure ſouvent plus long-temps que dans l'oiſeau, comme il paroît dépendre du beſoin que les petits ont de leur mère, qu'elle les nourrit de ſa propre ſubſtance, & que ſes ſecours ſont plus long-temps néceſſaires dans la plupart des quadrupèdes qui croiſſent plus lentement que les oiſeaux, l'attachement dure auſſi plus long-temps; il y a même pluſieurs eſpèces d'animaux quadrupèdes,

où ce ſentiment n'eſt pas détruit par de nouvelles amours, & où l'on voit la mère conduire également, & ſoigner ſes petits de deux ou trois portées. Il y a auſſi quelques eſpèces de quadrupèdes dans leſquelles la ſociété du mâle & de la femelle, dure & ſubſiſte pendant le temps de l'éducation des petits; on le voit dans les loups & les renards; le chevreuil, ſur-tout, peut être regardé comme le modèle de la fidélité conjugale: il y a, au contraire, quelques eſpèces d'oiſeaux dont la *pariade* ne dure pas plus long-temps que les beſoins de l'amour *(z)*; mais ces exceptions n'empêchent pas qu'en général, la Nature n'ait donné plus de conſtance en amour aux oiſeaux qu'aux quadrupèdes.

Et ce qui prouve encore que ce mariage & ce moral d'amour, n'eſt produit dans les oiſeaux que par la

(z) Dès que la perdrix rouge femelle couve, le mâle l'abandonne & la laiſſe chargée ſeule de l'éducation des petits; les mâles qui ont ſervi leurs femelles ſe raſſemblent en compagnies & ne prennent plus aucun intérêt à leur progéniture. *Cette remarque m'a été donnée par M. le Roy, Lieutenant des Chaſſes de Sa Majeſté, à Verſailles,*

néceſſité

néceſſité d'un travail commun, c'eſt que ceux qui ne ſont point de nid ne ſe marient point, & ſe mêlent indifféremment: on le voit par l'exemple familier de nos oiſeaux de baſſe-cour, le mâle paroît ſeulement avoir quelques attentions de plus pour ſes femelles, que n'en ont les quadrupèdes; parce qu'ici la ſaiſon des amours n'eſt pas limitée, qu'il peut ſe ſervir plus long-temps de la même femelle, que le temps des pontes eſt plus long, qu'elles ſont plus fréquentes, qu'enfin, comme on enlève les œufs, les temps d'incubation ſont moins preſſés, & que les femelles ne demandent à couver que quand leurs puiſſances pour la génération ſe trouvent amorties & preſque épuiſées: ajoutez à toutes ces cauſes, le peu de beſoin que ces oiſeaux domeſtiques ont de conſtruire un nid pour ſe mettre en ſûreté & ſe ſouſtraire aux yeux, l'abondance dans laquelle ils vivent, la facilité de recevoir leur nourriture ou de la trouver toujours au même lieu, toutes les autres commodités que l'homme leur fournit, qui diſpenſent ces oiſeaux des travaux,

des soins & des inquiétudes que les autres ressentent & partagent en commun ; & vous retrouverez chez eux, les premiers effets du luxe, & les maux de l'opulence, *libertinage* & *paresse*.

Au reste, dans ces oiseaux dont nous avons gâté les mœurs en les servant, comme dans ceux qui les ont conservées parce qu'ils sont forcés de travailler ensemble & de se servir eux-mêmes, le fonds de l'amour physique (c'est-à-dire, l'étoffe, la substance qui produit cette sensation, & en réalise les effets) est bien plus grand que dans les animaux quadrupèdes. Un coq suffit aisément à douze ou quinze poules, & féconde par un seul acte, tous les œufs que chacune peut produire en vingt jours ; il pourroit donc, absolument parlant, devenir chaque jour père de trois cents enfans. Une bonne poule peut produire cent œufs dans une seule saison, depuis le printemps jusqu'en automne. Quelle différence de cette grande multiplication au petit produit de nos quadrupèdes les plus féconds ! il semble que toute la nourriture qu'on fournit abondamment

à ces oiſeaux, ſe convertiſſant en liqueur ſéminale, ne ſerve qu'à leurs plaiſirs, & tourne toute entière au profit de la propagation; ce ſont des eſpèces de machines que nous montons, que nous arrangeons nous-mêmes pour la multiplication; nous en augmentons prodigieuſement le nombre en les tenant enſemble, en les nourriſſant largement & en les diſpenſant de tout travail, de tous ſoins, de toute inquiétude pour les beſoins de la vie; car, le coq & la poule ſauvages ne produiſent dans l'état naturel qu'autant que nos perdrix & nos cailles: & quoique de tous les oiſeaux, les gallinacés ſoient les plus féconds, leur produit ſe réduit à dix-huit ou vingt œufs, & leurs amours à une ſeule ſaiſon lorſqu'ils ſont dans l'état de nature: à la vérité, il pourroit y avoir deux ſaiſons & deux pontes dans des climats plus heureux; comme l'on voit dans celui-ci, pluſieurs eſpèces d'oiſeaux, pondre deux & même trois fois dans un été, mais auſſi le nombre des œufs eſt moins grand dans toutes ces eſpèces, & le temps de l'incubation eſt

plus court dans quelques-unes. Ainsi, quoique les oiseaux soient en *puissance* bien plus prolifiques que les quadrupèdes, ils ne le sont pas beaucoup plus par *l'effet;* les pigeons, les tourterelles, &c. ne pondent que deux œufs; les grands oiseaux de proie n'en pondent que trois ou quatre, la plupart des autres oiseaux cinq ou six; & il n'y a que les poules & les autres gallinacés, tels que le paon, le dindon, le faisan, les perdrix & les cailles qui produisent en grand nombre.

La disette, les soins, les inquiétudes, le travail forcé, diminuent dans tous les êtres les puissances & les effets de la génération. Nous l'avons vu dans les animaux quadrupèdes, & on le voit encore plus évidemment dans les oiseaux; ils produisent d'autant plus qu'ils sont mieux nourris, plus choyés, mieux servis; & si nous ne considérons que ceux qui sont livrés à eux-mêmes, & exposés à tous les inconvéniens qui accompagnent l'entière indépendance, nous trouverons qu'étant continuellement travaillés de besoins, d'inquiétudes & de crainte, ils

n'uſent pas, à beaucoup près, autant qu'il ſe pourroit, de toutes leurs puiſſances pour la génération, ils ſemblent même en ménager les effets, & les proportionner aux circonſtances de leur ſituation. Un oiſeau, après avoir conſtruit ſon nid & fait ſa ponte que je ſuppoſe de cinq œufs, ceſſe de pondre, & ne s'occupe que de leur conſervation; tout le reſte de la ſaiſon ſera employé à l'incubation & à l'éducation des petits, & il n'y aura point d'autres pontes; mais ſi par haſard on briſe les œufs, on renverſe le nid, il en conſtruit bientôt un autre, & pond encore trois ou quatre œufs, & ſi on détruit ce ſecond ouvrage comme le premier, l'oiſeau travaillera de nouveau, & pondra encore deux ou trois œufs; cette ſeconde & cette troiſième ponte dépendent donc en quelque ſorte de la volonté de l'oiſeau: lorſque la première réuſſit, & tant qu'elle ſubſiſte, il ne ſe livre pas aux émotions d'amour & aux affections intérieures qui peuvent donner à de nouveaux œufs la vie végétative néceſſaire à leur accroiſſement & à leur excluſion au dehors;

mais si la mort a moissonné sa famille naissante ou prête à naître, il se livre bientôt à ces affections, & démontre par un nouveau produit que ses puissances pour la génération n'étoient que suspendues & point épuisées, & qu'il ne se privoit des plaisirs qui la précèdent, que pour satisfaire au devoir naturel du soin de sa famille. Le devoir l'emporte donc encore ici sur la passion, & l'attachement sur l'amour; l'oiseau paroît commander à ce dernier sentiment bien plus qu'au premier, auquel du moins il obéit toujours de préférence; ce n'est que par la force qu'il se départ de l'attachement pour ses petits, & c'est volontairement qu'il renonce aux plaisirs de l'amour, quoique très en état d'en jouir.

De la même manière que dans les oiseaux, les mœurs sont plus pures en amour, de même aussi les moyens d'y satisfaire sont plus simples que dans les quadrupèdes; ils n'ont qu'une seule façon de s'accoupler *(a)*, au lieu que

(a) Genus avium omne eodem illo ac simplici more

nous avons vu, dans les quadrupèdes, des exemples de toutes les ſituations *(b)*; ſeulement il y a des eſpèces, comme celle de la poule, où la femelle s'abaiſſe en pliant les jambes; & d'autres, comme celle du moineau, où elle ne change rien à ſa poſition ordinaire, & demeure droite ſur ſes pieds *(c)*. Dans tous, le temps de l'accouplement eſt très-court, & plus court encore dans ceux qui ſe tiennent debout que dans ceux qui s'abaiſſent. La forme extérieure *(d)* &

conjungitur, nempe, fœminam mare ſupergrediente. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. VIII.

(b) Nota. La femelle du chameau s'accroupit; celle de l'éléphant ſe renverſe ſur le dos. Les hériſſons s'accouplent face à face debout ou couchés; & les ſinges de toutes les façons.

(c) Coitus avibus duobus modis, fœmina humi conſidente ut in gallinâ, aut ſtante ut in gruibus; & quæ ita coeunt rem quamcelerrime peragunt ut paſſeres. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. V, cap. II.

(d) Nota. La plupart des oiſeaux ont deux verges ou une verge fourchue, & c'eſt par l'anus que ſort cette double verge pour s'étendre au dehors. Dans quelques eſpèces, cette partie eſt d'une grandeur très-remarquable, & dans d'autres elle eſt à peine

la ſtructure intérieure des parties de la génération ſont fort différentes de celles des quadrupèdes ; & la grandeur, la poſition, le nombre, l'action & le mouvement de ces parties varient même beaucoup dans les diverſes eſpèces d'oiſeaux *(e)*. Auſſi paroît-il qu'il y a intromiſſion réelle dans les uns, & qu'il ne peut y avoir dans les autres qu'une forte compreſſion, ou même un ſimple attouchement ; mais nous réſervons ces détails, ainſi que pluſieurs autres, pour l'hiſtoire particulière de chaque genre d'oiſeau.

En raſſemblant ſous un ſeul point de

ſenſible. La femelle n'a pas, comme dans les quadrupèdes, l'orifice de la vulve au-deſſous de l'anus, elle le porte au-deſſus ; elle n'a point de matrice comme les quadrupèdes, mais de ſimples ovaires, &c.

(e) Voyez ſur cela l'Hiſtoire de l'Académie des Sciences, *année 1715, page 11.* — Les Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie I, page 230; partie II, pages 108, 134, 164;* *partie III, page 71.* — La collection Académique, partie étrangère, *tome IV, pages 520, 522, 525;* *& tome V, pages 489.*

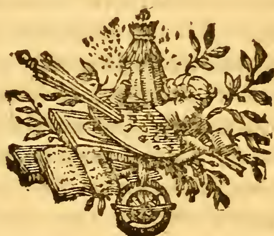
vue les idées & les faits que nous venons d'expoſer, nous trouverons que le ſens intérieur, le *ſenſorium* de l'oiſeau eſt principalement rempli d'images produites par le ſens de la vue ; que ces images ſont ſuperficielles, mais très-étendues, & la plupart relatives au mouvement, aux diſtances, aux eſpaces ; que voyant une province entière auſſi aiſément que nous voyons notre horizon, il porte dans ſon cerveau une carte géographique des lieux qu'il a vus ; que la facilité qu'il a de les parcourir de nouveau, eſt l'une des cauſes déterminantes de ſes fréquentes promenades & de ſes migrations. Nous reconnoîtrons qu'étant très-ſuſceptible d'être ébranlé par le ſens de l'ouïe, les bruits ſoudains doivent le remuer violemment, lui donner de la crainte & le faire fuir, tandis qu'on peut le faire approcher par des ſons doux, & le leurrer par des appeaux ; que les organes de la voix étant très-forts & très-flexibles, l'oiſeau ne peut manquer de s'en ſervir pour exprimer ſes ſenſations, tranſmettre ſes affections & ſe faire

entendre de très-loin ; qu'il peut aussi se mieux exprimer que le quadrupède, puisqu'il a plus de signes, c'est-à-dire, plus d'inflexions dans la voix ; que pouvant recevoir facilement & conserver long-temps les impressions des sons, l'organe de ce sens se monte comme un instrument qu'il se plaît à faire résonner ; mais que ces sons communiqués, & qu'il répète mécaniquement, n'ont aucun rapport avec ses affections intérieures ; que le sens du toucher ne lui donnant que des sensations imparfaites, il n'a que des notions peu distinctes de la forme des corps, quoiqu'il en voye très-clairement la surface ; que c'est par le sens de la vue & non par celui de l'odorat, qu'il est averti de loin de la présence des choses qui peuvent lui servir de nourriture ; qu'il a plus de besoin que d'appétit, plus de voracité que de sensualité ou de délicatesse de goût. Nous verrons que pouvant aisément se soustraire à la main de l'homme, & se mettre même hors de la portée de sa vue, les oiseaux ont dû conserver

un naturel ſauvage, & trop d'indépendance pour être réduits en vraie domeſticité ; qu'étant plus libres, plus éloignés que les quadrupèdes, plus indépendans de l'empire de l'homme, ils ſont moins troublés dans le cours de leurs habitudes naturelles, que c'eſt par cette raiſon qu'ils ſe raſſemblent plus volontiers, & que la plupart ont un inſtinct décidé pour la ſociété ; qu'étant forcés de s'occuper en commun des ſoins de leur famille, & même de travailler d'avance à la conſtruction de leur nid, ils prennent un fort attachement l'un pour l'autre, qui devient leur affection dominante, & ſe répand enſuite ſur leurs petits; que ce ſentiment doux tempère les paſſions violentes, modère même celle de l'amour, & fait la chaſteté, la pureté de leurs mœurs & la douceur de leur naturel ; que quoique plus riches en fonds d'amour qu'aucun des animaux, ils dépenſent à proportion beaucoup moins, ne s'excèdent jamais, & ſavent ſubordonner leurs plaiſirs à leurs devoirs ; qu'enfin cette claſſe d'êtres

D vj

légers que la Nature paroît avoir produits dans sa gaieté, peut néanmoins être regardée comme un peuple serieux, honnête, dont on a eu raison de tirer des fables morales, & d'emprunter des exemples utiles.



LES

OISEAUX DE PROIE.

On pourroit dire, abſolument parlant, que preſque tous les oiſeaux vivent de proie, puiſque preſque tous recherchent & prennent les inſectes, les vers & les autres petits animaux vivans ; mais je n'entends ici par oiſeaux de proie, que ceux qui ſe nourriſſent de chair & font la guerre aux autres oiſeaux ; & en les comparant aux quadrupèdes carnaſſiers, je trouve qu'il y en a proportionnellement beaucoup moins. La tribu des lions, des tigres, des panthères, onces, léopards, guépards, jaguars, couguars, ocelots, ſervals, margais, chats ſauvages ou domeſtiques; celle des chiens, des chacals, loups, renards, iſatis; celle des hyænes, civettes, zibets, genettes & foſſanes; les tribus plus nombreuſes encore des fouines, martes, putois, mouffettes, furets, vanſirs, hermines, belettes, zibelines, mangouſtes,

ſurikates, gloutons, pékans, viſons, ſouſliques; & des ſarigues, marmoſes, cayopollins, tarſiers, phalangers; celle des rouſſettes, rougettes, chauve-ſouris, à laquelle on peut encore ajouter toute la famille des rats, qui trop foibles pour attaquer les autres ſe dévorent eux-mêmes: tout cela forme un nombre bien plus conſidérable que celui des aigles, des vautours, éperviers, faucons, gerfauts, milans, buſes, creſſerelles, émérillons, ducs, hiboux, chouettes, pie-grièches & corbeaux, qui ſont les ſeuls oiſeaux dont l'appétit pour la chair ſoit bien décidé; & encore y en a-t-il pluſieurs, tels que les milans, les buſes & les corbeaux, qui ſe nourriſſent plus volontiers de cadavres que d'animaux vivans; en ſorte qu'il n'y a pas une quinzième partie du nombre total des oiſeaux qui ſoient carnaſſiers, tandis que dans les quadrupèdes il y en a plus du tiers.

Les oiſeaux de proie étant moins puiſſans, moins forts & beaucoup moins nombreux que les quadrupèdes carnaſſiers, ſont auſſi beaucoup moins de

dégâts ſur la terre ; mais en revanche, comme ſi la tyrannie ne perdoit jamais ſes droits, il exiſte une grande tribu d'oiſeaux qui ſont une prodigieuſe dé-prédation ſur les eaux. Il n'y a guère parmi les quadrupèdes que les caſtors, les loutres, les phoques & les morſes qui vivent de poiſſon; au lieu qu'on peut compter un très-grand nombre d'oiſeaux qui n'ont pas d'autre ſubſiſtance. Nous ſéparerons ici ces tyrans de l'eau des tyrans de l'air, & ne parlerons pas dans cet article de ces oiſeaux qui ne ſont que pêcheurs & piſcivores; ils ſont pour la plupart d'une forme très-différente, & d'une nature aſſez éloignée des oiſeaux carnaſſiers; ceux-ci ſaiſiſſent leur proie avec les ſerres, ils ont tous le bec court & crochu, les doigts bien ſéparés & dénués de membranes, les jambes fortes & ordinairement recou-vertes par les plumes des cuiſſes, les ongles grands & crochus, tandis que les autres prennent le poiſſon avec le bec qu'ils ont droit & pointu, & qu'ils ont auſſi les doigts réunis par des membranes,

les ongles foibles & les jambes tournées en arrière.

En ne comptant pour oiſeaux de proie que ceux que nous venons d'indiquer, & ſéparant encore pour un inſtant les oiſeaux de nuit des oiſeaux de jour, nous les préſenterons dans l'ordre qui nous a paru le plus naturel : nous commencerons par les aigles, les vautours, les milans, les buſes; nous continuerons par les éperviers, les gerſauts, les faucons ; & nous finirons par les émérillons & les pie-grièches ; pluſieurs de ces articles contiennent un aſſez grand nombre d'eſpèces & de races conſtantes, produites par l'influence du climat; & nous joindrons à chacun les oiſeaux étrangers qui ont rapport à ceux de notre climat. Par cette méthode, nous donnerons non-ſeulement tous les oiſeaux du pays, mais encore tous les oiſeaux étrangers dont parlent les Auteurs, & toutes les eſpèces nouvelles que nos correſpondances nous ont procurées, & qui ne laiſſent pas d'être en aſſez grand nombre.

Tous les oiseaux de proie sont remarquables par une singularité dont il est difficile de donner la raison ; c'est que les mâles sont d'environ un tiers moins grands & moins forts que les femelles, tandis que dans les quadrupèdes & dans les autres oiseaux, ce sont, comme l'on sait, les mâles qui ont le plus de grandeur & de force : à la vérité, dans les insectes & même dans les poissons, les femelles sont un peu plus grosses que les mâles, & l'on en voit clairement la raison ; c'est la prodigieuse quantité d'œufs qu'elles contiennent qui renfle leur corps ; ce sont les organes destinés à cette immense production qui en augmentent le volume apparent ; mais cela ne peut en aucune façon s'appliquer aux oiseaux, d'autant qu'il paroît par le fait que c'est tout le contraire ; car, dans ceux qui produisent des œufs en grand nombre, les femelles ne sont pas plus grandes que les mâles ; les poules, les canes, les dindes, les poules-faisanes, les perdrix, les cailles femelles, qui produisent dix-huit ou vingt œufs ; sont plus petites que leur

mâle, tandis que les femelles des aigles, des vautours, des éperviers, des milans & des buſes, qui n'en produiſent que trois ou quatre, ſont d'un tiers plus groſſes que les mâles; c'eſt par cette raiſon qu'on appelle *tiercelet* le mâle de toutes les eſpèces d'oiſeaux de proie: ce mot eſt un nom générique & non pas ſpécifique, comme quelques Auteurs l'ont écrit, & ce nom générique indique ſeulement que le mâle ou tiercelet eſt d'un tiers environ plus petit que la femelle.

Ces oiſeaux ont tous pour habitude naturelle & commune le goût de la chaſſe & l'appétit de la proie, le vol très-élevé, l'aile & la jambe fortes, la vue très-perçante, la tête groſſe, la langue charnue, l'eſtomac ſimple & membraneux, les inteſtins moins amples & plus courts que les autres oiſeaux; ils habitent de préférence les lieux ſolitaires, les montagnes déſertes, & font communément leur nid dans les trous des rochers ou ſur les plus hauts arbres; l'on en trouve pluſieurs eſpèces dans les deux continens, quelques-uns

même ne paroiſſent pas avoir de climat fixe & bien déterminé; enfin ils ont encore pour caractères généraux & communs le bec crochu, les quatre doigts à chaque pied, tous quatre bien ſéparés; mais on diſtinguera toujours un aigle d'un vautour par un caractère évident; l'aigle a la tête couverte de plumes, au lieu que le vautour l'a nue & garnie d'un ſimple duvet, & on les diſtinguera tous deux des éperviers, buſes, milans & faucons par un autre caractère qui n'eſt pas difficile à ſaiſir, c'eſt que le bec de ces derniers oiſeaux commence à ſe courber dès ſon inſertion, tandis que le bec des aigles & des vautours commence par une partie droite, & ne prend de la courbure qu'à quelque diſtance de ſon origine.

Les oiſeaux de proie ne ſont pas auſſi féconds que les autres oiſeaux; la plupart ne pondent qu'un petit nombre d'œufs, mais je trouve que M. Linnæus a eu tort d'affirmer qu'en général tous ces oiſeaux produiſoient environ quatre œufs *(a)*. Il y en a qui, comme

(a) Linn. Syſt. nat. edit X, *tome I, page 81*.

le grand aigle & l'orfraie, ne donnent que deux œufs, & d'autres, comme la cresserelle & l'émerillon, qui en font jusqu'à sept; il en est, à cet égard, des oiseaux comme des quadrupèdes, le nombre de la multiplication par la génération est en raison inverse de leur grandeur; les grands oiseaux produisent moins que les petits, & en raison de ce qu'ils sont plus petits, ils produisent davantage. Cette loi me paroît généralement établie dans tous les ordres de la Nature vivante: cependant on pourroît m'opposer ici les exemples des pigeons qui, quoique petits, c'est-à-dire, d'une grandeur médiocre, ne produisent que deux œufs, & des plus petits oiseaux qui n'en produisent ordinairement que cinq; mais il faut considérer le produit absolu d'une année, & ne pas oublier que le pigeon, qui ne pond que deux & quelquefois trois œufs pour une seule couvée, fait souvent deux, trois & quatre pontes du printemps à l'automne; & que dans les petits oiseaux, il y en a aussi plusieurs qui pondent plusieurs fois pendant

le temps de ces mêmes ſaiſons ; de manière qu'à tout prendre & tout conſidérer, il eſt toujours vrai de dire que toutes choſes égales d'ailleurs, le nombre dans le produit de la génération, eſt proportionnel à la petiteſſe de l'animal dans les oiſeaux comme dans les quadrupèdes.

Tous les oiſeaux de proie ont plus de dureté dans le naturel & plus de férocité que les autres oiſeaux ; non-ſeulement ils ſont les plus difficiles de tous à priver, mais ils ont encore preſque tous, plus ou moins, l'habitude dénaturée de chaſſer leurs petits hors du nid bien plus tôt que les autres, & dans le temps qu'ils leur devroient encore des ſoins & des ſecours pour leur ſubſiſtance. Cette cruauté, comme toutes les autres duretés naturelles, n'eſt produite que par un ſentiment encore plus dur, qui eſt le beſoin pour ſoi-même & la néceſſité. Tous les animaux qui, par la conformation de leur eſtomac & de leurs inteſtins, ſont forcés de ſe nourrir de chair & de vivre de proie, quand même ils ſeroient nés doux, deviennent

bientôt offenſifs & méchans par le ſeul uſage de leurs armes, & prennent enſuite de la férocité dans l'habitude des combats; comme ce n'eſt qu'en détruiſant les autres qu'ils peuvent ſatisfaire à leurs beſoins, & qu'ils ne peuvent les détruire qu'en leur faiſant continuellement la guerre, ils portent une ame de colère qui influe ſur toutes leurs actions, détruit tous les ſentimens doux, & affoiblit même la tendreſſe maternelle: trop preſſé de ſon propre beſoin, l'oiſeau de proie n'entend qu'impatiemment & ſans pitié les cris de ſes petits, d'autant plus affamés qu'ils deviennent plus grands; ſi la chaſſe ſe trouve difficile, & que la proie vienne à manquer, il les expulſe, les frappe, & quelquefois les tue dans un accès de fureur cauſée par la misère.

Un autre effet de cette dureté naturelle & acquiſe eſt l'inſociabilité: les oiſeaux de proie, ainſi que les quadrupèdes carnaſſiers, ne ſe réuniſſent jamais les uns avec les autres, ils mènent, comme les voleurs, une vie errante & ſolitaire; le beſoin de l'amour,

apparemment le plus puiſſant de tous après celui de la néceſſité de ſubſiſter, réunit le mâle & la femelle ; & comme tous deux ſont en état de ſe pourvoir, & qu'ils peuvent même s'aider à la guerre qu'ils font aux autres animaux, ils ne ſe quittent guère, & ne ſe ſéparent pas, même après la ſaiſon des amours. On trouve preſque toujours une paire de ces oiſeaux dans le même lieu ; mais preſque jamais on ne les voit s'attrouper ni même ſe réunir en famille, & ceux qui comme les aigles, ſont les plus grands, & ont par cette raiſon beſoin de plus de ſubſiſtance, ne ſouffrent pas même que leurs petits devenus leurs rivaux, viennent occuper les lieux voiſins de ceux qu'ils habitent ; tandis que tous les oiſeaux & tous les quadrupèdes, qui n'ont beſoin pour ſe nourrir que des fruits de la terre, vivent en famille, cherchent la ſociété de leurs ſemblables, & ſe mettent en bandes & en troupes nombreuſes, & n'ont d'autre querelle, d'autre cauſe de guerre, que celles de l'amour ou de l'attachement pour leurs petits ; car, dans preſque tous les animaux

même les plus doux, les mâles deviennent furieux dans le rut, & les femelles prennent de la férocité pour la défense de leurs petits.

Avant d'entrer dans les détails historiques, qui ont rapport à chaque espèce d'oiseaux de proie, nous ne pouvons nous dispenser de faire quelques remarques sur les méthodes qu'on a employées pour reconnoître ces espèces, & les distinguer les unes des autres : les couleurs, leur distribution, leurs nuances, les taches, les bandes, les raies, les lignes, servent de fondement dans ces méthodes à la distinction des espèces; & un Méthodiste ne croit avoir fait une bonne description que quand il a, d'après un plan donné & toujours uniforme, fait l'énumération de toutes les couleurs du plumage & de toutes les taches, bandes ou autres variétés qui s'y trouvent; lorsque ces variétés sont grandes ou seulement assez sensibles pour être aisément remarquées, il en conclut sans hésiter que ce sont des indices certains de la différence des espèces; & en conséquence, on constitue autant d'espèces

d'eſpèces d'oiſeaux qu'on remarque de différence dans les couleurs : cependant rien n'eſt plus fautif & plus incertain ; nous pourrions faire d'avance une longue énumération des doubles & triples emplois d'eſpèces faites par nos Nomenclateurs, d'après cette méthode de la différence des couleurs. Mais il nous ſuffira de faire ſentir ici les raiſons ſur leſquelles nous fondons cette critique, & de remonter en même temps à la ſource qui produit ces erreurs.

Tous les oiſeaux en général muent dans la première année de leur âge, & les couleurs de leur plumage ſont preſque toujours, après cette première mue, très-différentes de ce qu'elles étoient auparavant ; ce changement de couleur, après le premier âge, eſt aſſez général dans la Nature, & s'étend juſqu'aux quadrupèdes qui portent alors ce qu'on appelle la *livrée,* & qui perdent cette livrée, c'eſt-à-dire les premières couleurs de leur pelage à la première mue. Dans les oiſeaux de proie, l'effet de cette première mue change ſi fort les couleurs, leur diſtribution, leur poſition, qu'il

n'est pas étonnant que nos Nomenclateurs, qui presque tous ont négligé l'histoire des oiseaux, aient donné comme des espèces diverses le même oiseau, dans ces deux états différens, dont l'un a précédé & l'autre suivi la mue: après ce premier changement, il s'en fait un second assez considérable à la seconde, & souvent encore à la troisième mue: en sorte que par cette seule première cause, l'oiseau de six mois, celui de dix-huit mois & celui de deux ans & demi, quoique le même, paroît être trois oiseaux différens, sur-tout à ceux qui n'ont pas étudié leur histoire, & qui n'ont d'autre guide, d'autre moyen de les connoître que les méthodes fondées sur les couleurs.

Cependant ces couleurs changent souvent du tout au tout, non-seulement par la cause générale de la mue, mais encore par un grand nombre d'autres causes particulières; la différence des sexes est souvent accompagnée d'une grande différence dans la couleur; il y a d'ailleurs des espèces qui dans le même climat, varient indépendamment même

de l'âge & du ſexe ; il y en a, & en beaucoup plus grand nombre, dont les couleurs changent abſolument par l'influence des différens climats. Rien n'eſt donc plus incertain que la connoiſſance des oiſeaux, & ſur-tout de ceux de proie dont il eſt ici queſtion, par les couleurs & leur diſtribution ; rien de plus fautif que la diſtinction de leurs eſpèces fondée ſur des caractères auſſi inconſtans qu'accidentels.



LES AIGLES.

IL y a pluſieurs oiſeaux auxquels on donne le nom d'*aigles;* nos Nomenclateurs en comptent onze eſpèces en Europe, indépendamment de quatre autres eſpèces, dont deux ſont du Breſil, une d'Afrique & la dernière des grandes Indes. Ces onze eſpèces ſont, 1.° l'aigle commun, 2.° l'aigle à tête blanche, 3.° l'aigle blanc, 4.° l'aigle tacheté, 5.° l'aigle à queue blanche, 6.° le petit aigle à queue blanche, 7.° l'aigle doré, 8.° l'aigle noir, 9.° le grand aigle de mer, 10.° l'aigle de mer, 11.° le Jean-le-blanc; mais comme nous l'avons déjà dit, nos Nomenclateurs modernes paroiſſent s'être beaucoup moins ſoucié de reſtreindre & réduire au juſte le nombre des eſpèces, ce qui néanmoins eſt le vrai but du travail d'un Naturaliſte, que de les multiplier, choſe bien moins difficile, & par laquelle on brille à peu de frais aux yeux des ignorans; car la réduction des eſpèces ſuppoſe beaucoup

de connoiſſances, de réflexions & de comparaiſons ; au lieu qu'il n'y a rien de ſi aiſé que d'en augmenter la quantité ; il ſuffit pour cela de parcourir les livres & les cabinets d'Hiſtoire Naturelle, & d'admettre, comme caractères ſpécifiques, toutes les différences, ſoit dans la grandeur, dans la forme ou la couleur, & de chacune de ces différences, quelque légère qu'elle ſoit, faire une eſpèce nouvelle & ſéparée de toutes les autres ; mais malheureuſement, en augmentant ainſi très-gratuitement le nombre nominal des eſpèces, on n'a fait qu'augmenter en même temps les difficultés de l'Hiſtoire Naturelle, dont l'obſcurité ne vient que de ces nuages répandus par une nomenclature arbitraire, ſouvent fauſſe, toujours particulière, & qui ne ſaiſit jamais l'enſemble des caractères ; tandis que c'eſt de la réunion de tous ces caractères, & ſur-tout de la différence ou de la reſſemblance de la forme, de la grandeur, de la couleur, & auſſi de celles du naturel & des mœurs, qu'on doit conclure la diverſité ou l'unité des eſpèces.

Mettant donc d'abord à part les quatre espèces d'aigles étrangers dont nous nous réservons de parler dans la suite, & rejetant de la liste l'oiseau qu'on appelle *jean-le-blanc*, qui est si différent des aigles, qu'on ne lui en a jamais donné le nom, il me paroît qu'on doit réduire à six les onze espèces d'aigles d'Europe mentionnées ci-dessus, & que dans ces six espèces il n'y en a que trois qui doivent conserver le nom d'aigles, les trois autres étant des oiseaux assez différens des aigles pour exiger un autre nom. Ces trois espèces d'aigles sont, 1.° l'aigle doré, que j'appellerai le *grand aigle*; 2.° l'aigle commun ou moyen; 3.° l'aigle tacheté que j'appellerai le *petit aigle;* les trois autres sont l'aigle à queue blanche que j'appellerai *pigargue*, de son nom ancien, pour le distinguer des aigles des trois premières espèces dont il commence à s'éloigner par quelques caractères; l'aigle de mer que j'appellerai *balbuzard*, de son nom anglois, parce que ce n'est point un véritable aigle; & enfin le grand aigle de mer qui s'éloigne encore plus de l'espèce, & que

par cette raiſon j'appellerai *orfraie*, de ſon vieux nom françois.

Le grand & le petit aigle, ſont chacun d'une eſpèce iſolée, mais l'aigle commun & le pygargue, ſont ſujets à varier. L'eſpèce de l'aigle commun eſt compoſée de deux variétés; ſavoir, l'aigle brun & l'aigle noir, & l'eſpèce du pygargue en contient trois; ſavoir, le grand aigle à queue blanche, le petit aigle à queue blanche & l'aigle à tête blanche: je n'ajouterai pas à ces eſpèces celle de l'aigle blanc, car je ne penſe pas que ce ſoit une eſpèce particulière, ni même une race conſtante & qui appartient à une eſpèce déterminée; ce n'eſt à mon avis, qu'une variété accidentelle produite par le froid du climat, & plus ſouvent encore par la vieilleſſe de l'animal: on verra dans l'hiſtoire particulière des oiſeaux, que pluſieurs d'entr'eux, & les aigles ſur-tout, blanchiſſent par la vieilleſſe & même par les maladies, ou par la trop longue diète.

On verra de même, que l'aigle noir n'eſt qu'une variété dans l'eſpèce de l'aigle brun ou aigle commun: que

l'aigle à tête blanche & le petit aigle à queue blanche, ne ſont auſſi que des variétés dans l'eſpèce du pygargue ou grand aigle à queue blanche; & que l'aigle blanc n'eſt qu'une variété accidentelle ou individuelle qui peut appartenir à toutes les eſpèces; ainſi des onze prétendues eſpèces d'aigles, il ne nous en reſte plus que trois, qui ſont le grand aigle, l'aigle moyen & le petit aigle; les quatre autres; ſavoir le pygargue, le balbuzard, l'orfraie & le jean-le-blanc, étant des oiſeaux aſſez différens des aigles pour être conſidérés chacun ſéparément, & porter par conſéquent un nom particulier. Je me ſuis déterminé à cette réduction d'eſpèces, avec d'autant plus de fondement & de raiſon, qu'il étoit connu dès le temps des Anciens, que les aigles de races différentes ſe mêlent volontiers & produiſent enſemble, & que d'ailleurs cette diviſion ne s'éloigne pas beaucoup de celle d'Ariſtote qui me paroît avoir mieux connu qu'aucun de nos Nomenclateurs, les vrais caractères & les différences réelles qui ſéparent les eſpèces:

il dit qu'il y en a six dans le genre des aigles ; mais dans ces six espèces, il comprend un oiseau qu'il avoue lui-même être du genre des vautours *(a)*, & qu'il faut par conséquent en séparer, puisque c'est en effet celui que l'on connoît sous le nom de *vautour des Alpes :* ainsi reste à cinq espèces qui correspondent d'abord aux trois espèces d'aigles que je viens d'établir ; & ensuite à la quatrième & à la cinquième, qui sont le pygargue & l'aigle de mer ou balbuzard. J'ai cru, malgré l'autorité de ce grand Philosophe, devoir séparer des aigles proprement dits, ces deux derniers oiseaux, & c'est en cela seul que ma réduction diffère de la sienne ;

(a) Quartum genus (aquilæ) percnopterus ab alarum notis appellatum ; capite albicante ; corpore majore quam cæteræ adhuc dictæ (PYGARGOS MORPHNOS ET MELÆNAETOS) hæc est : sed brevioribus alis ; caudâ longiore. VULTURIS speciem hæc refert, subaquila & montana ciconia cognominatur : incolit lucos degener, nec vitiis cæterarum caret, & bonorum quæ illæ obtinent expers est ; quippe quæ a corvo, cæteris que id genus alitibus verberetur, fugetur, capiatur : gravis est enim, victu iners ; exanimata fert corpora : famelica semper est, & querula clamitat & clangit. Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

car, du reste je me trouve entièrement d'accord avec ses idées, & je pense comme lui, que l'orfraie, *ossifraga*, ou grand aigle de mer, ne doit pas être compté parmi les aigles, non plus que l'oiseau appelé *jean-le-blanc*, duquel il ne fait pas mention, & qui est si différent des aigles qu'on ne lui a jamais donné le nom. Tout ceci sera développé avec avantage & plus de clarté pour le Lecteur dans les articles suivans, où l'on va voir en détail les différences de chacune des espèces que nous venons d'indiquer.



*LE

GRAND AIGLE (a).

Voyez planche I de ce volume.

LA première eſpèce eſt le grand Aigle que Belon, après Athénée, a nommé

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 410.

(a) En Grec, *Αʼετὸς γνήσιος*; Ariſt. *Χρυσάετος*, Oppian. En Arabe, *Zummach*, ſelon pluſieurs Auteurs; *Néſir*, ſelon Léon-l'Africain. Guillaume Tardif, dans ſon petit Traité de la Fauconnerie, dit qu'on appelle cet aigle *Meapan*, en langue ſyriaque; *Philadelphe*, en langue grecque; & *Milion* en langue latine; mais cette dernière dénomination eſt françoiſe, & n'a jamais été appliquée à l'aigle: c'eſt le milan, que par corruption quelques-uns de nos vieux Écrivains ont appelé *Milion*. Geſner & Aldrovande diſent que les Hébreux appellent l'aiglé, *Neſer*; les Chaldéens, *Niſra*; les Arabes, *Neſer*, *Achal gagila*, *Zummach*, *Aukeb*, *Haukeb*; les Syriens, *Napan* (ce qui ne s'éloigne pas du *Meapan* de Guillaume Tardif); les Perſans, *An ſi muger*; en Latin, *Aquila fulva*; en Eſpagnol, *Áquila coronada*; en Allemand; *Adeler quaſi Adel*, *Aar*, en Polonois, *Orzelprzedni*; en Anglois, *Golden Eagle*; en François, le grand *Aigle*, l'*Aigle royal*, l'*Aigle noble*, l'*Aigle doré*, l'*Aigle roux*, l'*Aigle fauve*.

l'*aigle royal* ou le *roi des oiseaux ;* c'est en effet l'aigle d'espèce franche & de race noble, appelé par cette raison Α'ετὸς γνήσιος par Aristote *(b)*, & connu de nos Nomenclateurs sous le nom d'*aigle doré (c) ;* c'est le plus grand de tous les aigles, la femelle a jusqu'à trois pieds & demi de longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & plus de huit pieds & demi de vol ou d'envergure ; elle pèse seize *(d)* & même dix huit livres *(e)*, le mâle est plus petit

(b) Sextum genus (aquilæ) *gnesium, id est verum germanumque appellant. Unum hoc, ex omni avium genere, esse veri incorruptique ortûs creditur. Cætera enim genera & aquilarum & accipitrum, & minutarum etiam avium promiscua adulterinaque invicem procreant. Maxima aquilarum omnium hæc est, major etiam quam ossifraga. Sed cæteras aquilas vel sesqui-altera portione excedit. Colore est rufa, conspectu rara.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(c) Voyez la *planche A* de la Zoologie Britannique. L'aigle doré Brisson, *tome I, page 431.*

(d) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(e) Nota. Voici ce que m'a écrit un de mes amis (M. Hébert, Receveur général à Dijon), qui a fait de très-bonnes observations sur les oiseaux, qu'il m'a communiquées, & que j'aurai quelquefois occasion de citer avec reconnoissance. J'ai vu, dit-il,

& ne pèſe guère que douze livres. Tous deux ont le bec très-fort & aſſez ſemblable à de la corne bleuâtre; les ongles noirs & pointus dont le plus grand, qui eſt celui de derrière, a quelquefois juſqu'à cinq pouces de longueur; les yeux ſont grands, mais paroiſſent enfoncés dans une cavité profonde que la partie ſupérieure de l'orbite couvre comme un toit avancé; l'iris de l'œil eſt d'un beau jaune clair, & brille d'un feu très-vif, l'humeur vitrée eſt de couleur de topaze;

dans le pays de Bugey, de deux eſpèces d'aigles: le premier fut pris au château de Dorlau, dans un filet à l'appât d'un pigeon vivant; il peſoit dix-huit livres, il étoit de couleur fauve (c'eſt le grand aigle, le même qui eſt repréſenté dans la Zoologie Britannique, *planche A*); il étoit très-fort & très-méchant, & bleſſa cruellement au ſein une femme qui avoit ſoin de la faiſanderie: l'autre étoit preſque noir. J'ai encore vu l'une & l'autre eſpèce de ces aigles à Genève, où on les nourriſſoit dans des cages ſéparées; ils ont tous deux les jambes couvertes de plumes juſqu'à la naiſſance des doigts, & les plumes de leurs cuiſſes ſont ſi longues & ſi touffues qu'on croiroit, en voyant ces oiſeaux d'un peu loin, qu'ils ſont poſés ſur quelque petite éminence. On croit qu'ils ſont de paſſage en Bugey; car on ne les y voit guère qu'au printemps & en automne.

le cryſtallin qui eſt ſec & ſolide, a le brillant & l'éclat du diamant, l'œſophage ſe dilate en une large poche qui peut contenir une pinte de liqueur; l'eſtomac qui eſt au-deſſous n'eſt pas, à beaucoup près, auſſi grand que cette première poche, mais il eſt à peu près également ſouple & membraneux. Cet oiſeau eſt gras, ſur-tout en hiver, ſa graiſſe eſt blanche, & ſa chair, quoique dure & fibreuſe, ne ſent pas le ſauvage comme celle des autres oiſeaux de proie *(f)*.

On trouve cette eſpèce en Grèce *(g)*, en France dans les montagnes du Bugey, en Allemagne dans les montagnes de Silésie *(h)*, dans les forêts de Dantzic *(i)* & dans les monts Carpatiens *(k)*, dans les Pyrénées *(l)* & dans les montagnes d'Irlande *(m)*. On le trouve auſſi dans

(f) Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 216.

(g) Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

(h) Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 214.

(i) Klein, *Ordo avium*, pag. 40.

(k) Rzaczynski, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 360 & 361.

(l) Barrère, *Ornithol.* Claſſ. III, gen. IV, ſp. 1.

(m) *Britiſh Zoology*, pag. 61.

l'Asie mineure & en Perse, car les anciens Perses avoient, avant les Romains, pris l'aigle pour leur enseigne de guerre; & c'étoit ce grand aigle, cet aigle doré, *aquila fulva* qui étoit dédié à Jupiter *(n)*. On voit aussi par le témoignage des Voyageurs qu'on le trouve en Arabie *(o)*, en Mauritanie & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie jusques en Tartarie, mais point en Sibérie ni dans le reste du nord de l'Asie. Il en est à peu près de même en Europe, car cette espèce, qui est par-tout assez rare, l'est moins dans nos contrées méridionales que dans les provinces tempérées, & on ne la trouve plus dans celles de notre nord au-delà du 55.me

(n) Fulvam aquilam Jovis nuntiam. Cicero. *de Legibus*, lib. II. — *Grata Jovis fulvæ rostra videbis avis* Ovid. lib. V. — *Fulvusque tonantis armiger*, Claudian.

(o) Majores (aquilæ) *Arabico nomine Nesir vocantur. Aquilis docent Afri vulpibus & lupis insidiari quibuscum prælium ineunt; verum edoctæ aquilæ unguibus dorsum & caput rostro comprehendunt ut dentibus morderi nequeant. Cæterum si animal dorsum volvat aquila non desistit donec vel interimat vel oculos illi effodiat.* Léon Afr. *partie II, page 767.*

degré de latitude : aussi ne l'a-t-on pas retrouvé dans l'Amérique septentrionale, quoiqu'on y trouve l'aigle commun. Le grand aigle paroît donc être demeuré dans les pays tempérés & chauds de l'ancien continent comme tous les autres animaux auxquels le grand froid est contraire, & qui par cette raison n'ont pu passer dans le nouveau.

L'aigle a plusieurs convenances physiques & morales avec le lion ; la force, & par conséquent l'empire sur les autres oiseaux comme le lion sur les quadrupèdes ; la magnanimité, ils dédaignent également les petits animaux & méprisent leurs insultes ; ce n'est qu'après avoir été long-temps provoqué par les cris importuns de la corneille ou de la pie, que l'aigle se détermine à les punir de mort ; d'ailleurs, il ne veut d'autre bien que celui qu'il conquiert, d'autre proie que celle qu'il prend lui-même ; la tempérance, il ne mange presque jamais son gibier en entier, & il laisse comme le lion les débris & les restes aux autres animaux. Quelqu'affamé qu'il soit, il ne se jette jamais sur les cadavres. Il est

encore ſolitaire comme le lion, habitant d'un déſert dont il défend l'entrée & l'uſage de la chaſſe à tous les autres oiſeaux ; car il eſt peut-être plus rare de voir deux paires d'aigles dans la même portion de montagne, que deux familles de lions dans la même partie de forêt ; ils ſe tiennent aſſez loin les uns des autres pour que l'eſpace qu'ils ſe ſont départi leur fourniſſe une ample ſubſiſtance ; ils ne comptent la valeur & l'étendue de leur royaume que par le produit de la chaſſe. L'aigle a de plus les yeux étincelans & à peu près de la même couleur *(p)* que ceux du lion, les ongles de la même forme, l'haleine tout auſſi forte, le cri également effrayant *(q)*. Nés tous deux pour le combat & la proie, ils ſont également

(p) Oculi charopi. Charopus color qui dilutam habet viriditatem igneo quodam ſplendore intermicantem ; qualem in leonum oculis conſpicimus. Calepin. *Diction.*

(q) Nota. Nous avons comparé l'aigle au lion, & le vautour au tigre ; or, l'on ſait que le lion a la tête & le cou couvert d'une belle crinière, & que le tigre les a, pour ainſi dire, nus en comparaiſon du lion ; il en eſt de même du vautour ; il a la tête & le cou dénués de plumes, tandis que l'aigle les a bien garnis & couverts de plumes.

ennemis de toute société, également féróces, également fiers & difficiles à réduire; on ne peut les apprivoiser qu'en les prenant tout petits. Ce n'est qu'avec beaucoup de patience & d'art qu'on peut dresser à la chasse un jeune aigle de cette espèce; il devient même dangereux pour son maître dès qu'il a pris de la force & de l'âge. Nous voyons par le témoignage des Auteurs, qu'anciennement on s'en servoit en Orient pour la chasse du vol, mais aujourd'hui on l'a banni de nos fauconneries; il est trop lourd pour pouvoir, sans grande fatigue, le porter sur le poing; jamais assez privé, assez doux, assez sûr pour ne pas faire craindre ses caprices ou ses momens de colère à son maître; il a le bec & les ongles crochus & formidables; sa figure répond à son naturel: indépendamment de ses armes, il a le corps robuste & compacte, les jambes & les ailes très-fortes, les os fermes; la chair dure, les plumes rudes *(r)*, l'attitude fière & droite, les mouvemens brusques & le vol très-

(r) On prétend que les plumes de l'aigle sont si rudes, que quand on les mêle avec des plumes d'autres oiseaux, elles les usent par le frottement.

rapide. C'eſt de tous les oiſeaux celui qui s'élève le plus haut, & c'eſt par cette raiſon que les Anciens ont appelé l'aigle, l'*oiſeau céleſte*, & qu'ils le regardoient dans les augures comme le meſſager de Jupiter. Il voit par excellence, mais il n'a que peu d'odorat en comparaiſon du vautour, il ne chaſſe donc qu'à vue; & lorſqu'il a ſaiſi ſa proie il rabat ſon vol comme pour en éprouver le poids, & la poſe à terre avant de l'emporter. Quoiqu'il ait l'aile très-forte, comme il a peu de ſoupleſſe dans les jambes, il a quelque peine à s'élever de terre, ſur-tout lorſqu'il eſt chargé: il emporte aiſément les oies, les grues: il enlève auſſi les lièvres & même les petits agneaux, les chevreaux; & lorſqu'il attaque les faons & les veaux, c'eſt pour ſe raſſaſier ſur le lieu de leur ſang & de leur chair, & en emporter enſuite les lambeaux dans ſon *aire;* c'eſt ainſi qu'on appelle ſon nid, qui eſt en effet tout plat & non pas creux comme celui de la plupart des autres oiſeaux; il le place ordinairement entre deux rochers dans un lieu ſec & inacceſſible. On

assure que le même nid sert à l'aigle pendant toute sa vie; c'est réellement un ouvrage assez considérable pour n'être fait qu'une fois, & assez solide pour durer long-temps; il est construit à peu-près comme un plancher avec des petites perches ou bâtons de cinq ou six pieds de longueur, appuyés par les deux bouts & traversés par des branches souples recouvertes de plusieurs lits de joncs & de bruyères; ce plancher ou ce nid est large de plusieurs pieds & assez ferme, non-seulement pour soutenir l'aigle, sa femelle & ses petits, mais pour supporter encore le poids d'une grande quantité de vivres: il n'est point couvert par le haut & n'est abrité que par l'avancement des parties supérieures du rocher. La femelle dépose ses œufs dans le milieu de cette aire, elle n'en pond que deux ou trois qu'elle couve, dit-on, pendant trente jours; mais dans ces œufs il s'en trouve souvent d'inféconds, & il est rare de trouver trois aiglons dans un nid *(f)*, ordinairement il n'y

(f) Un ami m'a assuré avoir trouvé en Auvergne un nid d'aigle, suspendu entre deux rochers,

en a qu'un ou deux. On prétend même que dès qu'ils deviennent un peu grands, la mère tue le plus foible ou le plus vorace de ses petits; la disette seule peut produire ce sentiment dénaturé, les père & mère n'ayant pas assez pour eux-mêmes cherchent à réduire leur famille, & dès que les petits commencent à être assez forts pour voler & se pourvoir d'eux-mêmes, ils les chassent au loin sans leur permettre de jamais revenir.

Les aiglons n'ont pas les couleurs du plumage aussi fortes que quand ils sont adultes; ils sont d'abord blancs, ensuite d'un jaune pâle, & deviennent enfin

où il y avoit trois aiglons déjà forts. *Ornith. de Salerne, page 4. Nota.* M. Salerne ne rapporte ce fait que pour appuyer l'opinion qu'il a adoptée de M. Linnæus, que cet aigle produit quatre œufs; mais je ne trouve pas que M. Linnæus ait affirmé ce fait particulièrement, & ce n'est qu'en géneral qu'il a dit que les oiseaux de proie produisoient environ quatre œufs. *Accipitres, nidus in altis, ova circiter quatuor.* Linn. Syst. nat. edit. X, *tome I, page 81.* Il est donc très-probable que cet aigle d'Auvergne qui avoit produit trois aiglons, n'étoit pas de l'espèce du grand aigle, mais de celle du petit aigle ou du balbuzard, dont la ponte est en effet de trois ou quatre œufs.

d'un fauve assez vif. La vieillesse, ainsi que les trop grandes diettes, les maladies & la trop longue captivité les font blanchir. On assure qu'ils vivent plus d'un siècle, & l'on prétend que c'est moins encore de vieillesse qu'ils meurent, que de l'impossibilité de prendre de la nourriture; leur bec se recourbant si fort avec l'âge, qu'il leur devient inutile : cependant on a vu sur des aigles gardés dans les ménageries qu'ils aiguisent leur bec, & que l'accroissement n'en étoit pas sensible pendant plusieurs années. On a aussi observé qu'on pouvoit les nourrir avec toute sorte de chair, même avec celle des autres aigles, & que faute de chair ils mangent très-bien du pain, des serpens, des lézards, &c. Lorsqu'ils ne sont point apprivoisés ils mordent cruellement les chats, les chiens, les hommes qui veulent les approcher. Ils jettent de temps en temps un cri aigu, sonore, perçant & lamentable, & d'un son soutenu. L'aigle boit très-rarement & peut-être point du tout lorsqu'il est en liberté, parce que le sang de ses victimes suffit à sa soif. Ses



LE GRAND AIGLE

excrémens ſont toujours mous & plus humides que ceux des autres oiſeaux, même de ceux qui boivent fréquemment.

C'eſt à cette grande eſpèce qu'on doit rapporter le paſſage de Léon l'Africain que nous avons cité, & tous les autres témoignages des Voyageurs en Afrique & en Aſie, qui s'accordent à dire que cet oiſeau enlève non-ſeulement les agneaux, les chevreaux, les jeunes gazelles, mais qu'il attaque auſſi, lorſqu'il eſt dreſſé, les renards & les loups *(t)*.

(t) L'Empereur (du Thibet) a pluſieurs aigles privées qui ſont ſi âpres & ſi ardentes qu'elles arrêtent & prennent les lièvres, chevreuils, daims & renards; même il y en a d'aucunes de ſi grande hardieſſe & témérité qu'elles oſent bien aſſaillir & ſe ruer impétueuſement ſur le loup, auquel elles font tant de vexation & de moleſtation qu'il peut être pris plus facilement. Marc Paul, *liv. II, page 56.*



* L'AIGLE COMMUN (a).

L'ESPÈCE de l'Aigle commun est moins pure, & la race en paroît moins noble que celle du grand aigle ; elle est composée de deux variétés, l'aigle brun *(b)* &

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 409.

(a) En Grec, Α'ετὸς, Μελαινάετος ; en Espagnol, *Aquila conocida ;* en Allemand, *Adler, Arn, Aar ;* en Suède, *Orn ;* en Anglois, *Eagle.*

(b) Voyez la planche enluminée de M. Edwards, *tome I, planche I.* — L'aigle. Brisson, *Ornith.* tom. I, p. 419.—*Aquila fulva seu chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* pag. 6, n.° 2. — *Chrysætos caudâ annulo albo cinctâ.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 28. *Nota.* Ces deux Auteurs Anglois ont donné mal-à-propos l'épithète de *fulva* ou de *chrysætos* à cet aigle qui est brun-noirâtre, & non pas jaune ou doré.—Aigle à queue blanche. *Voyage de la baie de Hudson, tome I, page 45.* — Aigle à la queue blanche. Edwards, *tome I, page I. Nota.* Ces deux Auteurs n'auroient pas dû indiquer cet aigle par le caractère de la *queue blanche ;* parce

& l'aigle noir *(c)* : Ariſtote ne les a pas diſtinguées nommément, & il paroît les avoir réunies ſous le nom de Μελαναίετος, aigle noir ou noirâtre *(d)*, & il a eu raiſon de ſéparer cette eſpèce de la précédente, parce qu'elle en diffère ; 1.° par la grandeur, l'aigle commun, noir ou brun, étant toujours plus petit que le grand aigle ; 2.° par les couleurs qui ſont conſtantes dans le grand aigle,

parce que cela fait confuſion avec le *Pygargue*, qui eſt le véritable aigle à queue blanche, ayant en effet la queue entièrement blanche, au lieu que l'aigle dont il s'agit ici ne l'a blanche qu'en partie. — Aigle. *Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, tome III, page 89.*

(c) Voyez la planche enluminée de Friſch, *numéro LXIX.* — L'aigle noir. Briſſon, *tome I, page 434.* — Voyez auſſi la deſcription de cet oiſeau dans Schwenckfeld, *page 218.* — Aigle noir. Belon, *Hiſtoire des oiſeaux*, page 92.

(d) Tertium genus (aquilæ) *colore nigricans unde nomen accepit, ut pulla & fulvia vocetur. Magnitudine minima* (minor) *ſed viribus omnium præſtantiſſima* (præſtantior) *colit montes ac ſilvas & leporaria cognominatur. Una hæc fœtus ſuos alit atque educit : pernix, concinna, polita, apta, intrepida, ſtrenua, liberalis, non invida eſt ; modeſta etiam nec petulans, quippe quæ non clangat neque lippiat aut murmuret.* Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

& varient comme l'on voit dans l'aigle commun ; 3.° par la voix, le grand aigle pouſſant fréquemment un cri lamentable, au lieu que l'aigle commun, noir ou brun, ne crie que rarement ; 4.° enfin par les habitudes naturelles, l'aigle commun nourrit tous ſes petits dans ſon nid, les élève & les conduit enſuite dans leur jeuneſſe ; au lieu que le grand aigle les chaſſe hors du nid, & les abandonne à eux-mêmes dès qu'ils ſont en état de voler.

Il me paroît qu'il eſt aiſé de prouver que l'aigle brun & l'aigle noir, que je réunis tous deux ſous une même eſpèce, ne forment pas en effet deux eſpèces différentes ; il ſuffit pour cela de les comparer enſemble, même par les caractères donnés par nos Nomenclateurs dans la vue de les ſéparer : ils ſont tous deux à peu près de la même grandeur ; ils ſont de la même couleur brune, ſeulement plus ou moins foncée : tous deux ont peu de roux ſur les parties ſupérieures de la tête ou du cou, & du blanc à l'origine des grandes plumes ; les jambes & les pieds également couverts & garnis ;

tous deux ont l'iris des yeux de couleur de noiſette ; la peau qui couvre la baſe du bec d'un jaune vif, le bec, couleur de corne bleuâtre, les doigts jaunes & les ongles noirs ; en ſorte qu'il n'y a de diverſité que dans les teintes & la diſtribution de la couleur des plumes, ce qui ne ſuffit pas à beaucoup près pour conſtituer deux eſpèces diverſes, ſur-tout lorſque le nombre des reſſemblances excède auſſi évidemment celui des différences : c'eſt donc ſans aucun ſcrupule que j'ai réduit ces deux eſpèces à une ſeule, que j'ai appelée l'*aigle commun*, parce qu'en effet c'eſt de tous les aigles le moins rare. Ariſtote, comme je viens de le dire, a fait la même réduction ſans l'indiquer ; mais il me paroît que ſon traducteur, Théodore Gaza, l'avoit ſenti, car, il n'a pas traduit le mot Μελανάετος par *aquila nigra,* mais par *aquila nigricans, pulla fulvia,* ce qui comprend les deux variétés de cette eſpèce qui toutes deux ſont noirâtres, mais dont l'une eſt mêlée de plus de jaune que l'autre. Ariſtote, dont j'admire ſouvent

l'exactitude, donne les noms & les surnoms des choses qu'il indique. Le surnom de cette espèce d'oiseau, dit-il, est Α'ετὸς λαγωφόνος, *l'aigle aux lièvres ;* & en effet, quoique les autres aigles prennent aussi des lièvres, celui-ci en prend plus qu'aucun autre ; c'est sa chasse habituelle, & la proie qu'il recherche de préférence : les Latins, avant Pline, ont appelé cet aigle *Valeria, quasi valens viribus (e),* à cause de sa force qui paroît être plus grande que celle des autres aigles relativement à leur grandeur.

L'espèce de l'aigle commun est plus nombreuse & plus répandue que celle du grand aigle ; celui-ci ne se trouve que dans les pays chauds & tempérés de l'ancien continent : l'aigle commun, au contraire, préfère les pays froids, & se trouve également dans les deux continens. On le voit en France *(f),* en Savoie,

(e) Melænaetos a grecis dicta, eademque Valeria. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

(f) Dans les montagnes de Bugey, du Dauphiné & de l'Auvergne; *voyez les notes ci-dessus.*

en Suiffe *(g)*, en Allemagne *(h)*, en Pologne *(i)* & en Écoffe *(k)*; on le retrouve en Amérique à la baie de Hudfon *(l)*.

(g) Aquila alpina faxatilis. Gazoph. *Rup. Besleri* tab. XVI.

(h) Aquila nigra melænaetos, aquila pulla, fulva; valeria, leporaria. . . . . Colit filvas & montes. Hieme apud nos (in Silefiâ) maxime apparet. Schwenckfeld, *Avi. fil.* pag. 218 & 219. — Voyéz auffi Klein, *Ordo. avi.* pag. 42.

(i) Rzaczynsky, *Auct. Hift. nat. Pol.* pag. 42.

(k) Sibbald. *Scot. illuftr.* part. III, pag. 14.

(l) Il y a en ce pays (c'eft-à-dire dans les terres voifines de la baie de Hudfon), plufieurs autres oifeaux très-curieux quant à leurs forme & force: tel eft, entr'autres, l'aigle à queue blanche qui eft à peu près de la groffeur d'un coq d'inde; fa couronne eft aplatie, & il a le cou court, l'eftomac large, les cuiffes fortes, & les ailes fort longues & larges à proportion du corps; elles font noirâtres fur le derrière, mais plus claires aux côtés: l'eftomac eft marqué de blanc, les plumes des ailes font noires; la queue étant fermée eft blanche en haut & en bas, à l'exception des pointes même des plumes qui font noires ou brunes: les cuiffes font couvertes de plumes brunes-noirâtres, par lefquelles on voit en certains endroits un duvet blanc: les jambes font couvertes jufqu'aux pieds d'un duvet brun un peu rougeâtre; chaque pied a quatre doigts gros & forts, dont trois vont en avant & un en

arrière; ils sont couverts d'écailles jaunes, & garnis d'ongles extrêmement forts & pointus qui sont d'un beau noir luisant. *Voyage de la baie de Hudson, par Ellis, Paris, 1749, in-12, tome I, pages 54 & 55, avec une bonne figure. Nota.* On voit bien clairement, par cette description, que cet oiseau est l'aigle brun commun & non pas le pygargue, & que par conséquent l'Auteur ne devoit pas l'appeler aigle à queue blanche: au reste, je trouve que presque tous les Naturalistes Anglois sont tombés dans cette petite méprise, en prenant pour principal caractère de cet aigle la blancheur de la queue. Ray & Willulghby l'ont appelé *aquila fulva chrysætos caudâ annullo albo cinctâ.* Ray, *Synops. avi.* pag. 6. Willulghby, *Ornithol.* pag. 28; & ils ont été suivis par les Auteurs de la Zoologie Britannique, qui indiquent cet aigle par ce même caractère *(Ringtail Eagle)*, tandis qu'il n'est ni jaune *(fulvus)*, ni doré *(chrysætos)*, & que le caractère de la queue blanche appartient au pygargue bien plus légitimement & plus anciennement, & dès le temps d'Aristote.



LE

PETIT AIGLE (a).

LA troisième espèce est l'Aigle tacheté, que j'appelle *petit aigle (b)*, & dont Aristote donne une notion exacte en disant *(c)*, que c'est un oiseau plaintif dont le plumage est tacheté, & qui est

(a) En Grec, Πλάγγος, Κλάγγος, Μόρφνος; en Latin, *Aquila nævia ;* en Allemand, *Stein alder, Gause aar ;* en Anglois, *Roughfooted Eagle.*

(b) Voyez les planches enluminées de Frisch ; *planche LXXI.* — L'aigle tacheté. Brisson, *tome I, page 426.* — *Morphno Congener.* Aldrovand. *Avi. tom. I, pag. 214.* — *Nota.* Cet Auteur, & après lui Jonston, Willulghby, Ray & Charleton ont donné à cet oiseau la dénomination de *Morphno Congener ;* & il me paroît que c'est mal-à-propos, puisque ce même oiseau est le vrai Morphnos des Grecs.

(c) Alterum genus (aquilæ) *magnitudine secundum & viribus ; planga aut clanga nomine, saltus & convalles & lacus incolere solitum, cognomine anataria & morphna a maculâ pennæ quasi næviam dixeris : cujus Homerus etiam meminit in exitu Priami.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

plus petit & moins fort que les autres aigles ; & en effet, il n'a pas deux pieds & demi de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à l'extrémité des pieds, & ſes ailes ſont encore plus courtes à proportion, car, elles n'ont guère que quatre pieds d'envergure : on l'a appelé *aquila planga, aquila clanga*, aigle plaintif, aigle criard ; & ces noms ont été bien appliqués, car il pouſſe continuellement des plaintes ou des cris lamentables ; on l'a ſurnommé *anataria,* parce qu'il attaque les canards de préférence ; & *morphna,* parce que ſon plumage qui eſt d'un brun obſcur eſt marqueté ſur les jambes & ſous les ailes de pluſieurs taches blanches, & qu'il a auſſi ſur la gorge une grande zone blanchâtre : c'eſt de tous les aigles celui qui s'apprivoiſe le plus aiſément *(d)*; il eſt

(d) Ultra tres annos mihi familiaris, hæc aquila clanga. Quoties veniam dederam, menſæ in plures horas inſidebat mihi a ſiniſtrâ, obſervans motum manûs dextræ litteras perarantis; permulcens aliquando ſuo capite mitram meam ſi titillabam ſub mento, tintinnabat clarâ voce : familiaris fuit aliis avibus in horto in ſpecie lavis, non niſi recenti carni bovinæ aſſuefacta, Klein, *Ordo. avi.* pag. 41 & 42.

plus foible, moins fier & moins courageux que les autres; c'eſt celui que les Arabes ont appelé *zimiech (e),* pour le diſtinguer du grand aigle qu'ils appellent *zumach.* La grue eſt ſa plus forte proie; car il ne prend ordinairement que des canards, d'autres moindres oiſeaux & des rats *(f).* L'eſpèce, quoique peu nombreuſe en chaque lieu, eſt répandue par-tout, tant en Europe *(g)* qu'en Aſie *(h),* en Afrique où

(e) Il y a de deux eſpèces d'aigles, l'une eſt abſolument appelée *zummach;* l'autre eſt nommée *zemiech*..... L'aigle zummach prend le lièvre, le renard, la gazelle; l'aigle zerniech prend la grue & oiſeaux plus moindres. *Fauconnerie de Guillaume Tardif*, liv. II, cap. II.

(f) Mures ut gratum cibum devorare ſolet; aviculas etiam, anates & columbas venatur. Schwenckfeld, *Avi. ſil.* pag. 220.

(g) On trouve ce petit aigle aux environs de Dantzic: on le trouve auſſi, quoique rarement, dans les montagnes de Siléſie. *Voyez Schwenckfeld*, page 220.

(h) On le trouve en Grèce, puiſqu'Ariſtote en fait mention: en Perſe, comme on le voit par le témoignage de Chardin; & en Arabie où il porte le nom de *zimech*, ou *aigle foible.*

on la trouve jusqu'au cap de Bonne-espérance *(i)* dans ce continent ; mais il ne paroît pas qu'elle soit en Amérique : car, après avoir comparé les indications des Voyageurs, j'ai présumé que l'oiseau qu'ils appellent l'*aigle de l'Orénoque*, qui a quelque rapport avec celui-ci par la variété de son plumage, est néanmoins un oiseau d'espèce différente : si ce petit aigle qui est beaucoup plus docile, plus aisé à apprivoiser que les deux autres, & qui est aussi moins lourd sur le poing, & moins dangereux pour son maître, se fût trouvé également courageux, on n'auroit pas manqué de s'en servir pour la chasse, mais il est aussi lâche que plaintif & criard. Un épervier bien dressé suffit pour le vaincre & l'abattre *(k)*: d'ailleurs on voit

(i) On le trouve au cap de Bonne-espérance ; car il me paroît que c'est le même aigle que Kolbe appelle *aigle canardière*, qui se jette principalement sur les canards. Kolbe, *partie III, page 139*.

(k) C'est à cette espèce d'aigle lâche qu'il faut rapporter le passage suivant. « Il y a aussi des aigles » dans les montagnes voisines de Tauris (en Perse); » j'en ai vu vendre un cinq sous par des paysans,

par les témoignages de nos Auteurs de fauconnerie, qu'on n'a jamais dressé, du moins en France, que les deux premières espèces d'aigles, savoir le grand aigle ou aigle fauve, & l'aigle brun ou noirâtre, qui est l'aigle commun. Pour les instruire, il faut les prendre jeunes; car un aigle adulte est non-seulement indocile, mais indomptable; il faut les nourrir avec la chair du gibier qu'on veut leur faire chasser. Leur éducation exige des soins encore plus assidus que celle des autres oiseaux de fauconnerie; nous donnerons le précis de cet art à l'article du faucon. Je rapporterai seulement ici quelques particularités que l'on a observées sur les aigles, tant dans

Les gens de qualité volent cet oiseau avec l'épervier; ce vol est tout-à-fait quelque chose de curieux & de fort admirable: la façon dont l'épervier abat l'aigle, c'est qu'il vole au-dessus fort haut, fond sur lui avec beaucoup de vîtesse, lui enfonce les serres dans les flancs, & de ses aîles lui bat la tête en volant toujours: il arrive pourtant quelquefois que l'aigle & l'épervier tombent tous deux ensemble ». *Voyage de Chardin, Londres, 1686, pages 292 & 293.*

leur état de liberté que dans celui de captivité.

La femelle qui dans l'aigle, comme dans toutes les autres eſpèces d'oiſeaux de proie, eſt plus grande que le mâle, & ſemble être auſſi dans l'état de liberté plus hardie, plus courageuſe & plus fine, ne paroît pas conſerver ces dernières qualités dans l'état de captivité. On préfère d'élever des mâles pour la chaſſe; & l'on remarque qu'au printemps, lorſque commence la ſaiſon des amours, ils cherchent à s'enfuir pour trouver une femelle; en ſorte que ſi l'on veut les exercer à la chaſſe dans cette ſaiſon, on riſque de les perdre à moins qu'on ne prenne la précaution d'éteindre leurs deſirs en les purgeant aſſez violemment : on a auſſi obſervé que quand l'aigle en partant du poing vole contre terre, & s'élève enſuite en ligne droite, c'eſt ſigne qu'il médite ſa fuite; il faut alors le rappeler promptement en lui jetant ſon paſt; mais s'il vole en tournoyant au-deſſus de ſon maître, ſans ſe trop éloigner, c'eſt ſigne

d'attachement & qu'il ne fuira point. On a encore remarqué que l'aigle dreſſé à la chaſſe, ſe jette ſouvent ſur les autours & autres moindres oiſeaux de proie, ce qui ne lui arrive pas lorſqu'il ne ſuit que ſon inſtinct; car alors il ne les attaque pas comme proie, mais ſeulement pour leur en diſputer ou enlever une autre.

Dans l'état de Nature, l'aigle ne chaſſe ſeul que dans le temps où la femelle ne peut quitter ſes œufs ou ſes petits; comme c'eſt la ſaiſon où le gibier commence à devenir abondant par le retour des oiſeaux, il pourvoit aiſément à ſa propre ſubſiſtance & à celle de ſa femelle; mais dans tous les autres temps de l'année le mâle & la femelle paroiſſent s'entendre pour la chaſſe; on les voit preſque toujours enſemble ou du moins à peu de diſtance l'un de l'autre. Les habitans des montagnes, qui ſont à portée de les obſerver, prétendent que l'un des deux bat les buiſſons, tandis que l'autre ſe tient ſur quelque arbre ou ſur quelque rocher pour ſaiſir le gibier au paſſage: ils s'élèvent ſouvent à une hauteur ſi grande qu'on les perd

de vue, & malgré ce grand éloignement leur voix se fait encore entendre très-distinctement, & leur cri ressemble alors à l'aboiement d'un petit chien. Malgré sa grande voracité, l'aigle peut se passer long-temps de nourriture, sur-tout dans l'état de captivité lorsqu'il ne fait point d'exercice. J'ai été informé par un homme digne de foi, qu'un de ces oiseaux de l'espèce commune, pris dans un piége à renard, avoit passé cinq semaines entières sans aucun aliment, & n'avoit paru affoibli que dans les huit derniers jours, au bout desquels on le tua pour ne pas le laisser languir plus long-temps.

Quoique les aigles en général aiment les lieux déserts & les montagnes, il est rare d'en trouver dans celles des presqu'îles étroites, ni dans les îles qui ne sont pas d'une grande étendue ; ils habitent la terre ferme dans les deux continens, parce qu'ordinairement les îles sont moins peuplées d'animaux. Les Anciens avoient remarqué qu'on n'avoit jamais vu d'aigles dans l'île de Rhodes, ils regardèrent comme un prodige, que

dans le temps où l'Empereur Tibère ſe trouva dans cette île, un aigle vint ſe poſer ſur le toit de la maiſon où il étoit logé. Les aigles ne font en effet que paſſer dans les îles ſans s'y habituer, ſans y faire leur ponte; & lorſque les Voyageurs ont parlé d'aigles dont on trouve les nids ſur le bord des eaux & dans les îles, ce ne ſont pas les aigles dont nous venons de parler, mais les balbuzards & les orfraies qu'on appelle communément *aigles de mer*, qui ſont des oiſeaux d'un naturel différent, & qui vivent plutôt de poiſſon que de gibier.

C'eſt ici le lieu de rapporter les obſervations anatomiques que l'on a faites ſur les parties intérieures des aigles, & je ne peux les puiſer dans une meilleure ſource que dans les Mémoires de M.[rs] de l'Académie des Sciences, qui ont diſſéqué deux aigles, l'un mâle & l'autre femelle de l'eſpèce commune *(l)*. Après

(l) Nota. Que quoique M.[rs] de l'Académie aient penſé que ces deux aigles qu'ils ont décrits & diſſéqués étoient de l'eſpèce du grand aigle *(chryſætos)*, il eſt aiſé de reconnoître par leur propre deſcription

avoir remarqué que les yeux étoient fort enfoncés, qu'ils avoient une couleur isabelle avec l'éclat d'une topaze, que la cornée s'élevoit avec une grande convexité, que la conjonctive étoit d'un rouge fort vif, les paupières très-grandes, chacune étant capable de couvrir l'œil entier; ils ont observé sur les parties intérieures, que la langue étoit cartilagineuse par le bout & charnue par le milieu; que le larynx étoit carré & non pas en pointe, comme il l'est à la plupart des oiseaux qui ont le bec droit; que l'œsophage qui étoit fort large, s'élargissoit encore davantage au-dessous pour former le ventricule ou estomac; que cet estomac n'étoit point un gésier dur, qu'il étoit souple & membraneux comme l'œsophage, & qu'il étoit seulement plus épais par le fond; que ces deux cavités, tant du bas de l'œsophage que du ventricule, étoient fort amples & proportionnées à la voracité de l'animal; que les intestins étoient petits comme dans

& en comparant leurs indications avec les miennes, que ces deux aigles n'étoient pas de la grande espèce, mais de l'espèce moyenne ou commune,

ſes autres animaux qui ſe nourriſſent de chair ; qu'il n'y avoit point de *cæcum* dans le mâle, mais que la femelle en avoit deux aſſez amples & de plus de deux pouces de longueur ; que le foie étoit grand & d'un rouge fort vif, ayant le lobe gauche plus grand que le droit ; que la véſicule du fiel étoit grande, & de la groſſeur d'une groſſe châtaigne ou marron ; que les reins étoient petits à proportion, & en comparaiſon de ceux des autres oiſeaux ; que les teſticules du mâle n'étoient que de la groſſeur d'un pois & de couleur de chair tirant ſur le jaune, & que l'ovaire & le conduit de l'ovaire dans la femelle étoient comme dans les autres oiſeaux *(m)*.

(m) Mémoires pour ſervir à l'Hiſtoire des animaux, *partie II*, article de l'*aigle*.



LE
PYGARGUE (a).

L'ESPÈCE du Pygargue * me paroît être composée de trois variétés; savoir, le *grand Pygargue (b)*, le *petit Pygargue (c) & le Pygargue à tête blanche (d)*. Les deux premiers ne diffèrent guère que par la grandeur, & le dernier ne diffère presqu'en rien du premier, la

(a) En Grec, Πύγαργος; en Latin, *Aquila albicilla, hinularia.*

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 411.

(b) *Aquila albicilla.* L'aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 427.* — *Pygargus seu albicilla, quibusdam hinularia.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 31. — La grande bondrée blanche. *Ornithol. de Salerne*, page 8.

(c) Voyez la planche enluminée de Frisch, *planche LXX.* — Le petit aigle à queue blanche. Brisson, *tome I, page 429.*

(d) Voyez la planche enluminée de Catesby, *tome I, page 1, planche 1.* — L'aigle à tête blanche. Brisson, *tome I, page 422.*

grandeur étant la même, & n'y ayant d'autre différence qu'un peu plus de blanc ſur la tête & le cou. Ariſtote ne fait mention que de l'eſpèce *(e)*, & ne dit rien des variétés ; ce n'eſt même que du grand pygargue qu'il a entendu parler, puiſqu'il lui donne pour ſurnom le mot *hinularia*, qui indique que cet oiſeau fait ſa proie des faons *(hinulos)*, c'eſt-à-dire des jeunes cerfs, des daims & chevreuils ; attribut qui ne peut convenir au petit pygargue, trop foible pour attaquer d'auſſi grands animaux.

Les différences entre les pygargues & les aigles ſont, 1.° la nudité des jambes ; les aigles les ont couvertes juſqu'au talon, les pygargues les ont nues dans toute la partie inférieure ; 2.° la couleur du bec, les aigles l'ont d'un noir bleuâtre, & les pygargues l'ont jaune ou blanc ; 3.° la blancheur

(e) Aquilarum plura ſunt genera. Unam quod pygargus ab albicante caudâ dicitur, ac ſi albicillam nomines. Gaudet hæc planis & lucis & oppidis. Hinularia a nonnullis vocata cognomine eſt. Montes etiam ſylvaſque ſuis freta viribus petit ; reliqua genera raro plana & lucos adeunt. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXII.

de la queue qui a fait donner aux pygargues le nom d'*aigles à queue blanche*, parce qu'il a en effet la queue blanche en dessus & en dessous dans toute son étendue : ils diffèrent encore des aigles par quelques habitudes naturelles, ils n'habitent pas les lieux déserts ni les hautes montagnes ; les pygargues se tiennent plutôt à portée des plaines & des bois qui ne sont pas éloignés des lieux habités. Il paroît que le pygargue, comme l'aigle commun, affecte les climats froids de préférence : on le trouve dans toutes les provinces du nord de l'Europe *(f)*. Le grand pygargue est à peu près de la même grosseur & de la même force, si même il n'est pas plus fort que l'aigle commun : il est au moins plus carnassier, plus féroce & moins attaché à ses petits ; car il ne les nourrit pas long-temps ; il les chasse hors du nid avant même qu'ils soient en état de se pourvoir, & l'on prétend

(f) M. Linnæus dit que cet oiseau se trouve dans toutes les forêts de la Suède..... qu'il est de la grandeur d'une oie, & que la femelle est plus blanchâtre que le mâle.

que ſans le ſecours de l'orfraie *(g)*, qui les prend alors ſous ſa protection, la plupart périroient : il produit ordinairement deux ou trois petits, & fait ſon nid ſur de gros arbres. On trouve la deſcription d'un de ces nids dans Willulghby, & dans pluſieurs autres Auteurs qui l'ont traduit ou copié ; c'eſt une aire ou un plancher tout plat, comme celui du grand aigle, qui n'eſt abrité dans le deſſus que par le feuillage des arbres, & qui eſt compoſé de petites perches & de branches, qui ſoutiennent pluſieurs lits alternatifs de bruyères & d'autres herbes : ce ſentiment contre Nature, qui porte ces oiſeaux à chaſſer leurs petits avant qu'ils puiſſent ſe procurer aiſément leur ſubſiſtance, & qui eſt commun à l'eſpèce du pygargue,

(g) *Quæ oſſifraga appellatur . . . . . . nutricat bene & ſuos pullos & aquilæ ; cum enim illa ſuos nido ejecerit, hæc recipit eos ac educat ; mittit namque ſuos aquila antequam tempus ſit, adhuc parentis operam deſiderantes, nec volandi adeptos facultatem . . . . pulli a parente ejiciuntur & pulſantur. Dejecti vociferantur, periclitanturque ; ſed oſſifraga recipit eos benignè & tuetur & alit dum, quantum ſatis ſit, adoleſcant.* Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

& à celles du grand aigle & du petit aigle tacheté, indique que ces trois eſpèces ſont plus voraces & plus pareſſeuſes à la chaſſe, que celle de l'aigle commun qui ſoigne & nourrit largement ſes petits, les conduit enſuite, les inſtruit à chaſſer, & ne les oblige à s'éloigner que quand ils ſont aſſez forts pour ſe paſſer de tous ſecours : d'ailleurs le naturel des petits tient de celui de leurs parens ; les aiglons de l'eſpèce commune ſont doux & aſſez tranquilles ; au lieu que ceux du grand aigle & du pygargue, dès qu'ils ſont un peu grands, ne ceſſent de ſe battre & de ſe diſputer la nourriture & la place dans le nid ; en ſorte que ſouvent le père & la mère en tuent quelqu'un pour terminer le débat : on peut encore ajouter que comme le grand aigle & le pygargue ne chaſſent ordinairement que de gros animaux, ils ſe raſſaſient ſouvent ſur le lieu, ſans pouvoir les emporter ; que par conſéquent les proies qu'ils enlèvent ſont moins fréquentes, & que ne gardant point de chair corrompue dans leur nid ils ſont ſouvent au dépourvu ;

au lieu que l'aigle commun qui tous les jours prend des lièvres & des oiſeaux, fournit plus aiſément & plus abondamment la ſubſiſtance néceſſaire à ſes petits. On a auſſi remarqué, ſur-tout dans l'eſpèce des pygargues, qui fréquentent de près les lieux habités, qu'ils ne chaſſent que pendant quelques heures dans le milieu du jour, & qu'ils ſe repoſent le matin, le ſoir & la nuit; au lieu que l'aigle commun *(aquila valeria)* eſt en effet plus valeureux, plus diligent & plus infatigable.



LE

BALBUZARD (a).

Voyez la planche 11 de ce volume.

LE Balbuzard * eſt l'oiſeau que nos Nomenclateurs appellent *Aigle de mer,* (b) & que nous appelons en Bourgogne *Craupêcherot*, mot qui ſignifie *corbeau-pêcheur.* Crau ou craw eſt le cri du corbeau ; c'eſt auſſi ſon nom dans quelques langues, & particulièrement en Anglois, & ce mot eſt reſté en Bourgogne parmi les payſans, comme quantité d'autres termes anglois que

(a) En Grec, Ἁλιάετος, en Latin, *Aquila marina ;* en Italien, *Anguiſta piombina ;* en Allemand, *Fiſch-adler* ou *Fiſch-ahr ;* en Polonois, *Orzelmarsky ;* en Anglois, *Balbuzard ;* en Bourgogne, *Craupêcherot.*

* *Voyez les planches enluminées,* n.° 414.

(b) Voyez la planche enluminée *A 1* de la Zoologie Britannique... L'aigle de mer. Briſſon, *tome I, page 440, pl. XXXIV.* — *Balbuzardus anglorum.* Willulghby, *Ornithol,* pag. 37.

que j'ai remarqués dans leur patois, qui ne peuvent venir que du féjour des Anglois dans cette province, fous les règnes de Charles V, Charles VI, &c. Gefner, qui le premier a dit que cet oifeau étoit appelé *crofpefcherot* par les Bourguignons, a mal écrit ce nom faute d'entendre le jargon de Bourgogne; le vrai mot eft *crau* & non pas *cros,* & la prononciation n'eft ni *cros,* ni *crau,* mais *craw,* ou fimplement *crâ* avec un *â* fort ouvert.

À tout confidérer, on doit dire que cet oifeau n'eft pas un aigle, quoiqu'il reffemble plus aux aigles qu'aux autres oifeaux de proie. D'abord il eft bien plus petit *(c),* il n'a ni le port, ni la figure, ni

(c) Nota. Qu'il y a une différence plus grande encore que dans les aigles entre la femelle & le mâle balbuzard: celui que M. Briffon a décrit, & qui fans doute étoit mâle, n'avoit qu'un pied fept pouces de longueur jufqu'aux ongles, & cinq pieds trois pouces de vol; & un autre que l'on m'a apporté n'avoit qu'un pied neuf pouces de longueur de corps, & cinq pieds fept pouces de vol: au lieu que la femelle décrite par M.rs de l'Académie des Sciences, fous le nom d'*haliætus*, à l'article de l'aigle que nous avons cité, avoit deux pieds neuf

le vol de l'aigle. Ses habitudes naturelles sont aussi très-différentes, ainsi que ses appétits, ne vivant guère que de poisson qu'il prend dans l'eau, même à quelques pieds de profondeur *(d)*; & ce qui prouve

pouces de longueur de corps, y compris la queue; ce qui fait au moins deux pieds de longueur pour le corps seul, & sept pieds & demi de vol; cette différence est si grande qu'on pourroit douter que cet oiseau décrit par M.[rs] de l'Académie fût le balbuzard ou *craupêcherot*, si l'on n'en étoit assuré par les autres indications.

(d) Nota. Malgré toutes ces différences, Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles, & voici ce qu'il en dit : *Quintum* (aquilæ) *genus est quod haliætus, hoc est marina vocatur, cervice magnâ & crassâ, alis curvantibus, caudâ latâ; moratur hæc in littoribus & oris. Accidit huic sæpius ut cum ferre quod ceperit nequeat in gurgitem demergatur.* Aristot. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXII. Mais il faut observer que les Grecs comprenoient tous les oiseaux de proie qui volent de jour sous les noms génériques de *aëtos, gyps* & *hierax*, c'est-à-dire, *aquila, vultur & accipiter*; aigle, vautour & épervier, & que dans ces trois genres ils en distinguoient peu par des noms spécifiques; & c'est sans doute par cette raison qu'Aristote a mis le balbuzard au nombre des aigles. Je ne conçois pas pourquoi M. Ray, qui d'ailleurs est un écrivain savant & exact, assure que l'*haliætus* & l'*ossifraga* ne sont que le même oiseau, puisqu'Aristote les distingue si nettement tous deux & qu'il en traite dans deux chapitres

que le poiſſon eſt en effet ſa nourriture la plus ordinaire, c'eſt que ſa chair en a une très-forte odeur. J'ai vu quelquefois cet oiſeau demeurer pendant plus d'une heure perché ſur un arbre à portée d'un étang juſqu'à ce qu'il aperçût un gros poiſſon ſur lequel il pût fondre & l'emporter enſuite dans ſes ſerres. Il a les jambes nues & ordinairement de couleur bleuâtre; cependant il y en a quelques-uns qui ont les jambes & les pieds jaunâtres, les ongles noirs très-grands & très-aigus, les pieds & les doigts ſi roides, qu'on ne peut les fléchir; le ventre tout blanc, la queue large & la tête groſſe & épaiſſe. Il diffère donc des aigles en ce qu'il a les pieds & le bas

ſéparés; la ſeule raiſon que Ray donne de ſon opinion, c'eſt que le balbuzard étant trop petit pour être mis au nombre des aigles, il n'eſt pas l'*haliætus;* mais il n'a pas fait attention que le *morphnus* ou petit aigle auquel on peut faire le même reproche, a cependant été compté parmi les aigles comme l'*haliætus,* par Ariſtote; & qu'il n'eſt pas poſſible que l'*haliætus* ſoit l'*oſſifraga*, puiſqu'il en aſſigne toutes les différences. Je fais cette remarque, parce que cette erreur de Ray a été adoptée & répétée par pluſieurs Auteurs, & ſur-tout par les Anglois.

des jambes de derrière dégarnis de plumes, & que l'ongle de derrière est le plus court, tandis que dans les aigles cet ongle de derrière est le plus long de tous; il diffère encore en ce qu'il a le bec plus noir que les aigles, & que les pieds, les doigts, & la peau qui recouvre la base du bec, sont ordinairement bleus, au lieu que dans les aigles toutes ces parties sont jaunes. Au reste, il n'a pas des demi-membranes entre les doigts du pied gauche comme le dit M. Linnæus *(e)*, car les doigts des deux pieds sont également séparés & dénués de membranes. C'est une erreur populaire que cet oiseau nage avec un pied; tandis qu'il prend le poisson avec l'autre, & c'est cette erreur populaire qui a produit la méprise de M. Linnæus. Auparavant M. Klein a dit la même chose de l'orfraie ou grand aigle de mer, & il s'est également trompé, car ni l'un ni l'autre de ces oiseaux n'a de membranes entre aucun doigt du pied

(e) Haliætus . . . . Victitat piscibus, majoribus anatibus, pes sinister subpalmatus. Linn. Syst. nat, edit. X, *tome I, page 91.*

gauche. La ſource commune de ces erreurs eſt dans Albert le grand, qui a écrit que cet oiſeau avoit l'un des pieds pareil à celui d'un épervier, & l'autre ſemblable à celui d'une oie, ce qui eſt non-ſeulement faux, mais abſurde & contre toute analogie; en ſorte qu'on ne peut qu'être étonné de voir que Geſner, Aldrovande, Klein & Linnæus, au lieu de s'élever contre cette fauſſeté l'aient accréditée, & qu'Aldrovande nous diſe froidement que cela n'eſt pas contre toute vraiſemblance, puiſque je ſais, ajoute-t-il très-poſitivement, qu'il y a des poules d'eau moitié palmipèdes & moitié fiſſipèdes, ce qui eſt encore un autre fait tout auſſi faux que le premier.

Au reſte, je ne ſuis pas ſurpris qu'Ariſtote ait appelé cet oiſeau *haliætos*, aigle de mer; mais je ſuis encore étonné que tous les Naturaliſtes anciens & modernes, aient copié cette dénomination ſans ſcrupule, & j'oſe dire ſans réflexion; car l'*haliætus* ou *balbuzard* ne fréquente pas de préférence les côtes de la mer; on le trouve plus ſouvent dans les terres

méditerranées voisines des rivières, des étangs & des autres eaux douces; il est peut-être plus commun en Bourgogne, qui est au centre de la France, que sur aucune de nos côtes maritimes. Comme la Grèce est un pays où il n'y a pas beaucoup d'eaux douces, & que les terres en sont traversées & environnées par la mer à d'assez petites distances, Aristote a observé dans son pays que ces oiseaux pêcheurs cherchoient leur proie sur les rivages de la mer, & par cette raison il les a nommés *aigles de mer;* mais s'il eût habité le milieu de la France ou de l'Allemagne *(f)*, la Suisse *(g)* & les autres pays éloignés

(f) Hanc aquilam (haliætum) *nuper accepi a nobili Dom. Nicolas Zedlitz in schildau quam servitor ejus bombardæ globulo, dum in Bobero pisces venaretur interfecerat. Miræ pinguedinis avis quæ tota piscium odorem spirabat . . . . non solum circa mare moratur, verum etiam ad flumina & stagna Silesiæ nostræ degit & arboribus insidens piscibus insidiatur.* Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 217.

(g) Gesner dit que cet oiseau se trouve en Suisse en plusieurs endroits, & qu'il fait son nid dans certains rochers près des eaux ou dans des vallées profondes : il ajoute qu'on peut l'apprivoiser & s'en servir dans la fauconnerie.

de la mer où ils sont très-communs, il les eût plutôt appelés *aigles des eaux douces.* Je fais cette remarque afin de faire sentir que j'ai eu d'autant plus de raison de ne pas adopter cette dénomination *aigle de mer*, & d'y substituer le nom spécifique *balbuzard*, qui empêchera qu'on ne le confonde avec les aigles *(h)*. Aristote assure que cet oiseau a la vue très-perçante *(i)*; il force, dit-il, ses petits à regarder le soleil, & il tue ceux dont les yeux ne peuvent en supporter l'éclat ; ce fait que je n'ai pu vérifier, me paroît difficile à croire, quoiqu'il ait été rapporté, ou plutôt répété par plusieurs autres auteurs, &

(h) M. Salerne a fait une méprise en disant que l'oiseau appelé en Bourgogne *Craupêcherot*, est l'ossifrague ou le grand aigle de mer ; c'est au contraire celui qu'il appelle le *faucon de marais* qui est le craupêcherot. *Voyez l'Ornithologie de M. Salerne ; in-4.° Paris, 1767, pages 6 & 7, & corrigez cette erreur.*

(i) At verò marina illa (aquila) *clarissima oculorum acie est ac pullos adhuc implumes cogit adversos intueri solem, percutit eum qui renitet & vertit ad solem ; tum cujus oculi lacrymârint hunc occidit, reliquum educat.* Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. XXXIV.

qu'on l'ait même généralisé en l'attribuant à tous les aigles qui contraignent, dit-on, leurs petits à regarder fixement le soleil; cette observation me paroît bien difficile à faire, & d'ailleurs il me semble qu'Aristote, sur le témoignage duquel seul le fait est fondé, n'étoit pas trop bien informé au sujet des petits de cet oiseau; il dit qu'il n'en élève que deux, & qu'il tue celui qui ne peut regarder le soleil. Or nous sommes assurés qu'il pond souvent quatre œufs & rarement moins de trois; que de plus il élève tous ses petits. Au lieu d'habiter les rochers escarpés & les hautes montagnes comme les aigles, il se tient plus volontiers dans les terres basses & marécageuses, à portée des étangs & des lacs poissonneux; & il me paroît encore que c'est à l'*orfraie* ou *ossifrage,* & non pas au *balbuzard* ou *haliætus* qu'il faut attribuer ce que dit Aristote de sa chasse aux oiseaux de mer *(k)*, car le balbuzard pêche bien plus qu'il ne chasse, & je

(k) Vagatur hæc (aquila) *per mare, littora, unde nomen accepit. Vivitque avium marinarum venatu. Aggreditur singulas.* Aristot. lib. IX, cap. XXXIV.

n'ai pas ouï dire qu'il s'éloignât du rivage à la pourſuite des mouettes ou des autres oiſeaux de mer ; il paroît au contraire qu'il ne vit que de poiſſon. Ceux qui ont ouvert le corps de cet oiſeau n'ont trouvé que du poiſſon dans ſon eſtomac, & ſa chair qui, comme je l'ai dit, a une très-forte odeur de poiſſon, eſt un indice certain qu'il en fait au moins ſa nourriture habituelle ; il eſt ordinairement très-gras, & il peut, comme les aigles, ſe paſſer d'alimens pendant pluſieurs jours ſans en être incommodé ni paroître affoibli *(l)*. Il eſt auſſi moins fier ou moins féroce que l'aigle ou le pygargue ; & l'on prétend qu'on peut aſſez aiſément le dreſſer pour la pêche, comme l'on dreſſe les autres oiſeaux pour la chaſſe.

Après avoir comparé les témoignages des Auteurs, il m'a paru que l'eſpèce

(l) Captus aliquamdo haliætus a doctiſſimo quodam medico, moribus ſatis placidus viſus fuit ac tractabilis & famis patientiſſimus. Vixit dies ſeptem abſque omne cibo & quidem in altâ quiete.... Carnem oblatam recuſavit, piſces ſine dubio voraturus, ſi exhibitæ fuiſſent, cum certò conſtaret eum hiſce vivere. Aldrov. *Ornithol.* tom. I, lib. II, pag. 195.

du balbuzard, est l'une des plus nombreuses des grands oiseaux de proie, & qu'elle est répandue assez généralement en Europe, du nord au midi, depuis la Suède jusqu'en Grèce, & que même on la retrouve dans des pays plus chauds comme en Égypte & jusqu'en Nigritie *(m)*.

J'ai dit dans une des notes de cet article, que M.rs de l'Académie des Sciences, avoient décrit un *balbuzard* ou *haliætus* femelle *(n)*, & qu'ils lui avoient trouvé deux pieds neuf pouces, depuis l'extrémité du bec jusqu'à celle de la queue; & sept pieds & demi de vol ou d'envergure, tandis que les autres

(m) Il me paroît que c'est au balbuzard qu'on doit rapporter le passage suivant : « on nous fit » remarquer quantité d'oiseaux en Nigritie, entre » autres des aigles de deux sortes, dont l'une vit » de proie de terre, & l'autre de poisson ; nous » appelons celle-ci *nonnette*, parce qu'elle a le » plumage de couleur de l'habit d'une carmelite » avec son scapulaire blanc. Leur vue surpasse en clarté celle de l'homme ». *Relation de la Nigritie, par Gaby. Paris, 1689.*

(n) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie II, article de l'*Aigle.

Naturalistes, ne donnent au balbuzard que deux pieds de longueur de corps jusqu'au bout de la queue, & cinq pieds & demi de vol; cette grande différence pourroit faire croire que ce n'est pas le balbuzard, mais un oiseau plus grand que M.rs de l'Académie ont décrit: néanmoins, après avoir comparé leur description avec la nôtre, on ne peut guère en douter: car de tous les oiseaux de ce genre, le balbuzard est le seul qui puisse être mis avec les aigles; le seul qui ait le bas des jambes & les pieds bleus, le bec tout noir, les jambes longues & les pieds petits à proportion du corps: je pense donc, avec M.rs de l'Académie, que leur oiseau est le vrai *haliætus* d'Aristote, c'est-à-dire notre balbuzard, & que c'étoit une des plus grandes femelles de cette espèce qu'ils ont décrite & disséquée.

Les parties intérieures du balbuzard, diffèrent peu de celles des aigles. M.rs de l'Académie n'ont remarqué de différences considérables que dans le foie qui est bien plus petit dans le balbuzard; dans les deux *cæcum* de la femelle qui

ſont auſſi moins grands ; dans la poſition de la rate qui eſt immédiatement adhérente au côté droit de l'eſtomac dans l'aigle ; au lieu que dans le balbuzard, elle étoit ſituée ſous le lobe droit du foie ; dans la grandeur des reins, le balbuzard les ayant à peu près comme les autres oiſeaux, qui les ont ordinairement fort grands à proportion des autres animaux, & l'aigle les ayant au contraire plus petits.





LE BALBUSARD.

L'ORFRAIE (a).

Voyez planche III de ce volume.

L'ORFRAIE* *Offifraga*, a été appelé par nos Nomenclateurs le *grand Aigle de mer (b)*. Il eft en effet à peu près auffi grand que le grand aigle; il paroît même qu'il a le corps plus long à proportion; mais il a les ailes plus courtes; car l'orfraie a jufqu'à trois pieds

(a) En Grec, Φήνης; en Latin, *Offifraga*; en Italien, *Aquilaftro anguifta barbata*; en Allemand, *Groffer hafen ahr*; en Siléfie, *Skaft*; en Polonois, *Orzel-Lomignat*; en Anglois, *Ofprey*; en vieux François, *Orfraye, Offraie, Preneau, Bris-os Offrague, Orfraie*. Les Anciens lui ont donné le nom d'*offifrague*, parce qu'ils avoient remarqué que cet oifeau caffoit avec fon bec les os des animaux dont il fait fa proie.

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 112 *&* 415.

(b) Le grand aigle de mer. Briffon, *tome I, page 437*. — Orfraie ou offifrague. *Defcription du cap de Bonne-efpérance, par Kolbe, tome III, page 140*.

& demi de longueur, depuis le bout du bec à l'extrémité des ongles, & en même temps il n'a guère que sept pieds de vol ou d'envergure; tandis que le grand aigle qui n'a communément que trois pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, a huit & jusqu'à neuf pieds de vol. Cet oiseau est d'abord très-remarquable par sa grandeur, & il est reconnoissable, 1.° par la couleur & la figure de ses ongles, qui sont d'un noir brillant & forment un demi-cercle entier; 2.° par les jambes qui sont nues à la partie inférieure, & dont la peau est couverte de petites écailles d'un jaune vif; 3.° par une barbe de plumes qui pend sous le menton: ce qui lui a fait donner le nom d'*aigle barbu.* L'orfraie se tient volontiers près des bords de la mer, & assez souvent dans le milieu des terres à portée des lacs, des étangs & des rivières poissonneuses; il n'enlève que le plus gros poisson, mais cela n'empêche pas qu'il ne prenne du gibier; & comme il est très-grand & très-fort, il ravit & emporte aisément les oies & les lièvres, & même les agneaux & les

chevreaux. Ariſtote aſſure que non-ſeulement l'orfraie femelle ſoigne ſes petits avec la plus grande affection, mais que même elle en prend pour les petits aiglons qui ont été chaſſés par leurs père & mère, & qu'elle les nourrit comme s'ils lui appartenoient : je ne trouve pas que ce fait qui eſt aſſez ſingulier, & qui a été répété par tous les Naturaliſtes, ait été vérifié par aucun, & ce qui m'en feroit douter, c'eſt que cet oiſeau ne pond que deux œufs, & n'élève ordinairement qu'un petit; & que par conſéquent on doit préſumer qu'il ſe trouveroit très-embarraſſé, s'il avoit à ſoigner & nourrir une nombreuſe famille: cependant, il n'y a guère de faits dans l'hiſtoire des animaux d'Ariſtote qui ne ſoient vrais, ou du moins qui n'aient un fondement de vérité; j'en ai vérifié moi-même pluſieurs, qui me paroiſſoient auſſi ſuſpects que celui-ci, & c'eſt ce qui me porte à recommander à ceux qui ſe trouveront à portée d'obſerver cet oiſeau, de tâcher de s'aſſurer du vrai ou du faux de ce fait. La preuve ſans aller chercher plus loin, qu'Ariſtote

voyoit bien & diſoit vrai preſqu'en tout, c'eſt un autre fait qui d'abord paroît encore plus extraordinaire, & qui demandoit également à être conſtaté. L'orfraie, dit-il, a la vue foible, les yeux léſés & obſcurcis, par une eſpèce de nuage *(c)*: en conſéquence, il paroît que c'eſt la principale raiſon qui a déterminé Ariſtote à ſéparer l'orfraie des aigles, & à le mettre avec la chouette & les autres oiſeaux, qui ne voient pas pendant le jour: à juger de ce fait par les réſultats, on le croiroit non-ſeulement ſuſpect, mais faux; car tous ceux qui ont obſervé les alures de l'orfraie, ont bien remarqué qu'il voyoit aſſez pendant la nuit pour prendre du gibier & même du poiſſon, mais ils ne ſe ſont pas aperçus qu'il eût la vue foible, ni qu'il vît mal pendant le jour: au contraire, il viſe d'aſſez loin le poiſſon ſur lequel il veut fondre: il pourſuit vivement les oiſeaux dont il veut faire ſa proie, & quoiqu'il vole moins vîte

(c) Parum oſſifraga oculis valet; nubeculâ enim oculos habet læſos. Ariſtot. *Hiſt. anim.* lib. I X, cap. XXXIV.

que les aigles, c'eſt plutôt parce qu'il a les ailes plus courtes que les yeux plus foibles : cependant le reſpect qu'on doit à l'autorité du grand Philoſophe que je viens de citer, a engagé le célèbre Aldrovande, à examiner ſcrupuleuſement les yeux de l'orfraie ; & il a reconnu que l'ouverture de la pupille *(d)*, qui d'ordinaire n'eſt recouverte que par la cornée, l'étoit encore dans cet oiſeau par une membrane extrêmement mince, & qui forme en effet l'apparence d'une petite taie ſur le milieu de l'ouverture de la pupille ; il a de plus obſervé que l'inconvénient de cette conformation paroît être compenſé par la tranſparence

(d) Sed in oculo dignum obſervatione eſt quod vaa quæ homini in pupillâ perforatur tenuiſſimam quandam membranulam pupillæ prætenſam habeat : atqui hoc eſt quod philoſophus dicere voluit. . . . ſubtiliſſimam illam membranam, nubeculam vocans. Iſtæc tamen ne prorſus viſionem præpediret, quod retro & ab lateribus nigro, ut homini, colore imbuta & ſubſtantiâ paulo craſſior ſit ; itaque partem quæ iridis ambitu clauditur, ſubtiliſſimam omniſque coloris expertem & exactè pellucidam natura fabricata eſt ; hoc ipſum viſus detrimentum non nihil reſarcire poteſt ſuperciliorum aut ſupernæ orbitæ oculorum partis prominentia quæ ſeu tectum oculos ſupernè operit. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 226.

parfaite de la partie circulaire qui environne la pupille, laquelle partie dans les autres oiseaux, est opaque & de couleur obscure. Ainsi l'observation d'Aristote est bonne, en ce qu'il a très-bien remarqué que l'orfraie avoit les yeux couverts d'un petit nuage; mais il ne s'ensuit pas nécessairement qu'elle voie beaucoup moins que les autres, puisque la lumière peut passer aisément & abondamment par le petit cercle, parfaitement transparent, qui environne la pupille. Il doit seulement résulter de cette conformation, que cet oiseau porte sur le milieu de tous les objets qu'il regarde, une tache ou un petit nuage obscur, & qu'il voit mieux de côté que de face: cependant, comme je viens de le dire, on ne s'aperçoit pas par le résultat de ses actions qu'il voie plus mal que les autres oiseaux; il est vrai qu'il ne s'élève pas à beaucoup près à la hauteur de l'aigle, qu'il n'a pas non plus le vol aussi rapide; qu'il ne vise ni ne poursuit sa proie d'aussi loin: ainsi il est probable qu'il n'a pas la vue aussi nette, ni aussi perçante que les aigles;

mais il eſt ſûr en même temps qu'il ne l'a pas comme les chouettes, offuſquée pendant le jour, puiſqu'il cherche & ravit ſa proie auſſi-bien le jour que la nuit *(e)*, & principalement le matin & le ſoir; d'ailleurs, en comparant cette conformation de l'œil de l'orfraie, avec celle des yeux de la chouette, ou des autres oiſeaux de nuit, on verra qu'elle n'eſt pas la même, & que les réſultats doivent en être différens. Ces oiſeaux ne voient mal ou point du tout pendant le jour, que parce que leurs yeux ſont trop ſenſibles, & qu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière pour bien voir: leur pupille eſt parfaitement ouverte, & n'a pas la membrane ou petite taie qui ſe trouve dans l'œil de l'orfraie. La pupille dans tous les oiſeaux de nuit, dans les chats & quelques autres quadrupèdes qui voient

(e) J'ai été informé, par des témoins oculaires, que l'orfraie prend du poiſſon pendant la nuit, & qu'alors on entend de fort loin le bruit qu'elle fait en s'abaiſſant ſur les eaux. M. Salerne dit auſſi que quand l'orfraie s'abat ſur un étang pour ſaiſir ſa proie, elle fait un bruit qui paroît terrible, ſur-tout la nuit. *Ornithol, page 6.*

dans l'obscurité, est ronde & d'un grand diamètre, lorsqu'elle ne reçoit l'impression que d'une lumière foible comme celle du crépuscule; elle devient au contraire, perpendiculairement longue dans les chats, & reste ronde en se rétrécissant concentriquement dans les oiseaux de nuit, dès que l'œil est frappé d'une forte lumière; cette contraction prouve évidemment que ces animaux ne voient mal que parce qu'ils voient trop bien, puisqu'il ne leur faut qu'une très-petite quantité de lumière; au lieu que les autres ont besoin de tout l'éclat du jour, & voient d'autant mieux qu'il y a plus de lumière: à plus forte raison l'orfraie avec sa taie sur la pupille auroit besoin de plus de lumière qu'aucun autre, s'il n'y avoit pas de compensation à ce défaut; mais ce qui excuse entièrement Aristote, d'avoir placé cet oiseau avec les oiseaux de nuit; c'est qu'en effet, il pêche & chasse la nuit comme le jour; il voit plus mal que l'aigle à la grande lumière, il voit peut-être aussi plus mal que la chouette dans l'obscurité; mais il tire plus de parti, plus de produit

que l'un ou l'autre de cette conformation ſingulière de ſes yeux, qui n'appartient qu'à lui, & qui eſt auſſi différente de celle des yeux des oiſeaux de nuit, que des oiſeaux de jour.

Autant j'ai trouvé de vérité dans la plupart des faits rapportés par Ariſtote, dans ſon hiſtoire des animaux, autant il m'a paru d'erreurs de fait dans ſon Traité *de Mirabilibus;* ſouvent même on y trouve énoncés des faits abſolument contraires à ceux qu'il rapporte dans ſes autres ouvrages; en ſorte que je ſuis porté à croire que ce Traité *de Mirabilibus,* n'eſt point de ce Philoſophe, & qu'on ne le lui auroit pas attribué, ſi l'on ſe fût donné la peine d'en comparer les opinions, & ſur-tout les faits avec ceux de ſon hiſtoire des animaux. Pline, dont le fond de l'ouvrage ſur l'hiſtoire Naturelle, eſt en entier tiré d'Ariſtote, n'a donné tant de faits équivoques ou faux, que parce qu'il les a indifféremment puiſés dans les différens Traités attribués à Ariſtote, & qu'il a réuni les opinions des Auteurs ſubſéquens, la plupart fondées ſur des

préjugés populaires: nous pouvons en donner un exemple sans sortir du sujet que nous traitons. L'on voit qu'Aristote désigne & spécifie parfaitement l'espèce de l'*haliætus* ou *balbuzard*, dans son histoire des animaux, puisqu'il en fait la cinquième espèce de ses aigles, à laquelle il donne des caractères très-distinctifs; & l'on trouve en même temps dans le Traité *de Mirabilibus,* que l'*haliætus* n'est d'aucune espèce, ou plutôt ne fait pas une espèce; & Pline, amplifiant cette opinion, dit non-seulement que les balbuzards *(haliæti)* n'ont point d'espèce, & qu'ils proviennent de mélanges des aigles de différentes espèces; mais encore que ce qui naît des balbuzards, ne sont point de petits balbuzards, mais des orfraies, *desquels orfraies naissent*, dit-il, *des petits vautours, lesquels*, ajoute-t-il encore, *produisent des grands vautours qui n'ont plus la faculté d'engendrer (f)*. Que de faits

(f) Haliæti suum genus non habent, sed ex diverso aquilarum coïtu nascuntur: id quidem, quod ex iis natum est, in ossifragis genus habet, e quibus vultures progenerantur minores, & ex iis magni qui omninò non generant. Plin. *Hist. nat.* lib. X, cap. III.

incroyables ſont compris dans ce paſ-ſage ! que de choſes abſurdes & contre toute analogie ! car en étendant autant qu'il eſt permis ou poſſible, les limites des variations de la Nature, & en donnant, à ce paſſage l'explication la moins défavorable, ſuppoſons pour un inſtant, que les balbuzards ne ſoient en effet que des métis provenant de l'union de deux différentes eſpèces d'aigles, ils ſeront féconds, comme le ſont les métis de quelques autres oiſeaux, & produiront entr'eux des ſeconds métis qui pourront remonter à l'eſpèce de l'orfraie ſi le premier mélange a été de l'orfraie, avec un autre aigle; juſque-là les loix de la Nature ne ſe trouvent pas entièrement violées; mais dire enſuite que de ces balbuzards devenus orfraies, il provient des petits vautours qui en produiſent de grands, leſquels ne peuvent plus rien produire, c'eſt ajouter trois faits abſolument incroyables, à deux qui ſont déjà difficiles à croire; & quoiqu'il y ait dans Pline bien des choſes écrites légèrement, je ne puis me perſuader qu'il ſoit l'auteur de ces trois aſſertions,

& j'aime mieux croire que la fin de ce paſſage a été entièrement altérée. Quoi qu'il en ſoit, il eſt très-certain que les orfraies n'ont jamais produit de petits vautours, ni ces petits vautours bâtards d'autres grands vautours mulets qui ne produiſent plus rien. Chaque eſpèce, chaque race de vautour engendre ſon ſemblable ; il en eſt de même de chaque eſpèce d'aigles, & encore de celle du balbuzard & de l'orfraie ; & les eſpèces intermédiaires qui peuvent avoir été produites par le mélange des aigles entr'eux, ont formé des races conſtantes qui ſe ſoutiennent & ſe perpétuent comme les autres par la génération. Nous ſommes particulièrement très-aſſurés que le mâle balbuzard produit avec ſa femelle des petits ſemblables à lui, & que ſi les balbuzards produiſent des orfraies, ce ne peut être par eux-mêmes, mais par leur mélange avec l'orfraie : il en ſeroit de l'union du balbuzard mâle avec l'orfraie femelle, comme de celle du bouc avec la brebis ; il en réſulte un agneau, parce que la brebis domine dans la génération ; & il réſulteroit de l'autre mélange

mélange une orfraie ; parce qu'en général ce sont les femelles qui dominent, & que d'ordinaire les métis ou mulets féconds remontent à l'espèce de la mère, & que même les vrais mulets, c'est-à-dire les métis inféconds, représentent plus l'espèce de la femelle que celle du mâle.

Ce qui rend croyable cette possibilité du mélange & du produit du balbuzard & de l'orfraie, c'est la conformité des appétits, du naturel & même de la figure de ces oiseaux; car, quoiqu'ils diffèrent beaucoup par la grandeur, l'orfraie étant de près d'une moitié plus grosse que le balbuzard, ils se ressemblent assez par les proportions, ayant tous deux les aîles & les jambes courtes, en comparaison de la longueur du corps, le bas des jambes & les pieds dénués de plumes : tous deux ont le vol moins élevé, moins rapide que les aigles : tous deux pêchent beaucoup plus qu'ils ne chassent, & ne se tiennent que dans les lieux voisins des étangs & des eaux abondantes en poisson : tous deux sont assez communs en France & dans les

autres pays tempérés; mais à la vérité l'orfraie, comme plus grande, ne pond que deux œufs, & le balbuzard en produit quatre *(g)*; celui-ci a la peau qui recouvre la base du bec & les pieds ordinairement bleus; au lieu que dans l'orfraie, cette peau de la base du bec & les écailles du bas des jambes & des pieds, sont ordinairement d'un jaune vif & foncé. Il y a aussi quelque diversité

(g) L'aigle de mer, dite *orfraie*, fait son nid sur les plus hauts chênes, & un nid extrêmement large, où elle ne pond que deux œufs fort gros, tout ronds & très-pesans, d'un blanc sale. Il y a quelques années qu'on en trouva un dans le parc de Chambord: j'envoyai les deux œufs à M. de Reaumur; mais on ne put détacher le nid. L'année dernière on en dénicha un nid à Saint-Laurent-des-eaux, dans le bois de Briou, où il n'y avoit qu'un aiglon, que le maître de poste du lieu a fait élever. On a tué à Bellegarde, dans la forêt d'Orléans, une orfraie qui pendant la nuit pêchoit tous les plus gros brochets d'un étang qui appartenoit ci-devant à M. le duc d'Antin. Une autre a été tuée depuis peu à Seneley en Sologne, dans le moment qu'elle emportoit une grosse carpe en plein jour.... Le faucon de marais (balbuzard) habite parmi les roseaux, le long des eaux; il pond à chaque fois quatre œufs blancs, elliptiques ou ovalaires; il se nourrit de poisson. *Ornithologie de Salerne, pages 5 & 7.*

dans la diſtribution des couleurs ſur le plumage; mais toutes ces petites différences n'empêchent pas que ces oiſeaux ne ſoient d'eſpèces aſſez voiſines pour pouvoir ſe mêler; & des raiſons d'analogie me perſuadent que le mélange eſt fécond, & que le balbuzard mâle produit avec l'orfraie femelle des orfraies; mais que la femelle balbuzard avec l'orfraie mâle produit des balbuzards, & que ces bâtards, ſoit orfraies, ſoit balbuzards, tenant preſque tout de la nature de leurs mères, ne conſervent que quelques caractères de celle de leurs pères, par leſquels caractères ils diffèrent des orfraies ou balbuzards légitimes. Par exemple, on trouve quelquefois des balbuzards à pieds jaunes, & des orfraies à pieds bleus, quoique communément le balbuzard les ait bleus, & l'orfraie les ait jaunes. Cette variation de couleur peut provenir du mélange de ces deux eſpèces: de même on trouve des balbuzards, tel que celui qu'ont décrit M.rs de l'Académie, qui ſont beaucoup plus grands & plus gros que les autres;

& en même temps on voit des orfraies beaucoup moins grandes que les autres, & dont la petitesse ne peut être attribuée ni au sexe ni à l'âge, & ne peut dès-lors provenir que du mélange d'une plus petite espèce, c'est-à-dire, du balbuzard avec l'orfraie.

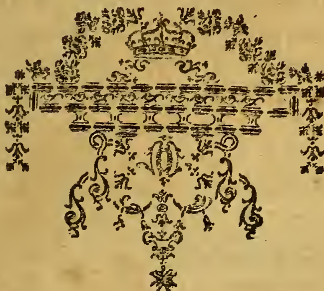
Comme cet oiseau est des plus grands, que par cette raison il produit peu; qu'il ne pond que deux œufs une fois par an, & que souvent il n'élève qu'un petit, l'espèce n'en est nombreuse nulle part, mais elle est assez répandue: on la trouve presque par-tout en Europe, & il paroît même qu'elle est commune aux deux continens, & que ces oiseaux fréquentent les lacs de l'Amérique septentrionale *(b)*.

(b) Nota. Il me paroît que c'est à l'orfraie qu'il faut rapporter le passage suivant: « Il y a » encore quantité d'aigles qu'ils appellent en leur » langue *sondaqua*: elles font ordinairement leurs » nids sur le *bord des eaux* ou de quelqu'autre » précipice, tout au-dessus des plus *hauts arbres* » ou *rochers*, de sorte qu'elles sont fort difficiles à » avoir: nous en dénichames néanmoins plusieurs » nids; mais nous n'y trouvames pas plus d'un



L'ORFRAIE *ou* AIGLE DE MER.

ou deux aiglons : j'en pensois nourrir quelques-uns lorsque nous étions sur le chemin des Hurons à Québec ; mais tant pour être trop lourds à porter, que pour ne pouvoir fournir au *poisson* qu'il leur falloit, n'ayant autre chose à leur donner, nous en fimes chaudière & nous les trouvames fort bons ; car ils étoient encore jeunes & tendres ». *Voyage au pays des Hurons, par Sagar Théodat ; page 297.*



LE

JEAN-LE-BLANC (a).

Voyez planche IV de ce volume.

J'AI eu cet oiſeau vivant *, & je l'ai fait nourrir pendant quelque temps. Il avoit été pris jeune au mois d'août 1768, & il paroiſſoit au mois de janvier 1769, avoir acquis toutes ſes dimenſions : ſa

(a) Jean-le-blanc ou premier oiſeau Saint-Martin. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſ.* pag. 103, *fig.* pag. 104. — Le jean-le-blanc. Briſſon, *Ornithol.* tome I, pag. 443. Quelques-uns ont nommé le jean-le-blanc, *Chevalier blanche-queue*, peut-être parce qu'il eſt un peu haut monté ſur ſes jambes. *Ornithol. de Salerne*, page 24..... Le mâle eſt plus léger & plus blanc que la femelle, ſur-tout au croupion ; ſa queue eſt fort longue, & ſes jambes ſont fines & d'un jaune agréable. *Idem, ibidem, &c*.....
Nota. Belon & quelques autres Naturaliſtes après lui ont cru que cet oiſeau étoit le pygargue ; mais ils ſe ſont trompés, comme on peut s'en aſſurer, en comparant ce que nous avons dit du pygargue avec ce que nous diſons du jean-le-blanc.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 413.

longueur depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité de la queue étoit de deux pieds, & jusqu'au bout des ongles d'un pied huit pouces ; le bec, depuis le crochet jusqu'au coin de l'ouverture, avoit dix-sept lignes de longueur ; la queue étoit longue de dix pouces ; il avoit cinq pieds un pouce de vol ou d'envergure ; ses ailes lorsqu'elles étoient pliées, s'étendoient un peu au-delà de l'extrémité de la queue ; la tête, le dessus du cou, le dos & le croupion, étoient d'un brun-cendré. Toutes les plumes qui recouvrent ces parties étoient néanmoins blanches à leur origine, mais brunes dans tout le reste de leur étendue ; en sorte que le brun recouvroit le blanc, de manière qu'on ne l'apercevoit qu'en relevant les plumes : la gorge, la poitrine, le ventre & les côtes étoient blancs, variés de taches longues, & de couleur d'un brun-roux ; il y avoit des bandes transversales plus brunes sur la queue ; la membrane qui couvre la base du bec est d'un bleu sale ; c'est-là que sont placées les narines. L'iris des yeux est d'un beau jaune-citron ou de couleur

de topaze d'orient ; les pieds étoient couleur de chair livide, & terne dans sa jeunesse, & sont devenus jaunes, ainsi que la membrane du bec, en avançant en âge. L'intervalle entre les écailles qui recouvrent la peau des jambes, paroissoit rougeâtre ; en sorte que l'apparence du tout, vu de loin, sembloit être jaune, même dans le premier âge. Cet oiseau pesoit trois livres sept onces après avoir mangé, & trois livres quatre onces lorsqu'il étoit à jeun.

Le jean-le-blanc s'éloigne encore plus des aigles que tous les précédens, & il n'a de rapport au pygargue que par ses jambes dénuées de plumes, & par la blancheur de celles du croupion & de la queue ; mais il a le corps tout autrement proportionné, & beaucoup plus gros relativement à la grandeur que ne l'est celui de l'aigle ou du pygargue : il n'a, comme je l'ai dit, que deux pieds de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, & cinq pieds d'envergure, mais avec un diamètre de corps presqu'aussi grand que celui de l'aigle commun, qui a plus de

deux pieds & demi de longueur, & plus de ſept pieds de vol. Par ces proportions, le jean-le-blanc ſe rapproche du balbuzard, qui a les ailes courtes à proportion du corps, mais il n'a pas, comme celui-ci, les pieds bleus; il a auſſi les jambes bien plus menues, & plus longues à proportion qu'aucun des aigles: ainſi quoiqu'il paroiſſe tenir quelque choſe des aigles, du pygargue & du balbuzard, il n'eſt pas moins d'une eſpèce particulière, & très-différente des uns & des autres. Il tient auſſi de la buſe pour la diſpoſition des couleurs du plumage, & par un caractère qui m'a ſouvent frappé; c'eſt que dans de certaines attitudes, & ſurtout, vu de face, il reſſembloit à l'aigle; & que vu de côté & dans d'autres attitudes, il reſſembloit à la buſe. Cette même remarque a été faite par mon Deſſinateur, & par quelques autres perſonnes; & il eſt ſingulier que cette ambiguité de figure réponde à l'ambiguité de ſon naturel, qui tient en effet de celui de l'aigle & de celui de la buſe; en ſorte qu'on doit à certains

égards regarder le jean-le-blanc, comme formant la nuance intermédiaire entre ces deux genres d'oiſeaux.

Il m'a paru que cet oiſeau voyoit très-clair pendant le jour, & ne craignoit pas la plus forte lumière, car il tournoit volontiers les yeux du côté du plus grand jour, & même vis-à-vis le ſoleil : il couroit aſſez vîte lorſqu'on l'effrayoit, & s'aidoit de ſes ailes en courant ; quand on le gardoit dans la chambre, il cherchoit à s'approcher du feu, mais cependant le froid ne lui étoit pas abſolument contraire, parce qu'on l'a fait coucher pendant pluſieurs nuits à l'air, dans un temps de gelée, ſans qu'il en ait paru incommodé. On le nourriſſoit avec de la viande crue & ſaignante ; mais en le faiſant jeûner, il mangeoit auſſi de la viande cuite : il déchiroit avec ſon bec la chair qu'on lui préſentoit, & il en avaloit d'aſſez gros morceaux ; il ne buvoit jamais quand on étoit auprès de lui, ni même tant qu'il apercevoit quelqu'un ; mais en ſe mettant dans un lieu couvert, on l'a vu boire & prendre pour cela plus de précaution

qu'un acte aussi simple ne paroît en exiger. On laissoit à sa portée un vase rempli d'eau : il commençoit par regarder de tous côtés fixement & longtemps, comme pour s'assurer s'il étoit seul, ensuite il s'approchoit du vase, & regardoit encore autour de lui; enfin, après bien des hésitations, il plongeoit son bec jusqu'aux yeux, & à plusieurs reprises dans l'eau. Il y a apparence que les autres oiseaux de proie se cachent de même pour boire. Cela vient vraisemblablement de ce que ces oiseaux ne peuvent prendre de liquide qu'en enfonçant leur tête jusqu'au-delà de l'ouverture du bec, & jusqu'aux yeux, ce qu'ils ne font jamais, tant qu'ils ont quelque raison de crainte : cependant, le jean-le-blanc ne montroit de défiance que sur cela seul, car, pour tout le reste, il paroissoit indifférent & même assez stupide. Il n'étoit point méchant, & se laissoit toucher sans s'irriter; il avoit même une petite expression de contentement Cŏ . . . . . . Cŏ, lorsqu'on lui donnoit à manger; mais il n'a pas paru s'attacher à personne de préférence. Il

devient gras en automne, & prend en tout temps plus de chair & d'embonpoint que la plupart des autres oiseaux de proie *(b)*.

(b) Nota. Voici la note que m'a donnée sur cet oiseau l'homme que j'ai chargé du soin de mes volières. « Ayant présenté au jean-le-blanc » différens alimens, comme du pain, du fromage, » des raisins, de la pomme, &c. . . . . . . il n'a » voulu manger d'aucun, quoiqu'il jeûnât depuis » vingt-quatre heures : j'ai continué à le faire » jeûner trois jours de plus, & au bout de ce temps » il a également refusé ces alimens ; en sorte qu'on » peut assurer qu'il ne mange rien de tout cela, » quelque faim qu'il ressente : je lui ai aussi pré- » senté des vers qu'il a constamment refusés ; car » lui en ayant mis un dans le bec, il l'a rejeté, » quoiqu'il l'eût déjà avalé presque à moitié : il » se jetoit avec avidité sur les mulots & les souris » que je lui donnois, il les avaloit sans leur donner » un seul coup de bec ; je me suis aperçu que » lorsqu'il en avoit avalé deux ou trois, ou seule- » ment une grosse, il paroissoit avoir un air plus » inquiet, comme s'il eût ressenti quelque douleur ; » il avoit alors la tête moins libre & plus enfoncée » qu'à l'ordinaire ; il restoit cinq ou six minutes » dans cet état, sans s'occuper d'autre chose ; car » il ne regardoit pas de tous côtés comme il fait » ordinairement, & je crois même qu'on auroit pu » l'approcher sans qu'il se fût retourné, tant il » étoit sérieusement occupé de la digestion des » souris qu'il venoit d'avaler : je lui ai présenté des » grenouilles & des petits poissons ; il a toujours

Il eſt très-commun en France, & comme le dit Belon, il n'y a guère de villageois qui ne le connoiſſent, & ne le redoutent pour leurs poules. Ce ſont eux qui lui ont donné le nom de *jean-le-blanc (c)*, parce qu'il eſt en

refuſé les poiſſons & mangé les grenouilles par « demi-douzaines, & quelquefois davantage; mais « il ne les avale pas tout entières comme les ſouris, « il les ſaiſit d'abord avec ſes ongles & les dépèce « avant de les manger : je l'ai fait jeûner pendant « trois jours, en ne lui donnant que du poiſſon « crud; il l'a toujours refuſé : j'ai obſervé qu'il « rendoit les peaux des ſouris en petites pelotes « longues d'environ un pouce; & en les faiſant « tremper dans de l'eau chaude, j'ai reconnu qu'il « n'y avoit que le poil & la peau de la ſouris, « ſans aucun os, & j'ai trouvé dans quelques-unes « de ces pelotes des grains de fer fondu & quelques « autres parcelles de charbon ».

(c) Les habitans des villages connoiſſent un oiſeau de proie, à leur grand dommage, qu'ils nomment *jean-le blanc;* car il mange leur volaille plus hardiment que le milan. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 103.

...... Ce jean-le-blanc aſſaut les poules des villages & prend les oiſeaux & connins; car auſſi eſt-il hardi : il fait grande deſtruction des perdrix & mange les petits oiſeaux; car il vole à la dérobée le long des haies & de l'orée des forêts, ſomme qu'il n'y a païſan qui ne le connoiſſe. *Idem, ibidem.*

effet remarquable par la blancheur du ventre, du deſſous des ailes, du croupion & de la queue. Il eſt cependant vrai qu'il n'y a que le mâle qui porte évidemment ces caractères ; car la femelle eſt preſque toute griſe, & n'a que du blanc ſale ſur les plumes du croupion ; elle eſt, comme dans les autres oiſeaux de proie, plus grande, plus groſſe & plus peſante que le mâle : elle fait ſon nid preſqu'à terre, dans les terreins couverts de bruyères, de fougère, de genêt & de joncs ; quelquefois auſſi ſur des ſapins & ſur d'autres arbres élevés. Elle pond ordinairement trois œufs qui ſont d'un gris tirant ſur l'ardoiſe *(d)* : le mâle pourvoit abondamment à ſa ſubſiſtance pendant tout le temps de l'incubation, & même pendant le temps qu'elle ſoigne & élève ſes petits. Il fréquente de près les lieux habités, & ſurtout les hameaux & les fermes ; il ſaiſit & enlève les poules, les jeunes dindons, les canards privés ; & lorſque la volaille lui manque, il prend des lapreaux, des perdrix, des cailles & d'autres moindres

(d) Ornithologie de Salerne, *pages 23 & 24.*

oiſeaux : il ne dédaigne pas même les mulots & les lézards. Comme ces oiſeaux & ſur-tout la femelle, ont les ailes courtes & le corps gros, leur vol eſt peſant, & ils ne s'élevent jamais à une grande hauteur : on les voit toujours voler bas *(e)*, & ſaiſir leur proie plutôt à terre que dans l'air. Leur cri eſt une eſpèce de ſiffiement aigu qu'ils ne font entendre que rarement : ils ne chaſſent guère que le matin & le ſoir, & ils ſe repoſent dans le milieu du jour.

On pourroit croire qu'il y a variété dans cette eſpèce, car Belon donne la deſcription d'un ſecond oiſeau « qui eſt, dit-il *(f)*, encore une autre eſpèce « d'oiſeau ſaint-martin, ſemblablement « nommé *blanche queue*, de même eſ- « pèce que le ſuſdit jean-le-blanc, & « qui reſſemble au milan royal, de ſi «

(e) Quiconque le regarde voler, adviſe en lui la ſemblance d'un héron en l'air ; car il bat des ailes & ne s'élève pas en amont comme pluſieurs autres oiſeaux de proie, mais vole le plus ſouvent bas contre terre, & principalement ſoir & matin. *Belon, Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 103.

(f) Idem, ibidem, page 104.

» près, qu'on n'y trouveroit aucune » différence, si ce n'étoit qu'il est plus » petit & plus blanc dessous le ventre, » ayant les plumes qui touchent le crou- » pion en la queue, tant dessus que dessous de couleur blanche ». Ces ressemblances auxquelles on doit en ajouter encore une plus essentielle, qui est d'avoir les jambes longues, indiquent seulement que cette espèce est voisine de celle du jean-le-blanc; mais comme elle en diffère considérablement par la grandeur & par d'autres caractères, on ne peut pas dire que ce soit une variété du jean-le-blanc; & nous avons reconnu que c'est le même oiseau que nos Nomenclateurs ont appelé le *lanier cendré*, duquel nous ferons mention dans la suite sous le nom d'oiseau *saint-martin*, parce qu'il ne ressemble en rien au lanier.

Au reste, le jean-le-blanc qui est très-commun en France, est néanmoins assez rare par-tout ailleurs, puisqu'aucuns des Naturalistes d'Italie, d'Angleterre, d'Allemagne & du Nord, n'en ont fait mention que d'après Belon : & c'est par cette raison que j'ai cru devoir m'étendre

ſur les faits particuliers de l'hiſtoire de cet oiſeau. Je dois auſſi obſerver que M. Salerne a fait une forte mépriſe *(g)*, en diſant que cet oiſeau étoit le même que le *ringtail* ou *queue blanche des Anglois*, dont ils appellent le mâle *hen-harrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules* : c'eſt ce caractère de la queue blanche, & cette habitude naturelle de prendre les poules, commun au ringtail

(g) 5.° Jean-le-blanc, *pygargus accipiter ſubbuteo Turneri ; Raii*, *ſynopſ.* en Anglois, *the ringtail*, c'eſt-à-dire, *queue blanche ;* & le mâle *henharrow* ou *henharrier*, c'eſt-à-dire, *raviſſeur de poules ;* il diffère des autres oiſeaux de ce genre par ſon croupion blanc, d'où lui vient le nom de *pygargus* en Grec, & par un collier de plumes redreſſées autour des oreilles, qui lui ceint la tête comme une couronne. M. Linnæus ne parle point de cet oiſeau ; apparemment qu'il ne ſe trouve point en Suède : il eſt aſſez commun dans ce pays-ci, & ſur-tout en Sologne où il fait ſon nid par terre entre les bruyères à balais, que l'on appelle vulgairement des *brémailles. Ornithol. de Salerne*, page 23. *Nota.* Que ſi M. Salerne eût ſeulement vu cet oiſeau, il n'auroit pas dit qu'il avoit une couronne ou collier de plumes redreſſées autour de la tête ; car le jean-le-blanc n'a point ce caractère qui n'appartient qu'à l'oiſeau que Turner a nommé *ſubbuteo*, & que M. Briſſon appelle *faucon à collier*.

& au jean-le-blanc, qui ont trompé M. Salerne, & lui ont fait croire que c'étoit le même oiseau ; mais il auroit dû comparer les descriptions des Auteurs précédens, & il auroit aisément reconnu que ce sont des oiseaux d'espèces différentes : d'autres Naturalistes ont pris l'oiseau appelé par M. Edwards, *Blue-hawk*, épervier ou faucon bleu pour le *henharrier (h)*, ou déchireur de poules, quoique ce soient encore des oiseaux d'espèces différentes. Nous allons tâcher d'éclaircir ce point, qui est un des plus obscurs de l'Histoire Naturelle des oiseaux de proie.

On sait qu'on peut les diviser en deux ordres, dont le premier n'est composé que des oiseaux guerriers, nobles & courageux, tels que les aigles, les faucons, gerfauts, autours, laniers, éperviers, &c. . . . . Et le second contient les oiseaux lâches, ignobles & gourmands, tels que les vautours, les milans, les buses, &c. . . . . Entre ces deux ordres si différens par le naturel & les mœurs, il se trouve, comme par-tout

(h) Britisch Zoology, pag. 67.

ailleurs, quelques nuances intermédiaires, quelques espèces qui tiennent aux deux ordres ensemble, & qui participent au naturel des oiseaux nobles & des oiseaux ignobles; ces espèces intermédiaires sont, 1.° celle du jean-le-blanc, dont nous venons de donner l'histoire, & qui, comme nous l'avons dit, tient de l'aigle & de la buse; 2.° celle de l'oiseau saint-martin, que M.rs Brisson & Frisch ont appelé le *lanier cendré*, & que M. Edwards a nommé *faucon bleu,* mais qui tient plus du jean-le-blanc & de la buse, que du faucon ou du lanier; 3.° celle de la soubuse, dont les Anglois n'ont pas bien connu l'espèce, ayant pris un autre oiseau pour le mâle de la soubuse dont ils ont appelé la femelle *ringtail* (queue annelée de blanc), & le prétendu mâle *henharrier* (déchireur de poules); ce sont les mêmes oiseaux que M. Brisson a nommés *faucons à collier,* mais ils tiennent plus de la buse que du faucon ou de l'aigle. Ces trois espèces, & sur-tout la dernière, ont donc été ou méconnues ou confondues, ou très-mal nommées; car le jean-le-blanc

ne doit point entrer dans la liste des aigles. L'oiseau saint-martin n'est ni un faucon, comme le dit M. Edwards, ni un lanier, comme le disent M.rs Frisch & Brisson, puisqu'il est d'un naturel différent & de mœurs opposées. Il en est de même de la soubuse, qui n'est ni un aigle ni un faucon, puisque ses habitudes sont toutes différentes de celles des oiseaux de ces deux genres : on le reconnoîtra clairement par les faits énoncés dans les articles où il sera question de ces deux oiseaux.

Mais il me paroît qu'on doit joindre à l'espèce du jean-le-blanc, qui nous est bien connue, un oiseau que nous ne connoissons que par des indications d'Aldrovande *(i)*, sous le nom de *laniarius*, & de Schwenckfeld *(k)*, sous celui de *milvus albus*. Cet oiseau que M. Brisson a aussi appelé *lanier*, me paroît encore plus éloigné du vrai lanier

(i) Laniarius. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 380; *Icones*, pag. 381 & 382.

(k) Milvus albus, Schwenckfed, *Theritrop. Sil.* pag. 304. — Le Lanier blanc. Brisson, *Ornith.* tom. I, pag. 367.



LE JEAN-LE-BLANC.

que l'oiſeau ſaint-martin. Aldrovande décrit deux de ces oiſeaux, dont l'un eſt bien plus grand, & a deux pieds depuis le bout du bec juſqu'à celui de la queue, c'eſt la même grandeur que celle du jean-le-blanc; & ſi l'on compare la deſcription d'Aldrovande, avec celle que nous avons donnée du jean-le-blanc, je ſuis perſuadé qu'on y trouvera aſſez de caractères pour préſumer que ce *laniarius* d'Aldrovande, pourroit bien être le jean-le-blanc, d'autant que cet Auteur dont l'ornithologie eſt bonne & très-complète, ſur-tout pour les oiſeaux de nos climats, ne paroît pas avoir connu le jean-le-blanc par lui-même, puiſqu'il n'a fait que l'indiquer d'après Belon *(l)*, duquel il a emprunté juſqu'à la figure de cet oiſeau.

(l) Pygargi ſecundum genus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 208.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux Aigles & Balbuzards.

I.

L'OISEAU des grandes Indes *, dont M. Briſſon a donné une deſcription exacte *(a)*, ſous le nom d'*aigle de Pondichéry*. Nous obſerverons ſeulement que par ſa ſeule petiteſſe, on auroit dû l'exclure du nombre des aigles, puiſqu'il eſt de moitié moins grand que le plus petit des aigles : il reſſemble au balbuzard par la peau nue qui couvre la baſe du bec, qui eſt d'une couleur bleuâtre, mais il n'a pas comme lui les pieds bleus, il les a jaunes comme le pygargue : ſon bec cendré à ſon origine, & d'un jaune pâle à ſon bout,

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 416.

(a) L'aigle de Pondichéry. *Voyez planche XXXV*, Briſſon. *Ornith.* tome I, page 450.

ſemble participer pour les couleurs du bec des aigles & des pygargues; & ces différences indiquent aſſez que cet oiſeau eſt d'une eſpèce particulière : c'eſt vraiſemblablement l'oiſeau de proie le plus remarquable de cette contrée des Indes, puiſque les Malabares en ont fait une idole, & lui rendent un culte *(b)*; mais c'eſt plutôt par la beauté de ſon plumage que par ſa grandeur ou ſa force, qu'il a mérité cet honneur : on peut dire en effet que c'eſt l'un des plus beaux oiſeaux du genre des oiſeaux de proie.

(b) L'aigle Malabare eſt également beau & rare ; ſa tête, ſon cou & toute ſa poitrine, ſont couverts de plumes très-blanches, plus longues que larges, dont la tige & la côte ſont d'un beau noir de jais; le reſte du corps eſt couleur de marron luſtré, moins foncé ſous les ailes que deſſus; les ſix premières plumes de l'aile ſont noires au bout, la peau autour du bec eſt bleuâtre, le bout du bec eſt jaune, tirant ſur le vert; les pieds ſont jaunes, les ongles noirs; cet animal a le regard perçant, il eſt de la groſſeur d'un faucon : c'eſt une eſpèce de divinité adorée par les Malabares; on en trouve auſſi dans le royaume de Viſapour & ſur les terres du grand Mogol. *Ornithol. de Salerne*, page 8.

I I.

L'OISEAU de l'Amérique méridionale *(c)*, que Marcgrave a décrit sous nom *urutaurana* (ouroutaran) *(d)* que lui donnent les Indiens du Bresil, & que Fernandès a indiqué par le nom *ysquauthli (e)*, qu'il porte au Mexique : c'est celui que nos voyageurs François ont appelé *aigle d'Orénoque (f)* : les Anglois

(c) L'aigle hupé du Bresil. Brisson. *Ornithol.* tome I, page 446.

(d) *Urutaurana* (Brasiliensibus), *& urutari-caquichu caririri.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 203.

(e) *Ysquauthli.* Fernandès, *Hist. nat. nov. Hisp.* pag. 34.

(f) Il passe assez souvent de la terre ferme aux îles Antilles, une sorte de gros oiseau, qui doit tenir le premier rang entre les oiseaux de proie de l'Amérique : les premiers habitans du Tabago l'ont nommé l'*aigle d'Orénoque*, à cause qu'il est de la grosseur & de la figure d'un aigle, & qu'on tient que cet oiseau, qui n'est que passager en cette île, se voit communément en cette partie de l'Amérique méridionale, qui est arrosée de la grande rivière d'Orénoque ; tout son plumage est d'un gris-clair marqueté de taches noires, hormis que les extrémités

Anglois ont adopté cette dénomination *(g)*, & l'appellent *orenoko-eagle:* il est un peu plus petit que l'aigle commun, & approche de l'aigle tacheté ou petit aigle par la variété de son plumage, mais il a pour caractères propres & spécifiques, les extrémités des ailes & de la queue bordées d'un jaune blanchâtre, deux plumes noires, longues de plus de deux pouces, & deux autres plumes plus petites, toutes quatre placées sur le sommet de la tête, & qu'il peut baisser ou relever à sa volonté; les jambes

extrémités de ses ailes & de sa queue sont bordées de jaune: il a les yeux vifs & perçans; les ailes fort longues, le vol rapide & prompt, vu la pesanteur de son corps: il se repaît d'autres oiseaux sur lesquels il fond avec furie, & après les avoir atterrés, il les déchire en pièces & les avale. . . . il attaque les arras, les perroquets. . . . . . on a remarqué qu'il ne se jette pas sur son gibier tandis qu'il est à terre ou qu'il est posé sur quelque branche, mais qu'il attend qu'il ait pris l'essor pour le combattre en l'air. Du Tertre, *Hist. nat. des Antilles*, page 159. *Nota.* Rochefort a copié ceci mot pour mot dans la Relation de l'île de Tabago, *pages 30 & 31.*

(g) Voyez Browne, *Hist. nat. of Jamaïca*; pag. 471.

couvertes jusqu'aux pieds de plumes blanches & noires, posées comme des écailles; l'iris de l'œil d'un jaune vif, la peau qui couvre la base du bec, & les pieds jaunes comme les aigles, mais le bec plus noir & les ongles moins noirs: ces différences sont suffisantes pour séparer cet oiseau des aigles, & de tous les autres dont nous avons fait mention dans les articles précédens; mais il me paroît qu'on doit rapporter à cette espèce, l'oiseau que Garcilasso appelle *aigle du Pérou (h)*, qu'il dit être plus petit que les aigles d'Espagne.

Il en est de même de l'oiseau des côtes occidentales de l'Afrique *(i)*, dont M. Edwards nous a donné une très-bonne figure enluminée, avec une excellente description sous le nom d'*eagle-crowned, aigle hupé,* qui me paroît être de la même espèce, ou d'une espèce très-voisine de celui-ci. Je crois devoir rapporter en entier la description de

(h) Histoire naturelle des Incas, *tome II, page* 274.

(i) L'aigle hupé d'Afrique. Brisson, *Ornithol*, tome I, page 448.

M. Edwards, pour mettre le Lecteur à portée d'en juger *(k)*.

(k) Cet oiſeau, dit M. Edwards, eſt d'environ un tiers plus petit que les plus grands aigles qui ſe voyent en Europe, & il paroît fort & hardi comme les autres aigles; le bec avec la peau qui couvre le haut du bec, & où les ouvertures des narines ſont placées, eſt d'un brun obſcur, les coins de l'ouverture du bec ſont fendus aſſez avant juſque ſous les yeux, & ſont jaunâtres, l'iris des yeux eſt d'une couleur d'orange rougeâtre; le devant de la tête, le tour des yeux & la gorge ſont couverts de plumes blanches, parſemées de petites taches noires; le derrière du cou & de la tête, le dos & les ailes, ſont d'un brun foncé, tirant ſur le noir, mais les bords extérieurs des plumes ſont d'un brun clair. Les pennes * ſont plus foncées que les autres plumes des ailes; les côtés des ailes vers le haut, & les extrémités de quelques-unes des couvertures des ailes ſont blancs; la queue eſt d'un gris foncé, croiſée de barres noires, & le deſſous en paroît être d'un gris de cendre obſcur & léger; la poitrine eſt d'un brun rougeâtre avec de grandes taches noires tranſverſales ſur les côtés; le ventre eſt blanc, auſſi-bien que le deſſous de la queue qui eſt marqueté de taches noires; les cuiſſes & les jambes, juſqu'aux ongles, ſont couvertes de plumes blanches, joliment marquetées de taches rondes & noires; les ongles ſont noirs & très-forts, les doigts ſont couverts d'écailles d'un jaune vif, il élève ſes plumes du deſſus de la tête en forme de crête ou

* *Pennes* eſt un terme de fauconnerie, pour exprimer les grandes plumes des ailes des Oiſeaux de proie.

La distance entre l'Afrique & le Bresil, qui n'est guère que de quatre cents lieues, n'est pas assez grande pour que des oiseaux de haut vol ne puissent la parcourir; & dès-lors il est très-possible que celui-ci se trouve également aux côtes du Bresil, & sur les côtes occidentales de l'Afrique; & il suffit de comparer les caractères qui leur sont particuliers, & par lesquels ils se ressemblent, pour être persuadé qu'ils sont de la même espèce; car tous deux ont des plumes en forme d'aigrettes qu'ils redressent à volonté, tous deux sont à peu près de la même

de hupe, d'où il tire son nom. J'ai dessiné cet oiseau vivant à Londres, en 1752; son maître m'assura qu'il venoit des côtes d'Afrique, & je le crois d'autant plus volontiers, que j'en ai vu deux autres de cette même espèce exactement chez une autre personne, & qui venoient de la côte de Guinée; Barbot a indiqué cet oiseau sous le nom d'*aigle couronné*, dans sa description de la Guinée; il en donne une mauvaise figure, dans laquelle cependant on reconnoît les plumes relevées sur sa tête d'une manière très-peu différente de celle dont elles sont représentées dans ma figure. Edwards, *Glanures*, part. I, pag. 31 & 32, *planche enluminée* 224.

grandeur; ils ont auſſi tous deux le plumage varié, & marqueté dans les mêmes endroits; l'iris des yeux d'un orangé vif, le bec noirâtre; les jambes juſqu'aux pieds, également couvertes de plumes, marquetées de noir & de blanc; les doigts jaunes & les ongles bruns ou noirs, & il n'y a de différence que dans la diſtribution & dans les teintes des couleurs du plumage, ce qui ne peut être mis en comparaiſon avec toutes les reſſemblances que nous venons d'indiquer; ainſi, je crois être bien fondé à regarder cet oiſeau des côtes d'Afrique, comme étant de la même eſpèce que celui du Breſil; en ſorte que l'aigle hupé du Breſil, l'aigle d'Orénoque, l'aigle du Pérou, & l'aigle hupé de Guinée, ne ſont qu'une ſeule & même eſpèce d'oiſeau, qui approche plus de notre aigle tacheté ou petit aigle d'Europe, que de tout autre.

III.

L'OISEAU du Breſil *(l)*, indiqué par

(l) L'aigle du Breſil. Briſſon. *Ornith.* tome I, page 445.

Marcgrave sous le nom *urubitinga (m)*, qui vraisemblablement est d'une espèce différente du précédent, puisqu'il porte un autre nom dans le même pays ; & en effet, il en diffère, 1.° par la grandeur, étant de moitié plus petit ; 2.° par la couleur, celui-ci est d'un brun noirâtre, au lieu que l'autre est d'un beau gris ; 3.° parce qu'il n'a point de plumes droites sur la tête ; 4.° parce qu'il a le bas des jambes & des pieds nus comme le pygargue ; au lieu que le précédent a, comme l'aigle, les jambes couvertes jusqu'au talon.

I V.

L'OISEAU * que nous avons cru devoir appeler le *petit aigle d'Amérique*, qui n'a été indiqué par aucun Naturaliste, & qui se trouve à Cayenne & dans les autres parties de l'Amérique méridionale. Il n'a guère que seize à dix-huit pouces de longueur ; & il est

(m) *Urubitinga Brasiliensibus.* Marcgrav. *Hist. nat. Bras.* pag. 214.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 417.

remarquable, même au premier coup d'œil, par une large plaque d'un rouge-pourpré qu'il a ſous la gorge & ſous le cou : on pourroit croire à cauſe de ſa petiteſſe qu'il ſeroit du genre des éperviers ou des faucons ; mais la forme de ſon bec, qui eſt droit à ſon inſertion, & qui ne prend de la courbure, comme celui des aigles, qu'à quelque diſtance de ſon origine, nous a déterminés à le rapporter plutôt aux aigles qu'aux éperviers. Nous n'en donnerons pas une plus ample deſcription, parce que la planche enluminée repréſente aſſez ſes autres caractères.

V.

L'OISEAU des Antilles appelé le *pêcheur,* par le P. du Tertre *(n),* & qui eſt très-vraiſemblablement le même que celui qui nous eſt indiqué par Cateſby ſous le nom de *fishing-hawk (o),* épervier-

(n) Hiſt. gén. des Antilles, par le P. du Tertre, *tome II, page 253.*

(o) Fishing-Hawk, Cateſby, *tome I, page 2; planche II, avec une figure coloriée.*

pêcheur de la Caroline ; il eſt, dit-il, de la groſſeur d'un autour, avec le corps plus alongé : ſes ailes, lorſqu'elles ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de l'extrémité de la queue. Il a plus de cinq pieds de vol ou d'envergure ; il a l'iris des yeux jaune ; la peau qui couvre la baſe du bec bleue, le bec noir, les pieds d'un bleu pâle, & les ongles noirs, & preſque tous auſſi longs les uns que les autres : tout le deſſus du corps, des ailes & de la queue eſt d'un brun foncé ; tout le deſſous du corps, des ailes & de la queue eſt blanc ; les plumes des jambes ſont blanches, courtes & appliquées de très-près ſur la peau. « Le pêcheur, dit le P. du Tertre, eſt » tout ſemblable au *mansfeni*, hormis » qu'il a les plumes du ventre blanches, » & celles du deſſus de la tête noires ; » ſes griffes ſont un peu plus petites. » Ce pêcheur eſt un vrai voleur de » mer, qui n'en veut non plus aux » animaux de la terre qu'aux oiſeaux de » l'air, mais ſeulement aux poiſſons » qu'il épie de deſſus une branche ou

une pointe de roc; & les voyant à « fleur d'eau, il fond promptement « dessus, les enlevant avec ses griffes, « & les va manger sur un rocher: quoi- « qu'il ne fasse pas la guerre aux oiseaux, « ils ne laissent pas de le poursuivre & « de s'attrouper, & de le bequeter jus- « qu'à ce qu'il change de quartier. Les « enfans des Sauvages les élèvent étant « petits, & s'en servent à la pêche par « plaisir seulement, car ils ne rapportent « jamais leur pêche ». Cette indication du P. du Tertre, n'est ni assez précise, ni assez détaillée, pour qu'on puisse être assuré que l'oiseau dont il parle est le même que celui de Catesby, & nous ne le disons que comme une présomption: mais ce qu'il y a ici de bien plus certain, c'est que ce même oiseau d'Amérique, donné par Catesby, ressemble si fort à notre balbuzard d'Europe, qu'on pourroit croire avec fondement, que c'est absolument le même, ou du moins une simple variété dans l'espèce du balbuzard; il est de la même grosseur, de la même forme, à très-peu

près de la même couleur, & il a, comme lui, l'habitude de pêcher & de ſe nourrir de poiſſon. Tous ces caractères ſe réuniſſent pour n'en faire qu'une ſeule & même eſpèce avec celle du balbuzard.

VI.

L'OISEAU des îles Antilles, appelé par nos Voyageurs *mansfeni*, & qu'ils ont regardé comme une eſpèce de petit aigle *(niſus)*: le *mansfeni*, dit le P. du Tertre, eſt un puiſſant oiſeau de proie, qui en ſa forme & en ſon plumage, a tant de reſſemblance avec l'aigle, que la ſeule petiteſſe peut l'en diſtinguer; car il n'eſt guère plus gros qu'un faucon; mais il a les griffes deux fois plus grandes & plus fortes; quoiqu'il ſoit ſi bien armé, il ne s'attaque jamais qu'aux oiſeaux qui n'ont point de défenſe, comme aux grives, alouettes de mer, & tout au plus aux ramiers & tourterelles; il vit auſſi de ſerpens & de petits lézards: il ſe perche ordinairement ſur les arbres les plus élevés: les

plumes ſont ſi fortes & ſi ſerrées, que ſi en le tirant on ne le prend à rebours, le plomb n'a point de priſe pour pénétrer ; la chair en eſt un peu plus noire, mais elle ne laiſſe pas d'être excellente. *Hiſtoire des Antilles, tome II, page 252.*



LES VAUTOURS.

L'ON a donné aux Aigles le premier rang parmi les oiseaux de proie, non parce qu'ils sont plus forts & plus grands que les vautours, mais parce qu'ils sont plus généreux, c'est-à-dire moins bassement cruels; leurs mœurs sont plus fières, leurs démarches plus hardies, leur courage plus noble, ayant au moins autant de goût pour la guerre que d'appétit pour la proie; les vautours au contraire, n'ont que l'instinct de la basse gourmandise & de la voracité; ils ne combattent guère les vivans que quand ils ne peuvent s'assouvir sur les morts. L'aigle attaque ses ennemis ou ses victimes corps à corps: seul il les poursuit, les combat, les saisit; les vautours au contraire, pour peu qu'ils prévoient de résistance, se réunissent en troupes comme de lâches assassins, & sont plutôt des voleurs que des guerriers, des oiseaux de carnage que des oiseaux de proie; car dans ce genre, il n'y a qu'eux

qui ſe mettent en nombre & pluſieurs contre un ; il n'y a qu'eux qui s'acharnent ſur les cadavres au point de les déchiqueter juſqu'aux os ; la corruption, l'infection les attire au lieu de les repouſſer : les éperviers, les faucons & juſqu'aux plus petits oiſeaux montrent plus de courage, car ils chaſſent ſeuls, & preſque tous dédaignent la chair morte, & refuſent celle qui eſt corrompue : dans les oiſeaux comparés aux quadrupèdes, le vautour ſemble réunir la force & la cruauté du tigre, avec la lâcheté & la gourmandiſe du chacal, qui ſe met également en troupes pour dévorer les charognes & déterrer les cadavres ; tandis que l'aigle a, comme nous l'avons dit, le courage, la nobleſſe, la magnanimité & la munificence du lion.

On doit donc d'abord diſtinguer les vautours des aigles par cette différence de naturel, & on les reconnoîtra à la ſimple inſpection en ce qu'ils ont les yeux à fleur de tête, au lieu que les aigles les ont enfoncés dans l'orbite ; la tête nue, le cou auſſi preſque nu,

couvert d'un ſimple duvet ou mal garni de quelques crins épars, tandis que l'aigle a toutes ces parties bien couvertes de plumes; à la forme des ongles, ceux des aigles étant preſque demi-circulaires, parce qu'ils ſe tiennent rarement à terre, & ceux des vautours étant plus courts & moins courbés; à l'eſpèce de duvet fin qui tapiſſe l'intérieur de leurs ailes, & qui ne ſe trouve pas dans les autres oiſeaux de proie; à la partie du deſſous de la gorge qui eſt plutôt garnie de poils que de plumes; à leur attitude plus penchée que celle de l'aigle qui ſe tient fièrement droit, & preſque perpendiculairement ſur ſes pieds; au lieu que le vautour dont la ſituation eſt à demi-horizontale, ſemble marquer la baſſeſſe de ſon caractère par la poſition inclinée de ſon corps: on reconnoîtra même les vautours de loin, en ce qu'ils ſont preſque les ſeuls oiſeaux de proie qui volent en nombre, c'eſt-à-dire, plus de deux enſemble; & auſſi parce qu'ils ont le vol peſant, & qu'ils ont même beaucoup de peine à s'élever de terre, étant obligés de s'eſſayer & de

s'efforcer à trois ou quatre reprifes, avant de pouvoir prendre leur plein effor *(a)*.

Nous avons compofé le genre des aigles de trois efpèces; favoir, le grand aigle, l'aigle moyen ou commun, & le petit aigle: nous y avons ajouté les oifeaux qui en approchent le plus, tels que le pygargue, le balbuzard, l'orfraie,

(a) Nota. M. Roy. & M. Salerne, qui n'a fait prefque par-tout que le copier mot pour mot, donnent encore pour différences caractériftiques entre les vautours & les aigles, la forme du bec qui ne fe recourbe pas immédiatement à fa naiffance & fe maintient droit jufqu'à deux pouces de diftance de fon origine, mais je dois obferver que ce caractère n'eft pas bien indiqué, car le bec des aigles ne fe recourbe pas non plus dès fa naiffance, il fe maintient d'abord droit, & la feule différence eft que dans le vautour cette partie droite du bec eft plus longue que dans l'aigle; d'autres Naturaliftes donnent auffi comme différence caractériftique la proéminence du jabot, plus grand dans les vautours que dans les aigles, mais ce caractère eft équivoque & n'appartient pas à toutes les efpèces de vautours; le griffon qui eft l'une des principales, bien loin d'avoir le jabot proéminent, l'a fi rentré en dedans, qu'il y a au-deffous de fon cou & à la place du jabot, un creux affez grand pour y mettre le poing.

le jean-le-blanc & les six oiseaux étrangers qui y ont rapport ; savoir, 1.° le bel oiseau de Malabar ; 2.° l'oiseau du Bresil, de l'Orénoque, du Pérou & de Guinée, appelé par les Indiens du Bresil *urutaurana ;* 3.° l'oiseau appelé dans ce même pays, *urubinga ;* 4.° celui que nous avons appelé le *petit aigle de* l'*Amérique ;* 5.° l'oiseau pêcheur des Antilles ; 6.° le mansfeni qui paroît être une espèce de petit aigle, ce qui fait en tout treize espèces, dont l'une que nous avons appelée *petit aigle de* l'*Amérique*, n'a été indiquée par aucun Naturaliste. Nous allons faire de même l'énumération & la réduction des espèces de vautours, & nous parlerons d'abord d'un oiseau qui a été mis au nombre des aigles par Aristote, & après lui par la plupart des Auteurs, quoique ce soit réellement un vautour & non pas un aigle.

LE

PERCNOPTÈRE (a).

J'ai adopté ce nom, tiré du Grec, pour diſtinguer cet oiſeau * de tous les autres; ce n'eſt point du tout un aigle, & ce n'eſt certainement qu'un vautour, ou ſi l'on veut ſuivre le ſentiment des Anciens, il ſera le dernier degré des nuances entre ces deux genres d'oiſeaux, tenant d'infiniment plus près aux vautours qu'aux aigles. Ariſtote *(b)*, qui

(a) Cet oiſeau s'appelle en Catalogne, *Trencalos*. — Le Vautour des Alpes. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 464.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 426.

(b) Nota. Ariſtote en fait la quatrième eſpèce de ſes aigles, ſous le nom de Περκνόπτερος; & il lui donne enſuite pour ſurnom Ὑπάετος, que Théodore Gaza a bien rendu par *ſubaquila*; mais d'autres Auteurs, & particulièrement Aldrovande ont penſé qu'on devoit lire Γυπάετος, au lieu de Ὑπάετος, c'eſt-à-dire, *Vulturina aquila* au lieu de *ſubaquila*: ce qu'il y a de vrai, c'eſt que l'une & l'autre de ces deux dénominations conviennent également à cet oiſeau.

l'a placé parmi les aigles, avoue lui-même qu'il est plutôt du genre des vautours, ayant, dit-il, tous les vices de l'aigle, sans avoir aucune de ses bonnes qualités; se laissant chasser & battre par les corbeaux, étant paresseux à la chasse, pesant au vol, toujours criant, lamentant, toujours affamé & cherchant les cadavres: il a aussi les ailes plus courtes & la queue plus longue que les aigles; la tête d'un bleu clair, le cou blanc & nu, c'est-à-dire, couvert comme la tête d'un simple duvet blanc, avec un collier de petites plumes blanches & roides au-dessous du cou en forme de fraise; l'iris des yeux est d'un jaune rougeâtre; le bec & la peau nue qui en recouvre la base sont noirs, l'extrémité crochue du bec est blanchâtre; le bas des jambes & les pieds sont nus & de couleur plombée; les ongles sont noirs, moins longs & moins courbés que ceux des aigles: il est de plus fort remarquable par une tache brune en forme de cœur qu'il porte sur la poitrine au-dessous de sa fraise, & cette tache brune paroît entourée ou

plutôt liſérée d'une ligne étroite & blanche : en général, cet oiſeau eſt d'une vilaine figure & mal proportionnée ; il eſt même dégoûtant par l'écoulement continuel d'une humeur qui ſort de ſes narines, & de deux autres trous qui ſe trouvent dans ſon bec par leſquels s'écoule la ſalive ; il a le jabot proéminent, & lorſqu'il eſt à terre, il tient toujours les ailes étendues *(c)*: enfin il ne reſſemble à l'aigle que par la grandeur, car il ſurpaſſe l'aigle commun, & il approche du grand aigle pour la groſſeur du corps, mais il n'a pas la même étendue de vol. L'eſpèce du percnoptère paroît être plus rare que celles des autres vautours ; on la trouve néanmoins dans les Pyrénées, dans les Alpes, & dans les montagnes de la Grèce, mais toujours en aſſez petit nombre.

(c) Nota. Cette habitude de tenir les aîles étendues appartient non-ſeulement à cette eſpèce, mais encore à la plupart des Vautours & à quelques autres oiſeaux de proie.

LE GRIFFON.

C'EST le nom que M.rs de l'Académie des Sciences ont donné à cet oiseau pour le distinguer des autres vautours *(a)*. D'autres Naturalistes l'ont appelé le *vautour rouge (b)*, le *vautour jaune (c)*, le *vautour fauve (d)*; & comme aucune de ces dénominations n'est univoque ni exacte, nous avons préféré le nom simple de griffon. Cet oiseau est encore plus grand que le percnoptère; il a huit pieds de vol ou d'envergure; le corps plus gros & plus long que le

(a) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie III, page 209, avec une assez bonne figure.*

(b) Vultur ruber seu lateritii coloris, magnitudinis mediæ, interdum comparet in Prussia. Rzaczynsky, *Auct. Hist. nat. Pol.* pag. 430.

(c) Vultur fulvus noster, Bætico Bellonii congener. Willulghby. *Ornith.* pag. 36; & Ray, *Synops. avium*, pag. 10, n.° 7.

(d) Le Vautour fauve. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 462.

grand aigle, ſur-tout en y comprenant les jambes qu'il a longues de plus d'un pied, & le cou qui a ſept pouces de longueur ; il a, comme le percnoptère, au bas du cou un collier de plumes blanches ; ſa tête eſt couverte de pareilles plumes qui font une petite aigrette par-derrière, au bas de laquelle on voit à découvert les trous des oreilles ; le cou eſt preſque entièrement dénué de plumes ; il a les yeux à fleur de tête avec de grandes paupières, toutes deux également mobiles & garnies de cils, & l'iris d'un bel orangé : le bec long & crochu, noirâtre à ſon extrémité ainſi qu'à ſon origine, & bleuâtre dans ſon milieu ; il eſt encore remarquable par ſon jabot rentré, c'eſt-à-dire par un grand creux qui eſt au haut de l'eſtomac, & dont toute la cavité eſt garnie de poils qui tendent de la circonférence au centre. Ce creux eſt la place du jabot qui n'eſt ni proéminent ni pendant, comme celui du percnoptère ; la peau du corps qui paroît à nu ſur le cou & autour des yeux, des oreilles, &c. eſt d'un gris brun & bleuâtre ; les

plus grandes plumes de l'aile ont jusqu'à deux pieds de longueur, & le tuyau plus d'un pouce de circonférence: les ongles sont noirâtres, mais moins grands & moins courbés que ceux des aigles.

Je crois, comme l'ont dit M.[rs] de l'Académie des Sciences, que le griffon est en effet le grand vautour d'Aristote *(e)*; mais comme ils ne donnent aucune raison de leur opinion à cet égard, & que d'abord il paroîtroit qu'Aristote ne faisant que deux espèces ou plutôt deux genres de vautours, le petit plus blanchâtre que le grand qui varie pour la forme *(f)*; il paroîtroit, dis-je, que ce genre du grand vautour est composé de plus d'une espèce, que l'on peut également y rapporter; car,

(e) Il se peut faire que l'oiseau que nous décrivons, *qui est le grand vautour d'Aristote*, est vulgairement appelé *griffon*, parce que c'est un oiseau fort grand, &c. *Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, partie III, page 59.*

(f) Vulturum duo genera sunt alterum parvum & albicantius, alterum majus, ac multiformius. Arist. *Hist. anim.* lib. VIII, cap. 3.

il n'y a que le percnoptère dont il ait indiqué l'eſpèce en particulier ; & comme il ne décrit aucun des autres grands vautours, on pourroit douter avec raiſon, que le griffon fût le même que ſon grand vautour ; le vaûtour commun, qui eſt tout auſſi grand & peut-être moins rare que le griffon, pourroit être également pris pour ce grand vautour ; en ſorte qu'on doit penſer que M.rs de l'Académie des Sciences, ont eu tort d'affirmer, comme certaine, une choſe auſſi équivoque & auſſi douteuſe, ſans avoir même indiqué la raiſon ou le fondement de leur aſſertion, qui ne peut ſe trouver vraie que par haſard, & ne peut être prouvée que par des réflexions & des comparaiſons qu'ils n'avoient pas faites : j'ai tâché d'y ſuppléer, & voici les raiſons qui m'ont déterminé à croire que notre griffon eſt en effet le grand vautour des Anciens.

Il me paroît que l'eſpèce du griffon eſt compoſée de deux variétés ; la première, qui a été appelée *vautour fauve (g)*;

(g) Le Vautour fauve. Briſſon, *tome I, page 462.*

& la seconde, *vautour doré* par les Naturalistes *(h)*. Les différences entre ces deux oiseaux dont le premier est le griffon, ne sont pas assez grandes pour en faire deux espèces distinctes & séparées; car, tous deux sont de la même grandeur, & en général à peu près de la même couleur; tous deux ont la queue courte relativement aux ailes qui sont très-longues *(i)*, & par ce caractère qui leur est commun, ils diffèrent des autres vautours: ces ressemblances ont même frappé d'autres Naturalistes avant moi *(k)*, au point qu'ils ont appelé le vautour fauve, *congener* du vautour doré;

(h) Vultur aureus Alberti magni, Gesneri, Raii, Willulghbei, Klein, *Ord. avium.* pag. 43, n.° 1, — *Vultur bœticus sive castaneus.* Aldrovand *Avi.* tom. I, pag. 273. — Le Vautour doré. Brisson, *Ornith.* tome I, page 458.

(i) Nota. M. Brisson donne à son vautour doré une queue de deux pieds trois pouces de longueur, & trois pieds à la plus grande plume de l'aile, ce qui me feroit douter que ce soit le même oiseau que le vautour doré des autres Auteurs, qui a la queue courte en comparaison des ailes.

(k) Vultur fulvus bœtico congener. Ray, *Synops. avi.* pag. 10. n.° 7; & Willulghby, *Ornithol.* pag. 36.

je suis

je ſuis même très-porté à croire que l'oiſeau indiqué par Belon, ſous le nom de *vautour noir,* eſt encore de la même eſpèce que le griffon & le vautour doré; car ce vautour noir eſt de la même grandeur, & a le dos & les ailes de la même couleur que le vautour doré. Or en réuniſſant en une ſeule eſpèce ces trois variétés, le griffon ſera le moins rare des grands vautours, & celui par conſéquent qu'Ariſtote aura principalement indiqué: & ce qui rend cette préſomption encore plus vraiſemblable, c'eſt que ſelon Belon, ce grand vautour noir ſe trouve fréquemment en Égypte, en Arabie & dans les îles de l'Archipel, & que dès-lors il doit être aſſez commun en Grèce. Quoi qu'il en ſoit, il me ſemble qu'on peut réduire les grands vautours qui ſe trouvent en Europe à quatre eſpèces; ſavoir, le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, dont nous parlerons dans l'article ſuivant, & le vautour hupé, qui diffèrent aſſez les uns des autres pour faire des eſpèces diſtinctes & ſéparées.

M.^rs de l'Académie des Sciences,

qui ont disséqué deux griffons femelles ont très-bien observé que le bec est plus long à proportion qu'aux aigles & moins recourbé; qu'il n'est noir qu'au commencement & à la pointe, le milieu étant d'un gris bleuâtre; que la mandibule superieure du bec a en dedans comme une rainure de chaque côté; que ces rainures retiennent les bords tranchans de la mandibule inférieure lorsque le bec est fermé; que vers le bout du bec il y a une petite éminence ronde aux côtés de laquelle sont deux petits trous par où les canaux salivaires se déchargent; que dans la base du bec sont les trous des narines, longs de six lignes, sur deux de large, en allant du haut en bas, ce qui donne une grande amplitude aux parties extérieures de l'organe de l'odorat dans cet oiseau; que la langue est dure & cartilagineuse, faisant par le bout comme un demi-canal, & ses deux côtés étant relevés en haut; ces côtés ayant un rebord encore plus dur que le reste de la langue, qui fait comme une scie composée de pointes tournées vers le gosier; que

l'œſophage ſe dilate vers le bas, & forme une groſſe boſſe qui prend un peu au-deſſous du rétréciſſement de l'œſophage; que cette boſſe n'eſt différente du jabot des poules, qu'en ce qu'elle eſt parſemée d'une grande quantité de vaiſſeaux fort viſibles, à cauſe que la membrane de cette poche eſt fort blanche & fort tranſparente *(l)*; que le géſier n'eſt ni auſſi dur ni auſſi épais qu'il l'eſt dans les gallinacées, & que ſa partie charnue n'eſt pas rouge comme aux géſiers des autres oiſeaux, mais blanche comme ſont les autres ventricules; que les inteſtins & les *cæcum* ſont petits comme dans les autres oiſeaux de proie; qu'enfin l'ovaire eſt à l'ordinaire, & l'*oviductus* un peu anfractueux comme celui des poules, & qu'il ne forme pas un conduit

(l) Nota. Il paroîtroit par ce que diſent ici M.rs de l'Académie, que le griffon a le jabot proéminent au dehors; cependant je me ſuis aſſuré par mes yeux du contraire, il n'y a qu'un grand creux à la place du jabot, à l'extérieur; mais cela n'empêche pas qu'à l'intérieur il n'y ait une boſſe & un grand élargiſſement dans cette partie de l'œſophage qui ſoulève la peau du creux & le remplit lorſqne l'animal eſt bien repu.

droit & égal, ainsi qu'il l'est dans plusieurs autres oiseaux *(m)*.

Si nous comparons ces observations sur les parties intérieures des vautours, avec celles que les mêmes Anatomistes de l'Académie ont faites sur les aigles; nous remarquerons aisément que quoique les vautours se nourrissent de chair comme les aigles, ils n'ont pas néanmoins la même conformation dans les parties qui servent à la digestion, & qu'ils sont à cet égard beaucoup plus près des poules & des autres oiseaux qui se nourrissent de grain, puisqu'ils ont un jabot & un estomac qu'on peut regarder, comme un demi-gésier, par son épaisseur à la partie du fond: en sorte que les vautours paroissent être conformés non-seulement pour être carnivores, mais granivores & même omnivores.

(m) Mémoires pour servir à l'Histoire des animaux, *partie III*, *article* du Griffon.

* LE VAUTOUR
OU
GRAND VAUTOUR (a).

Voyez la planche V de ce volume.

LE Vautour ſimplement dit ou le grand Vautour, eſt l'oiſeau que Belon a improprement appelé le *grand vautour cendré (b)*, & que la plupart des Naturaliſtes après lui, ont auſſi nommé *vautour cendré (c)*, quoiqu'il ſoit beaucoup

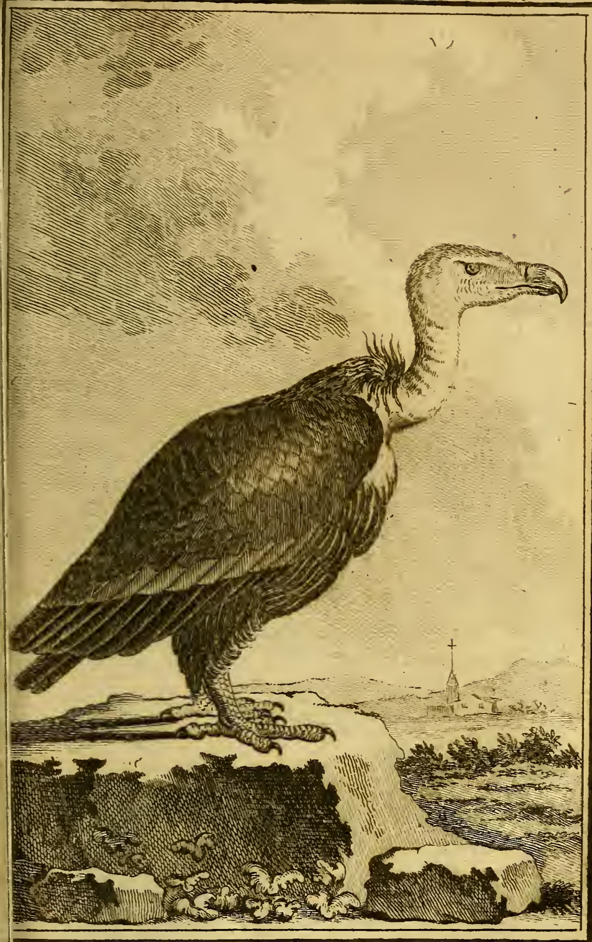
* *Voyez les planches enluminées*, n.° 425.

(a) Vautour, en Arabe, *Racham* ou *Rocham*; en Grec, Γύψ; en Latin, *Vultur*; en Eſpagnol, *Buyetre*; en Italien, *Avoltorio*; en Allemand, *Gyr* ou *Geir*, ou *Geier*; en Polonois, *Sep*; en Anglois, *Geir* ou *Vulture*. — Le Vautour. Briſſon, *tome I, page 453*.

(b) Le grand Vautour cendré. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 83, avec une figure.*

(c) Vultur cinereus. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 235 & 271. — Ray, *Synopſ. avi.* pag. 9, n.° 1. — Willulghby, *Ornithol.* pag. 35, n.° 1. — Klein, *Ord. avi.* pag. 44, n.° 4. — Charleton, *Onomast.* pag. 64, n.° 2. — Rzaczynsky, *Auct. Hiſt. nat. Pol.* pag. 430.

plus noir que cendré : il est plus gros & plus grand que l'aigle commun, mais un peu moindre que le griffon, duquel il n'est pas difficile de le distinguer ; 1.° par le cou qu'il a couvert d'un duvet beaucoup plus long & plus fourni, & qui est de la même couleur que celle des plumes du dos ; 2.° par une espèce de cravate blanche qui part des deux côtés de la tête, s'étend en deux branches jusqu'au bas du cou, & borde de chaque côté un assez large espace d'une couleur noire, & au-dessous duquel il se trouve un collier étroit & blanc ; 3.° par les pieds qui sont dans le vautour couverts de plumes brunes, tandis que dans le griffon, les pieds sont jaunâtres ou blanchâtres ; & enfin par les doigts qui sont jaunes, tandis que ceux du griffon sont bruns ou cendrés.



LE VAUTOUR.

LE VAUTOUR À AIGRETTES (a).

CE Vautour qui eſt moins grand que les trois premiers, l'eſt cependant encore aſſez pour être mis au nombre des grands vautours : nous ne pouvons en rien dire de mieux que ce qu'en a dit Geſner *(b)*, qui de tous les Naturaliſtes eſt le ſeul qui ait vu pluſieurs de ces oiſeaux. Le vautour, dit-il, que les Allemands appellent *haſengeier (vautour aux lièvres)*, a le bec noir & crochu par le bout, de vilains yeux, le corps grand & fort, les ailes larges, la queue longue & droite; le plumage d'un roux noirâtre, les pieds jaunes. Lorſqu'il eſt en repos, à terre ou perché, il redreſſe les plumes de la tête qui lui font alors

(a) Le vautour hupé, Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 460.

(b) Geſner, *Avi.* pag. 782.

comme deux cornes, que l'on n'aperçoit plus quand il vole. Il a près de six pieds de vol ou d'envergure ; il marche bien & fait des pas de quinze pouces d'étendue : il poursuit les oiseaux de toute espèce, & il en fait sa proie ; il chasse aussi les lièvres, les lapins, les jeunes renards & les petits faons, & n'épargne pas même le poisson, il est d'une telle férocité qu'on ne peut l'apprivoiser, non-seulement il poursuit sa proie au vol en s'élançant du sommet d'un arbre ou de quelque rocher élevé, mais encore à la course ; il vole avec grand bruit : il niche dans les forêts épaisses & désertes sur les arbres les plus élevés ; il mange la chair, les entrailles des animaux vivans, & même les cadavres : quoique très-vorace, il peut supporter l'abstinence pendant quatorze jours. On prit deux de ces oiseaux en Alsace au mois de janvier 1513, & l'année suivante on en trouva d'autres dans un nid qui étoit construit sur un gros chêne très-élevé, à quelque distance de la ville de Misen.

Tous les grands vautours, c'est-à-dire

le percnoptère, le griffon, le vautour proprement dit, & le vautour à aigrettes, ne produisent qu'en petit nombre & une seule fois l'année. Aristote dit qu'ordinairement ils ne pondent qu'un œuf ou deux *(c)*: ils font leurs nids dans des lieux si hauts & d'un accès si difficile, qu'il est très-rare d'en trouver: ce n'est que dans les montagnes élevées & désertes que l'on doit les chercher *(d)*;

(c) Rupibus inaccessis parit, neque locorum plurium incola avis hæc est, edit non plus quam unum aut duo complurimum. Arist. *Hist. anim.* lib. IX, cap. 11.

(d) Nota. En général, les vautours & les aigles qui habitent les îles & les autres terres voisines de la mer, ne bâtissent pas leurs nids sur des arbres, mais contre des rochers escarpés & dans des lieux inaccessibles, de sorte qu'on ne peut les voir que de la mer lorsqu'on est sur un vaisseau. *Voyez les Observations de Belon, depuis la page 10 jusqu'à 14.* — Dapper dit la même chose, & ajoute, que quand on veut prendre leurs petits ou leurs œufs, on attache une longue corde à un gros pieu, profondément enfoncé & bien affermi en terre au haut de la montagne, & qu'un homme se laisse glisser le long de la corde, en descendant jusqu'au nid de l'oiseau, dans une corbeille où il met les petits & les œufs, & qu'ensuite on le tire en haut avec sa prise. *Voyez Description des îles de l'Archipel par Dapper, page 469.*

les vautours habitent ces lieux de préférence pendant toute la belle saison, & ce n'est que quand les neiges & les glaces commencent à couvrir ces sommets de montagnes qu'on les voit descendre dans les plaines, & voyager en hiver du côté des pays chauds; car il paroît que les vautours craignent plus le froid que la plupart des aigles; ils sont moins communs dans le nord; il sembleroit même qu'il n'y en a point du tout en Suède, ni dans les pays au-delà, puisque M. Linnæus, dans l'énumération qu'il fait de tous les oiseaux de la Suède *(e)*, ne fait aucune mention des vautours: cependant nous parlerons dans l'article suivant, d'un vautour qu'on nous a envoyé de Norvège, mais cela n'empêche pas qu'ils ne soient plus nombreux dans les climats chauds, en Égypte *(f)*, en Arabie, dans les îles &

(e) Linn. Fauna Suecica, pag. 16 & seq. usque ad pag. 24.

(f) Étant en Égypte & ès plaines de l'Arabie déserte, avons observé que les vautours y sont fréquens & grands, Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 84.*

de l'Archipel, & dans plusieurs autres provinces de l'Afrique & de l'Asie : on y fait même grand usage de la peau des vautours, le cuir en est presque aussi épais que celui d'un chevreau, il est recouvert d'un duvet très-fin, très-serré & très-chaud, & l'on en fait d'excellentes fourrures *(g)*.

(g) Les paysans de Crète & les autres qui habitent les montagnes de divers pays, en Égypte & dans l'Arabie déserte, s'étudient de prendre les vautours en diverses manières ; ils les écorchent & vendent les peaux aux pelletiers. . . . . Leur peau est quasi aussi épaisse que celle d'un chevreau. . . . Les pelletiers savent tirer les plus grosses plumes de la peau des vautours, laissant le duvet qui est au-dessous, & ainsi la conroyent, faisant pelices qui valent grand'somme d'argent ; mais en France s'en servent le plus à faire pièces à mettre sur l'estomac. . . . Qui seroit au Caire & iroit voir les marchandises qui sont exposées en vente, trouveroit des vêtemens de fine soie fourrés de peaux de vautours, tant de noirs que de blancs. *Idem, ibidem,* pag. 83 & 84. — Il y a une grande-quantité de vautours dans l'île de Chypre; ces oiseaux sont de la grosseur d'un cygne, fort semblables à l'aigle en ce que leurs ailes & leur dos, sont couverts de mêmes plumes ; leur cou est plein de duvet, doux comme la plus fine fourrure, & toute leur peau en est si couverte que les Insulaires la portent sur la poitrine & devant leur estomac pour aider à la

Au reste, il me paroît que le vautour noir que Belon dit être commun en Égypte, est de la même espèce que le vautour proprement dit, qu'il appelle *vautour cendré,* & qu'on ne doit pas les séparer comme l'ont fait quelques Naturalistes *(h),* puisque Belon lui-même, qui est le seul qui les ait indiqués, ne les sépare pas, & parle des cendrés & des noirs, comme faisant tous deux l'espèce du grand vautour, ou vautour proprement dit; en sorte qu'il est probable qu'il en existe en effet de noirs *, & d'autres qui sont cendrés, mais que nous n'avons pas vus. Il en est du vau-

digestion: ces oiseaux ont une touffe de plumes au-dessous du cou; leurs jambes sont grosses & fortes. . . . Ils ne vivent que de charognes & ils s'en remplissent si fort qu'ils en dévorent en une fois autant qu'il leur en faut pour quinze jours. . . . Et lorsqu'ils sont ainsi remplis ils ne peuvent s'élever de terre facilement; c'est alors qu'on les tire & tue fort à l'aise; ils sont même alors quelquefois si pesans qu'on les prend avec des chiens ou qu'on les tue à coups de pierres & de bâtons. *Description de l'Archipel, par Dapper, page 50.*

(h) Le Vautour noir. Brisson, *tome I, page 457.*

* *Voyez les planches enluminées,* n.° 425.

tour noir comme de l'aigle noir, qui tous deux ſont de l'eſpèce commune du vautour ou de l'aigle. Ariſtote a eu raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit multiforme, puiſque ce genre eſt en effet composé des trois eſpèces du griffon, du grand vautour & du vautour à aigrette, ſans y comprendre le percnoptère, qu'Ariſtote avoit cru devoir ſéparer des vautours & aſſocier aux aigles. Il n'en eſt pas de même du petit vautour dont nous allons parler, & qui ne me paroît faire qu'une ſeule eſpèce en Europe; ainſi ce Philoſophe a eu encore raiſon de dire que le genre du grand vautour étoit plus multiforme, c'eſt-à-dire, contenoit plus d'eſpèces que celui du petit vautour.



LE
PETIT VAUTOUR (a).

IL nous reste maintenant à parler des petits Vautours*, qui me paroissent différer des grands que nous venons d'indiquer sous les noms de *percnoptère*, *griffon*, *grand vautour*, & *vautour à aigrette*, non-seulement par la grandeur, mais encore par d'autres caractères particuliers. Aristote, comme je l'ai dit, n'en a fait qu'une espèce, & nos Nomenclateurs en comptent trois; savoir, le vautour brun, le vautour d'Égypte & le vautour à tête blanche. Ce dernier qui est un des plus petits *(b)*, & dont nous

(a) Nota. Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour de Norvège*, parce qu'il nous a été envoyé de Norvège.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 449.

(b) Vultur leucocephalos. Schwenckfeld. *Avi. Sil.* pag. 375. — Le vautour à tête blanche. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 466.

donnons ici la repréſentation, paroît être en effet d'une eſpèce différente des deux premiers, car il en diffère en ce qu'il a le bas des jambes & les pieds nus, tandis que les deux autres les ont couverts de plumes. Ce vautour à tête blanche, eſt vraiſemblablement le petit vautour blanc des Anciens, qui ſe trouve communément en Arabie, en Égypte, en Grèce, en Allemagne & juſqu'en Norvège, d'où il nous a été envoyé : on peut remarquer qu'il a la tête & le deſſous du cou dégarnis de plumes & d'une couleur rougeâtre, & qu'il eſt blanc preſqu'en entier, à l'exception des grandes plumes des ailes qui ſont noires *(c)*: ces caractères ſont plus que ſuffiſans pour le faire reconnoître.

Des autres eſpèces de petits vautours indiqués par M. Briſſon, ſous les noms de *vautour brun* & de *vautour d'Égypte*, il me paroît qu'il faut en retrancher ou

(c) Cet oiſeau, dit M. Schwenckfeld, qui ſe nomme en Siléſie *Grimmer*, a la langue aſſez large, l'eſtomac épais & ridé, la véſicule du fiel grande. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 376.

plutôt séparer le second, c'est-à-dire, le vautour d'Égypte, qui, par la description que Belon seul en a donnée *(d)*, n'est point un vautour, mais un oiseau d'un autre genre, & auquel il a cru devoir donner le nom de *sacre Égyptien;* il ne nous reste donc plus que le vautour brun, au sujet duquel je remarquerai seulement, que je ne vois pas les raisons qui ont déterminé M. Brisson à rapporter cet oiseau à l'*aquila heteropode* de Gesner; il me paroît au contraire, qu'au lieu de faire de cet aigle hétéropode un vautour, on devroit le supprimer de la liste des oiseaux; car son existence n'est nullement prouvée; aucun des Naturalistes ne l'a vu; Gesner *(e)*, qui seul en a parlé, & que tous les autres n'ont fait que copier *(f)*,

(d) Sacre Égyptien. *Hierax* en Grec; *Accipiter Ægyptius*, en Latin; *Sacre d'Égypte*, en François. Belon, *Histoire naturelle des Oiseaux*, pages 110 & 111.

(e) Aquila Heteropode. Gesner, *Avi.* pag. 207.

(f) Aquila Heteropos. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 232. — *Heteropos. Gesner.* Charleton, *Exerc.* pag. 71. — *Falco capite nudo fuscus.* Linn. *Syst. nat.* edit. VI, gen. 36, sp. 2.

n'en avoit eu qu'un deſſin qu'il a fait graver, & dont il a rapporté la figure au genre des aigles, & non pas à celui des vautours ; & la dénomination d'*aigle hétéropode* qu'il lui donne, eſt priſe du deſſin dans lequel l'une des jambes de cet oiſeau étoit bleue, & l'autre d'un brun blanchâtre; & il avoue qu'il n'a pu rien apprendre de certain ſur cette eſpèce, & qu'il n'en parle & ne lui donne ce nom d'*aigle hétéropode*, qu'en ſuppoſant la vérité de ce même deſſin. Or un oiſeau deſſiné par un homme inconnu, nommé d'après un deſſin incorrect, & que la ſeule différence de la couleur des deux jambes doit faire regarder comme infidèle ; un oiſeau qui n'a jamais été vu d'aucun de ceux qui en ont voulu parler, eſt-il un vautour ou un aigle ! eſt-il même un oiſeau réellement exiſtant ! il me paroît donc que c'eſt très-gratuitement que l'on a voulu y rapporter le vautour brun.

Au reſte, l'oiſeau qui exiſte réellement, & qui ne doit point être rapporté à l'aigle hétéropode qui n'exiſte pas, eſt repréſenté dans les planches

enluminées, *n.° 427;* & comme il nous a été envoyé d'Afrique aussi-bien que de l'île de Malte *(g)*, nous le renvoyons à l'article suivant, où nous traiterons des oiseaux étrangers qui ont rapport aux vautours.

(g) Le Vautour brun. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 455.

OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport aux VAUTOURS.

I.

L'OISEAU envoyé d'Afrique & de l'île de Malte, sous le nom de *Vautour brun* *, dont nous avons parlé dans l'article précédent, qui est une espèce ou une variété particulière dans le genre des vautours, & qui, ne se trouvant point en Europe, doit être regardée

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 427.

comme appartenante au climat de l'Afrique, & ſur-tout aux terres voiſines de la mer méditerranée.

II.

L'OISEAU appelé par Belon, le *ſacre d'Égypte,* & que le Docteur Shaw indique ſous le nom *Achbobba;* cet oiſeau ſe voit par troupes dans les terres ſtériles & ſablonneuſes qui avoiſinent les pyramides d'Egypte; il ſe tient preſque toujours à terre & ſe repaît comme les vautours de toute viande & de chair corrompue. « Il eſt (dit Belon) oiſeau ſordide & non gentil, & quiconque feindra voir un oiſeau, ayans « la corpulence d'un milan, le bec entre « le corbeau & l'oiſeau de proie, cro- « chu par le fin bout, & les jambes & « pieds, & marcher comme le corbeau, « aura l'idée de cet oiſeau, qui eſt fré- « quent en Égypte, mais rare ailleurs, « quoiqu'il y en ait quelques-uns en « Syrie, & que j'en aie (ajoute-t-il) « vu quelqu'uns dans la Caramanie ». Au reſte, cet oiſeau varie pour les couleurs;

c'est, à ce que croit Belon, l'*hierax* ou *accipiter Ægyptius* d'Hérodote, qui, comme l'ibis, étoit en vénération chez les anciens Égyptiens, parce que tous deux tuent & mangent les serpens & autres bêtes immondes qui infectent l'Égypte *(a)*. « Auprès du Caire, dit » le docteur Shaw, nous rencontrames » plusieurs troupes d'achbobbas, qui, » comme nos corbeaux, vivent de cha- » rogne. . . . c'est peut-être l'épervier » d'Égypte, dont Strabon dit que, » contre le naturel de ces sortes d'oi- » seaux, il n'est pas fort sauvage, car » l'achbobba est un oiseau qui ne fait » point de mal & que les Mahométans » regardent comme sacré; c'est pour- » quoi le Bacha donne tous les jours

(a) Belon, *Hist. Nat. des Oiseaux, pages 110 & 111, avec figure,* dans laquelle on peut remarquer que le bec ressemble beaucoup plus à celui d'un aigle ou d'un épervier qu'à celui d'un vautour; mais on doit présumer que cette partie est mal représentée dans la figure, puisque l'Auteur dit dans sa description, que le bec est entre celui du corbeau & celui d'un oiseau de proie, & crochu par l'extrémité, ce qui exprime assez bien la forme du bec d'un vautour.

deux bœufs pour les nourrir, ce qui «
paroît être un reſte de l'ancienne ſu- «
perſtition des Égyptiens » *(b)*. C'eſt de
ce même oiſeau dont parle Paul Luc s.
« On rencontre encore en Égypt ,
dit-il, de ces éperviers à qui on «
rendoit, ainſi qu'à l'ibis, un autre «
culte religieux; c'eſt un oiſeau de «
proie de la groſſeur d'un corbeau, «
dont la tête reſſemble à celle d'un «
vautour & les plumes à celles d'un «
faucon; les prêtres de ce pays re- «
préſentoient de grands myſtères ſous «
le ſymbole de cet oiſeau; ils le fai- «
ſoient graver ſur leurs obéliſques & «
ſur les murailles de leurs temples pour «
repréſenter le ſoleil; la vivacité de ſes «
yeux qu'il tourne inceſſamment vers cet «
aſtre, la rapidité de ſon vol, ſa longue «
vie, tout leur parut propre à marquer «
la nature du ſoleil, &c. » *(c)*. Au reſte,
cet oiſeau, qui, comme l'on voit, n'eſt
pas aſſez décrit, pourroit bien être le

(b) Voyage de Shaw. D. M. *tome II, pages 9 & 92.*

(c) Voyage de Paul Lucas, *tome III, page 204.*

même que le *galinache* ou *marchand*, dont nous ferons mention, *art. IV*.

III.

L'OISEAU *(d)* de l'Amérique méridionale *, que les Européens qui habitent les Colonies, ont appelé *Roi des Vautours (e)*, & qui est en effet le plus bel oiseau de ce genre : c'est d'après celui qui est au cabinet du Roi que M. Brisson en a donné une bonne & ample description. M. Edwards, qui a vu plusieurs de ces oiseaux à Londres, l'a aussi très-bien décrit & dessiné : nous

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 428.

(d) Cosquauhtli, *ut Mexicani vocant ; sive aurai* De Laët, *Hist. Nov. orbis*, pag. 232. — Coscaquauhtli. *Regina aurarum* Hernandès. *Hist. Mex.* pag. 319. — Coscaquauhtli. Fernandès, *Hist. nov. Hisp.* pag. 20. — *Regina aurarum.* Euf. Nieremberg, *pag. 224.* — Vautour des Indes. Albin, *tome II, page 2, avec une figure coloriée, planche IV.*

(d) Roi des Vautours. Edwards, *Hist. des Oiseaux*, tome I, page 2, avec une bonne figure bien enluminée, planche II. — Le Roi des Vautours. Brisson, *Ornithol.* tome I, page 470, avec une bonne figure, planche XXXVI.

réunirons ici les remarques de ces deux auteurs & de ceux qui les ont précédés, avec celles que nous avons faites nous-mêmes ſur la forme & la nature de cet oiſeau ; c'eſt certainement un vautour, car il a la tête & le cou dénué de plumes, ce qui eſt le caractère le plus diſtinctif de ce genre ; mais il n'eſt pas des plus grands, n'ayant que deux pieds deux ou trois pouces de longueur de corps, depuis le bout du bec juſqu'à celui des pieds ou de la queue ; n'étant pas plus gros qu'un dindon femelle ; & n'ayant pas les ailes à proportion ſi grandes que les autres vautours, quoiqu'elles s'étendent, lorſqu'elles ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue, qui n'a pas huit pouces de longueur ; le bec qui eſt aſſez fort & épais, eſt d'abord droit & direct & ne devient crochu qu'au bout ; dans quelques-uns il eſt entièrement rouge, & dans d'autres il ne l'eſt qu'à ſon extrémité, & noir dans ſon milieu ; la baſe du bec eſt environnée & couverte d'une peau de couleur orangée, large ; & s'élevant de chaque côté juſqu'au haut de la tête,

& c'eſt dans cette peau que ſont placées les narines, de forme oblongue, & entre leſquelles cette peau s'élève comme une crête dentelée & mobile, & qui tombe indifféremment d'un côté ou de l'autre, ſelon le mouvement de tête que fait l'oiſeau; les yeux ſont entourés d'une peau rouge écarlate, & l'iris a la couleur & l'éclat des perles; la tête & le cou ſont dénués de plumes & couverts d'une peau de couleur de chair ſur le haut de la tête, & d'un rouge plus vif ſur le derrière & plus terne ſur le devant; au-deſſous du derrière de la tête s'élève une petite touffe de duvet noir, de laquelle ſort & s'étend de chaque côté ſous la gorge, une peau ridée, de couleur brunâtre, mêlée de bleu & de rouge dans ſa partie poſtérieure: cette peau eſt rayée de petites lignes de duvet noir; les joues ou côtés de la tête ſont couvertes d'un duvet noir, & entre le bec & les yeux, derrière les coins du bec il y a de chaque côté une tache d'un pourpre brun; à la partie ſupérieure du haut du cou il y a de chaque côté une petite ligne longitudinale

de

de duvet noir, & l'eſpace contenu entre ces deux lignes eſt d'un jaune terne ; les côtés du haut du cou ſont d'une couleur rouge, qui ſe change, en deſcendant par nuances, en jaune ; au-deſſous de la partie nue du cou eſt une eſpèce de collier ou de fraiſe, formée par des plumes douces aſſez longues & d'un cendré foncé ; ce collier qui entoure le cou entier & deſcend ſur la poitrine, eſt aſſez ample pour que l'oiſeau puiſſe, en ſe reſſerrant, y cacher ſon cou & partie de ſa tête, comme dans un capuchon, & c'eſt ce qui a fait donner à cet oiſeau le nom de *moine (f)* par quelques Naturaliſtes ; les plumes de la poitrine, du ventre, des cuiſſes, des jambes, & celles du deſſous de la queue ſont blanches & teintes d'un peu d'aurore ; celles du croupion & du deſſus de la queue varient, étant noires dans quelques individus & blanches dans

(f) Vultur monachus Monck. Rex Warwarum. Avem Moritzburgi vidi cujus figura in aviario picto Bareithano. Calvitium quaſi raſum habet. Collum nudum in vaginâ cutaneâ, plumis cinereis lanatis fimbriatâ recondere poteſt. Klein, *Ordo. Avi.* pag. 46.

d'autres ; les autres plumes de la queue sont toujours noires, aussi-bien que les grandes plumes des ailes, lesquelles sont ordinairement bordées de gris : la couleur des pieds & des ongles n'est pas la même dans tous ces oiseaux, les uns ont les pieds d'un blanc sale ou jaunâtre & les ongles noirâtres ; d'autres ont les pieds & les ongles rougeâtres, les ongles sont fort courts & peu crochus.

Cet oiseau est de l'Amérique méridionale & non pas des Indes orientales, comme quelques auteurs l'ont écrit *(g)*; celui que nous avons au cabinet du Roi a été envoyé de Cayenne : Navarette en parlant de cet oiseau, dit *(h)* « j'ai vu à Acapulco le roi des *zopilotes* » ou *vautours ;* c'est un des plus beaux oiseaux qu'on puisse voir, &c. » Le

(g) Albin dit que celui qu'il a dessiné étoit venu des Indes orientales par un vaisseau Hollandois appelé le *Pallampank, partie III, page 2, n.° 4.* M. Edwards dit aussi que les gens qui montroient ces oiseaux à la foire de Londres, assuroient qu'ils venoient des Indes orientales ; mais que néanmoins il croit qu'ils sont de l'Amérique.

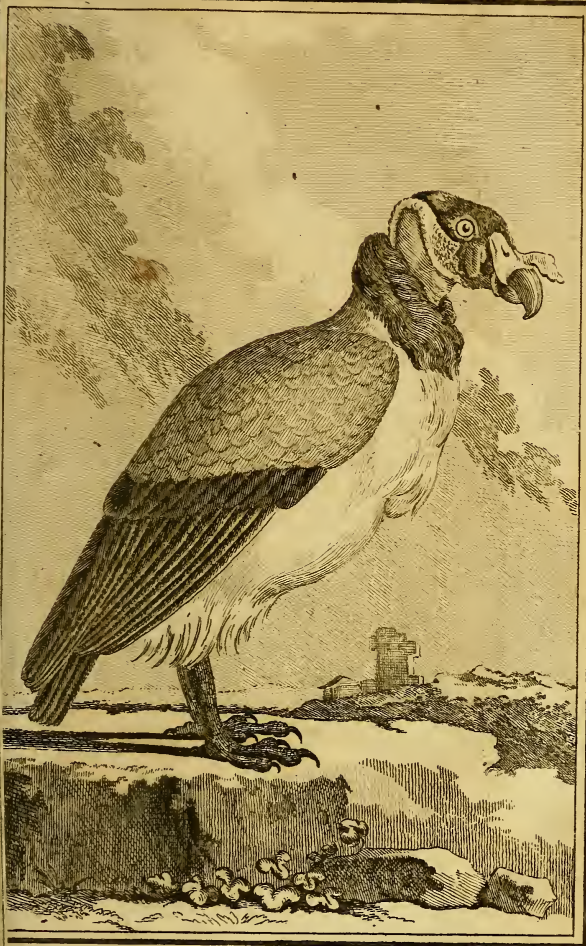
(h) Voyez le Recueil des Voyages, par Purchass, *page 753.*

ſieur Perry, qui fait à Londres commerce d'animaux étrangers, a aſſuré à M. Edwards, que cet oiſeau vient uniquement de l'Amérique: Hernandès, dans ſon *Hiſtoire de la nouvelle Eſpagne*, le décrit de manière à ne pouvoir s'y méprendre: Fernandès, Nieremberg & de Laët *(i)* qui tous ont copié la

(i) Il y a dans la nouvelle Eſpagne une incroyable abondance & variété de beaux oiſeaux, entre leſquels on eſtime exceller le *Coſquauhtli* ou *Aura*, comme les Mexicains le nomment, de la grandeur d'une poule d'Égypte, qui a les plumes noires par-tout le corps, excepté au cou & autour de la poitrine où elles ſont d'un noir rougiſſant; les ailes ſont noires & mêlées de couleur cendrée, pourpre & fauve au reſte; les ongles ſont recourbés; le bec ſemblable au papagais, rouge au bout; les trous des narines ouverts; les yeux noirs, les prunelles fauves, les paupières de couleur rouge, & le front d'un rouge de ſang & rempli de pluſieurs rides, leſquelles il fronce & ouvre à la façon des coqs d'inde, où il y a quelque peu de poil crépu comme celui des Nègres; la queue eſt ſemblable à celle d'un aigle, noire deſſus & cendrée deſſous.... Il y a un autre oiſeau de même eſpèce, que les Mexicains nomment *Tzopilotl*. De Laët, *Hiſt. du nouveau Monde*, liv. V, chap IV, p. 143 & 144. *Nota.* Ce ſecond oiſeau, appelé *Tzopilotl* par les Mexicains, eſt un vautour; car celui qu'on appelle *roi des Vautours* a été auſſi nommé *roi des Zopilotles*.

deſcription de Hernandès, s'accordent à dire, que cet oiſeau eſt commun dans les terres du Mexique & de la nouvelle Eſpagne; & comme dans le dépouillement que j'ai fait des ouvrages des Voyageurs, je n'ai pas trouvé la plus légère indication de cet oiſeau dans ceux de l'Afrique & de l'Aſie, je penſe qu'on peut aſſurer qu'il eſt propre & particulier aux terres méridionales du nouveau continent, & qu'il ne ſe trouve pas dans l'ancien; on pourroit m'objecter, que puiſque l'ouroutaran ou aigle du Breſil ſe trouve de mon aveu, également en Afrique & en Amérique, je ne dois pas aſſurer que le roi des vautours ne s'y trouve pas auſſi; la diſtance entre les deux continens eſt égale pour ces deux oiſeaux, mais probablement la puiſſance du vol eſt inégale *(k)*,

(k) Hernandès dit néanmoins que cet oiſeau s'élève fort haut, en tenant les ailes très-étendues, & que ſon vol eſt ſi ferme qu'il réſiſte aux plus grands vents. On pourroit croire que Nieremberg l'a appelé *regina aurarum*, parce qu'il ſurmonte la force du vent par celle de ſon vol; mais ce nom *aura* n'eſt pas dérivé du Latin, il vient par contraction d'*ouroua* qui eſt le nom Indien d'un autre vautour dont nous parlerons dans l'article ſuivant.



LE ROI DES VAUTOURS.

& les aigles en général volent beaucoup mieux que les vautours; quoi qu'il en ſoit, il paroît que celui-ci eſt confiné dans les terres où il eſt né, & qui s'étendent du Breſil à la nouvelle Eſpagne, car on ne le trouve plus dans les pays moins chauds, il craint le froid; ainſi ne pouvant traverſer la mer au vol entre le Breſil & la Guinée, & ne pouvant paſſer par les terres du nord, cette eſpèce eſt demeurée en propre au nouveau monde & doit être ajoutée à la liſte de celles qui n'appartiennent point à l'ancien continent.

Au reſte, ce bel oiſeau n'eſt ni propre, ni noble, ni généreux; il n'attaque que les animaux les plus foibles, & ne ſe nourrit que de rats, de lézards, de ſerpens & même des excrémens des animaux & des hommes; auſſi a-t-il une très-mauvaiſe odeur, & les Sauvages même ne peuvent manger de ſa chair.

I V.

L'OISEAU *(l)* appelé *ouroua* ou *aura (m)*, par les Indiens de Cayenne,

(l) Voyez les planches enluminées, n.° 187. *Nota.* Cet oiseau est nommé au bas de la planche, *Vautour du Bresil*, parce qu'il nous a été envoyé de cette contrée.

(m) Cet oiseau a été nommé *urubu* (ouroubou) par les Indiens du Bresil. Urubu *Brasiliensibus*. Marcgrav. *Hist. nat. Brasil.* pag. 208. — *Ouroua*, par les Indiens de Cayenne. *Meleagris Guianensis torquatus ; duplici ingluvie foras propendente,* Ouroua. Barrère, *Ornithol.* pag. 76. *Corvus calvus, torquatus duplici ingluvie foras propendente.* Cormoran des Amazones. Barrère, *Hist. de la France Équinoxiale*, page 129. — *Aura ; gallinaça aut gallinaço aliis.* Eus. Nieremberg, *page 224.* — *Zopilotl sive aura.* Hernandès, *page 331 ;* Fernandès, *page 37.* — *Zamuro*, sur les côtes de l'Amérique méridionale ; & *Suyuntu* au Pérou. Nieremberg, *ibid. pag. 224.* — Galinache ou Marchand. *Voyage de Desmarchais*, tome III, page 329. — Marchand. *Hist. des Aventuriers, par Oexmelin*, tome II, page 13. — Les Anglois de la Jamaïque l'ont nommé *Carion Crow*, & les Anglois d'Europe *Turkey Buzard.* Buse à figure de paon. Catesby, *tome I, page 6. avec une figure coloriée.* Nota. *Turkey Buzzard*, en Anglois, ne signifie pas *Buse à figure de paon* en François; c'est une faute du Traducteur, *Turkey Buzzard* signifie *dindon buse*.

urubu (n) (ouroubou) par ceux du Breſil, *Zopilotl* par ceux du Mexique, & auquel nos François de Saint-Domingue & nos Voyageurs, ont donné le ſurnom de *marchand :* c'eſt encore une eſpèce qu'on doit rapporter au genre des vautours *(o)*, parce qu'il eſt du même naturel, & qu'il a, comme eux, le bec crochu, & la tête & le cou dénués de plumes; quoique par d'autres caractères il reſſemble au dindon *(p)*, ce qui lui a fait donner par les Eſpagnols & les Portugais, le nom de *gallinaço* ou *gallinaça :* il n'eſt guère que de la grandeur d'une oie ſauvage ; il paroît avoir la tête petite, parce qu'elle n'eſt couverte, ainſi que le cou, que de la peau nue, & ſemée ſeulement de quelques

(n) Nota. On a mis par mépriſe le nom d'*urubu* à la planche n.° 428 du roi des vautours ; mais c'eſt à l'oiſeau dont il eſt ici queſtion que ce nom appartient.

(o) Vultur pullus, capite implumi, cute craſſâ rugosâ, ultra aperturas naſales laxatâ, tecto. Browne, *Hiſt. nat. of Jamaïc.* pag. 471. — Le Vautour du Breſil. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 468.

(p) Vultur gallinæ Africanæ facie. Sloane, *Of Jamaïc.* pag. 294, avec une figure.

poils noirs assez rares ; cette peau est raboteuse & variée de bleu, de blanc & de rougeâtre : les ailes, lorsqu'elles sont pliées, s'étendent au-delà de la queue, qui cependant est elle-même assez longue : le bec est d'un blanc jaunâtre & n'est crochu qu'à l'extrémité ; la peau nue qui en recouvre la base s'étend presqu'au milieu du bec, & elle est d'un jaune rougeâtre ; l'iris de l'œil est orangé, & les paupières sont blanches ; les plumes de tout le corps sont brunes ou noirâtres, avec un reflet de couleur changeante de vert & de pourpre obscurs ; les pieds sont d'une couleur livide, & les ongles sont noirs : cet oiseau a les narines encore plus longues à proportion que les autres vautours *(q)*; il est aussi plus lâche, plus sale & plus vorace qu'aucun d'eux, se

(q) Nota. J'ai cru devoir donner une courte description de cet oiseau, parce que j'ai trouvé que celles des autres Auteurs ne s'accordent pas parfaitement avec ce que j'ai vu; cependant comme il n'y a que de légères différences, il est à présumer que ce sont des variétés individuelles, & par conséquent leurs descriptions peuvent être aussi bonnes que la mienne.

nourrissant plutôt de chair morte & de vidanges, que de chair vivante; il a néanmoins le vol élevé & assez rapide, pour poursuivre une proie s'il en avoit le courage, mais il n'attaque guère que les cadavres; & s'il chasse quelquefois, c'est, en se réunissant en grandes troupes, pour tomber en grand nombre sur quelque animal endormi ou blessé.

Le marchand est le même oiseau que celui qu'a décrit Kolbe, sous le nom d'*aigle du cap :* il se trouve donc également dans le continent de l'Afrique & dans celui de l'Amérique méridionale, & comme on ne le voit pas fréquenter les terres du nord, il paroît qu'il a traversé la mer entre le Bresil & la Guinée. Hans Sloane, qui a vu & observé plusieurs de ces oiseaux en Amérique, dit qu'ils volent comme les milans, qu'ils sont toujours maigres. Il est donc très-possible qu'étant aussi légers de vol & de corps, ils aient franchi l'intervalle de mer qui sépare les deux continens. Hernandès dit qu'ils ne se nourrissent que de cadavres d'animaux & même d'excrémens humains:

qu'ils ſe raſſemblent ſur de grands arbres d'où ils deſcendent en troupes pour dévorer les charognes ; il ajoute que leur chair a une mauvaiſe odeur, plus forte que celle de la chair de corbeau. Nieremberg dit auſſi qu'ils volent très-haut & en grandes troupes ; qu'ils paſſent la nuit ſur des arbres ou des rochers très-élevés, d'où ils partent le matin pour venir autour des lieux habités ; qu'ils ont la vue très-perçante, & qu'ils voient de haut & de très-loin les animaux morts qui peuvent leur ſervir de pâture ; qu'ils ſont très-ſilencieux, ne criant, ni ne chantant jamais, & qu'on ne les entend que par un murmure peu fréquent ; qu'ils ſont très-communs dans les terres de l'Amérique méridionale, & que leurs petits ſont blancs dans le premier âge, & deviennent enſuite bruns ou noirâtres en grandiſſant. Marcgrave, dans la deſcription qu'il donne de cet oiſeau, dit qu'il a les pieds blanchâtres, les yeux beaux &, pour ainſi dire, couleur de rubis ; la langue en gouttière & en ſcie ſur les côtés. Ximenés aſſure que ces oiſeaux ne volent jamais qu'en grandes

troupes & toujours très-haut ; qu'ils tombent tous enſemble ſur la même proie, qu'ils dévorent juſqu'aux os & ſans aucun débat entr'eux, & qu'ils ſe rempliſſent au point de ne pouvoir reprendre leur vol : ce ſont de ces mêmes oiſeaux dont Acoſta fait mention ſous le nom de *poullazes (r),* « qui ſont, dit-il, d'une admirable légèreté, ont la « vue très-perçante, & qui ſont fort « propres pour nétoyer les cités, d'au- « tant qu'ils n'y laiſſent aucunes cha- « rognes ni choſes mortes ; ils paſſent « la nuit ſur les arbres ou ſur les rochers, « & au matin viennent aux cités ; ſe « mettent ſur le ſommet des plus hauts « édifices, d'où ils épient & attendent « leur priſe ; leurs petits ont le plumage « blanc, qui change enſuite en noir « avec l'âge ». « Je crois, dit Deſmarchais, que ces oiſeaux appelés *gal-* « *linaches* par les Portugais, & *marchands* « par les François de Saint-Domingue, « ſont une eſpèce de coq-d'inde *(ſ),* «

(r) Hiſtoire des Indes, par Joſeph Acoſta, *page 196.*

(ſ) Nota, Que quoique cet oiſeau reſſemble au

» qui au lieu de vivre de graines, de
» fruits & d'herbes comme les autres,
» ſe ſont accoutumés à être nourris de
» corps morts & de charognes; ils ſui-
» vent les chaſſeurs, ſur-tout ceux qui
» ne vont à la chaſſe que pour la peau
» des bêtes; ces gens abandonnent les
» chairs, qui pourriroient ſur les lieux
» & infecteroient l'air ſans le ſecours de
» ces oiſeaux, qui ne voient pas plutôt
» un corps écorché, qu'ils s'appellent
» les uns les autres, & fondent deſſus
» comme des vautours, & en moins de
» rien en dévorent la chair & laiſſent les
» os auſſi nets que s'ils avoient été ra-
» clés avec un couteau. Les Eſpagnols
» des grandes îles & de la terre ferme,
» auſſi-bien que les Portugais, habitans
» des lieux où l'on fait des cuirs, ont
» un ſoin tout particulier de ces oiſeaux,
» à cauſe du ſervice qu'ils leur rendent,
» en dévorant les corps morts & em-
» pêchant ainſi qu'ils ne corrompent

coq-d'inde par la tête, le cou & la grandeur du corps, il n'eſt pas de ce genre; mais de celui du vautour dont il a non-ſeulement le naturel & les mœurs, mais encore le bec crochu & les ſerres.

l'air; ils condamnent à une amende les « chasseurs qui tombent dans cette mé- « prise; cette protection a extrêmement « multiplié cette vilaine espèce de coq- « d'inde, on en trouve en bien des en- « droits de la Guiane, aussi-bien que « du Bresil, de la nouvelle Espagne & « des grandes îles; ils ont une odeur « de charogne que rien ne peut ôter; « on a beau leur arracher le croupion « dès qu'on les a tués, leur ôter les en- « trailles, tous ces soins sont inutiles; « leur chair dure, coriace, filasseuse, a « contracté une mauvaise odeur insup- « portable ».

« Ces oiseaux (dit Kolbe) se nour- rissent d'animaux morts; j'ai moi- « même vu plusieurs fois des squelettes « de vaches, de bœufs & d'animaux « sauvages qu'ils avoient dévorés; j'ap- « pelle ces restes des squelettes, & ce « n'est pas sans fondement, puisque « ces oiseaux séparent avec tant d'art les « chairs d'avec les os & la peau, que « ce qui reste est un squelette parfait, « couvert encore de la peau, sans qu'il « y ait rien de dérangé; on ne sauroit «

» même s'apercevoir que ce cadavre » est vide que lorsqu'on en est tout » près : pour cela, voici comme ils s'y » prennent ; d'abord ils font une ou- » verture au ventre de l'animal, d'où » ils arrachent les entrailles, qu'ils man- » gent, & entrant dans le vide qu'ils » viennent de faire ils séparent les chairs ; » les Hollandois du Cap appellent ces » aigles *stront-vogels* ou *stront-jagers (t)*, » c'est-à-dire, *oiseaux de fiente*, ou qui » vont à la chasse de la fiente ; il arrive » souvent qu'un bœuf qu'on laisse re- » tourner seul à son étable, après l'avoir » ôté de la charue, se couche sur le » chemin pour se reposer ; si ces aigles » l'aperçoivent elles tombent imman- » quablement sur lui & le dévorent ; » lorsqu'elles veulent attaquer une vache » ou un bœuf, elles se rassemblent & » viennent fondre dessus au nombre de » cent & quelquefois même davantage : » elles ont l'œil si excellent qu'elles

(t) Cette espèce d'aigle est appelée *turkey buzzard, dindon buse*, par Catesby, *Hist. nat. Carol.* Tab. VI; & par Hans Sloane, *Hist. nat. Jamaic. &c.* Note de l'Éditeur de Kolbe.

découvrent leur proie à une extrême « hauteur, & dans le temps qu'elles- « mêmes échappent à la vue la plus « perçante, & auſſitôt qu'elles voient le « moment favorable elles tombent per- « pendiculairement ſur l'animal qu'elles « guettent ; ces aigles ſont un peu plus « groſſes que les oies ſauvages, leurs « plumes ſont en partie noires, & en « partie d'un gris clair, mais la partie « noire eſt la plus grande ; elles ont le « bec gros, crochu & fort pointu ; leurs « ſerres ſont groſſes & aiguës *(u)* ».

« Cet oiſeau (dit Cateſby) pèſe quatre livres & demie, il a la tête & une « partie du cou rouge, chauve & charnu « comme celui d'un dindon, clairement « ſemés de poils noirs ; le bec de deux « pouces & demi de long, moitié cou- « vert de chair, & dont le bout qui « eſt blanc eſt crochu comme celui d'un « faucon ; mais il n'a point de crochets « aux côtés de la mandibule ſupérieure ; « les narines ſont très-grandes & très- « ouvertes, placées en avant à une «

(u) Deſcription du cap de Bonne-eſpérance, par Kolbe, *tome III, pages 158 & 159*.

» distance extraordinaire des yeux; les
» plumes de tout le corps ont un
» mélange de pourpre foncé & de vert;
» ses jambes sont courtes & de couleur
» de chair, ses doigts longs comme
» ceux des coqs domestiques, & ses
» ongles qui sont noirs ne sont pas si
» crochus que ceux des faucons: ils se
» nourrissent de charognes & volent sans
» cesse pour tâcher d'en découvrir; ils
» se tiennent long-temps sur l'aile &
» montent & descendent d'un vol aisé,
» sans qu'on puisse s'apercevoir du mou-
» vement de leurs ailes; une charogne
» attire un grand nombre de ces oiseaux,
» & il y a du plaisir à être présent aux
» disputes qu'ils ont entr'eux en man-
» geant *(x)*: un aigle préside souvent
» au festin & les fait tenir à l'écart
» pendant qu'il se repaît; ces oiseaux
» ont un odorat merveilleux; il n'y a
» pas plutôt une charogne, qu'on les
» voit venir de toutes parts en tournant
» toujours, & descendant peu à peu

(x) Nota. Ce fait est contraire à ce que disent Nieremberg, Marcgrave & Desmarchais, du silence & de la concorde de ces oiseaux en mangeant,

juſqu'à ce qu'ils tombent ſur leur « proie ; on croit généralement qu'ils « ne mangent rien qui ait vie, mais je « ſais qu'il y en a qui ont tué des « agneaux, & que les ſerpens ſont leur « nourriture ordinaire. La coutume de « ces oiſeaux eſt de ſe jucher pluſieurs « enſemble ſur des vieux pins & des « cyprès, où ils reſtent le matin pen- « dant pluſieurs heures, les ailes dé- « ployées *(y)*: ils ne craignent guère « le danger & ſe laiſſent approcher de « près, ſur-tout lorſqu'ils mangent ».

Nous avons cru devoir rapporter au long tout ce que l'on ſait d'hiſtorique au ſujet de cet oiſeau, parce que c'eſt ſouvent des pays étrangers, & ſur-tout des déſerts, qu'il faut tirer les mœurs de la Nature ; nos animaux, & même nos oiſeaux, continuellement fugitifs devant nous, n'ont pu conſerver leurs véritables habitudes naturelles, & c'eſt dans celles de ce vautour des déſerts de

(y) Nota. Par cette habitude des ailes déployées, il paroît encore que ces oiſeaux ſont du genre des vautours, qui tous tiennent leurs ailes étendues lorſqu'ils ſont poſés.

l'Amérique, que nous devons voir ce que feroient celles de nos vautours, s'ils n'étoient pas sans cesse inquiétés dans nos contrées, trop habitées pour les laisser se rassembler, se multiplier & se nourrir en si grand nombre; ce sont là leurs mœurs primitives; par-tout ils sont voraces, lâches, dégoûtans, odieux, & comme les loups, aussi nuisibles pendant leur vie, qu'inutiles après leur mort.

V.

LE CONDOR (z).

Si la faculté de voler est un attribut essentiel à l'oiseau, le Condor doit être

(z) Le Condor. *Cuntur*, au Pérou & au Chili. *Ouyrad-Ovassou*, (Ouyra-ouassou), chez les peuples du Maragnon, ce qui signifie grand *Ouara* ou grand *Aura*, grand oiseau de proie; car de Léry observe que le mot *Ovara*, *Ouyra*, *Aura*, chez les Topinamboux, est un nom générique pour tous les oiseaux de proie. — *Cuntur*, par les Péruviens; *Condor*, par les Espagnols; *Histoire du nouveau Monde, par de Laët, page 330.* — *Ouyrad-Ouassou, idem, page 553.* — Oiseau de proie nommé *Condor. Journal des Voyages du P. Feuillée*,

regardé comme le plus grand de tous ; l'autruche, le caſoar, le dronte, dont les ailes & les plumes ne ſont pas conformées pour le vol, & qui par cette raiſon ne peuvent quitter la terre, ne doivent pas lui être comparés ; ce ſont, pour ainſi dire, des oiſeaux imparfaits, des eſpèces d'animaux terreſtres, bipèdes, qui font une nuance mitoyenne entre les oiſeaux & les quadrupèdes dans un ſens, tandis que les rouſſettes, les rougettes & les chauve-ſouris font une ſemblable nuance, mais en ſens contraire, entre les quadrupèdes & les oiſeaux. Le condor poſsède même à un plus haut degré que l'aigle toutes les qualités, toutes les puiſſances que la Nature a départies aux eſpèces les plus parfaites de cette claſſe d'êtres ; il a juſqu'à dix-huit pieds de vol ou d'envergure, le corps, le bec & les ſerres à proportion auſſi grandes & auſſi fortes ;

page 640. — Condor. Fréſier, *Voyage de la mer du Sud*, *page 111.* — La Condamine, *Voyage de la rivière des Amazones*, *page 175.* — Oiſeau d'une grandeur prodigieuſe, appelé *Contour* ou *Condur*, *Voyage de Deſmarchais*, *tome III*, *page 320.*

le courage égal à la force, &c. Nous ne pouvons mieux faire, pour donner une idée juste de la forme & des proportions de son corps, que de rapporter ce qu'en dit le P. Feuillée, le seul de tous les Naturalistes & Voyageurs qui en ait donné une description détaillée. « Le condor est un oiseau de » proie de la vallée d'Ylo au Pérou. . . . » J'en découvris un qui étoit perché » sur un grand rocher ; je l'approchai » à portée de fusil & le tirai ; mais » comme mon fusil n'étoit chargé que » de gros plomb, le coup ne put entièrement percer la plume de son pa» rement ; je m'aperçus cependant à son » vol qu'il étoit blessé, car s'étant levé » fort lourdement, il eut assez de peine » à arriver sur un autre grand rocher à » cinq cents pas de là, sur le bord de » la mer, c'est pourquoi je chargeai de » nouveau mon fusil d'une bale & perçai » l'oiseau au-dessous de la gorge ; je m'en » vis pour lors le maître & courus pour » l'enlever, cependant il disputoit encore avec la mort, & s'étant mis sur » son dos il se défendoit contre moi

avec ſes ſerres toutes ouvertes ; en « ſorte que je ne ſavois de quel côté « le ſaiſir ; je crois même que s'il n'eût « pas été bleſſé à mort, j'aurois eu beau- « coup de peine à en venir à bout ; « enfin je le traînai du haut du rocher « en bas, & avec le ſecours d'un ma- « telot je le portai dans ma tente pour « le deſſiner & mettre le deſſin en « couleur. «

Les ailes du condor, que je me- « ſurai fort exactement, avoient d'une « extrémité à l'autre onze pieds quatre « pouces, & les grandes plumes, qui « étoient d'un beau noir luiſant, avoient « deux pieds deux pouces de longueur ; « la groſſeur de ſon bec étoit propor- « tionnée à celle de ſon corps, la lon- « gueur du bec étoit de trois pouces « & ſept lignes, ſa partie ſupérieure « étoit pointue, crochue & blanche à « ſon extrémité, & tout le reſte étoit « noir ; un petit duvet court, de cou- « leur minime, couvroit toute la tête de « cet oiſeau ; ſes yeux étoient noirs & « entourés d'un cercle brun-rouge ; tout « ſon parement, & le deſſous du ventre, «

» jusqu'à l'extrémité de la queue, étoit
» d'un brun-clair, son manteau de la
» même couleur étoit un peu plus obs-
» cur ; les cuisses étoient couvertes jus-
» qu'au genou de plumes brunes, ainsi
» que celles du parement ; le fémur
» avoit dix pouces & une ligne de
» longueur, & le tibia cinq pouces &
» deux lignes ; le pied étoit composé
» de trois serres antérieures & d'une
» postérieure ; celle-ci avoit un pouce
» & demi de longueur & une seule
» articulation, cette serre étoit terminée
» par un ongle noir & long de neuf
» lignes ; la serre antérieure du milieu
» du pied, ou la grande serre, avoit
» cinq pouces huit lignes & trois ar-
» ticulations, & l'ongle qui la terminoit
» avoit un pouce neuf lignes & étoit
» noir comme sont les autres ; la serre
» intérieure avoit trois pouces deux lignes
» & deux articulations, & étoit terminée
» par un ongle de la même grandeur
» que celui de la grande serre ; la serre
» extérieure avoit trois pouces & quatre
» articulations, & l'ongle étoit d'un
» pouce ; le tibia étoit couvert de petites

écailles noires, les serres étoient de «
même, mais les écailles en étoient plus «
grandes. «

Ces animaux gîtent ordinairement «
sur les montagnes où ils trouvent de «
quoi se nourrir; ils ne descendent sur «
le rivage que dans la saison des pluies; «
sensibles au froid, ils y viennent cher- «
cher la chaleur. Au reste, quoique «
ces montagnes soient situées sous la «
Zone torride, le froid ne laisse pas «
de s'y faire sentir; elles sont presque «
toute l'année couvertes de neiges, mais «
beaucoup plus en hiver où nous étions «
entrés depuis le 21 de ce mois. «

Le peu de nourriture que ces ani- «
maux trouvent sur le bord de la mer, «
excepté lorsque quelques tempêtes y «
jettent quelques gros poissons, les «
oblige à n'y pas faire de longs sé- «
jours: ils y viennent ordinairement le «
soir, y passent toute la nuit & s'en «
retournent le matin ».

Fréfier, dans son voyage de la mer du Sud, parle de cet oiseau dans les termes suivans: « nous tuames un jour un oiseau de proie, appelé *condor* «

» qui avoit neuf pieds de vol & une » crête brune qui n'est point déchi- » quetée comme celle du coq ; il a le » devant du gosier rouge, sans plumes » comme le coq-d'inde ; il est ordinai- » rement gros & fort à pouvoir em- » porter un agneau. Garcilasso dit qu'il » s'en est trouvé au Pérou, qui avoient seize pieds d'envergure ».

En effet, il paroît que ces deux condors indiqués par Feuillée & par Frésier, étoient des plus petits & des jeunes de l'espèce ; car tous les autres Voyageurs leur donnent plus de grandeur *(a)*. Le Père d'Abbeville & de Laët, assurent que le condor est deux fois plus grand que l'aigle, & qu'il est d'une telle force, qu'il ravit & dévore

(a) Ad oram (inquit D. STRONG*) maritimam Chilensem non procul a mochâ insulâ alitem hanc (cuntur) offendimus, clivo maritimo excelso prope litus insidentem. Glande plumbeâ trajectæ & occisæ spatium & magnitudinem socii navales attoniti, mirabantur : quippe ab extremo ad extremum alarum extensarum commensurata tredecim pedes latitudine æquabat. Hispani regionis istius incolæ interrogati affirmabant se ab illis valde timere ne liberos suos raperent & dilaniarent.* Ray, *Synops. Avi.* p. 11.

une

une brebis entière, qu'il n'épargne pas même les cerfs, & qu'il renverse aisément un homme *(b)*. Il s'en est vu, disent Acosta *(c)* & Garcilasso *(d)*, qui ayant les ailes étendues, avoient quinze & même seize pieds d'un bout de l'aile à l'autre; ils ont le bec si fort qu'ils percent la peau d'une vache, & deux de ces oiseaux en peuvent tuer & manger

(b) Histoire du nouveau Monde, par de Laët, *page 553.*

(c) Les oiseaux que les habitans du Pérou appellent *Condores*, sont d'une grandeur extrême & d'une telle force, que non-seulement ils ouvrent & dépècent un mouton, mais aussi un veau tout entier. *Hist. des Indes, par Jos. Acosta, page 197.*

(d) Ceux qui ont mesuré la grandeur des conturs, que les Espagnols appellent *Condors*, ont trouvé seize pieds de la pointe d'une aile à l'autre..... ils ont le bec si fort & si dur qu'ils percent aisément le cuir des bœufs. Deux de ces oiseaux attaquent une vache ou un taureau, & en viennent à bout : ils ont même attaqué des jeunes garçons de dix ou douze ans, dont ils ont fait leur proie. Leur plumage est semblable à celui des pies; ils ont une crête sur le front, différente de celle des coqs, en ce qu'elle n'est point dentelée; leur vol, au reste, est effroyable, & quand ils fondent à terre ils étourdissent par leur grand bruit. *Histoire des Incas, tome II, page 201.*

une, & même ils ne s'abstiennent pas des hommes; heureusement il y en a peu, car s'ils étoient en grande quantité, ils détruiroient tout le bétail *(e)*. Desmarchais dit que ces oiseaux ont plus de dix-huit pieds de vol ou d'envergure, qu'ils ont les serres grosses, fortes & crochues, & que les Indiens de l'Amérique assurent qu'ils empoignent & emportent une biche ou une jeune vache, comme ils feroient un lapin; qu'ils sont de la grosseur d'un mouton; que leur chair est coriace & sent la charogne; qu'ils ont la vue perçante, le regard assuré & même cruel; qu'ils ne fréquentent guère les forêts, qu'il leur faut trop d'espace pour remuer leurs grandes ailes; mais qu'on les trouve sur les bords de la mer & des rivières, dans les savanes ou prairies naturelles *(f)*.

(e) Histoire du nouveau Monde, par de Laët, *page 330.*

(f) Voyage de Desmarchais, *tome III, pages 321 & 322.* — C'est aussi au condor qu'il faut rapporter les passages suivans. Nos matelots, dit G. Spilberg, prirent dans l'île de Louber, aux côtes du Pérou, deux oiseaux d'une grandeur extraordinaire qui avoient un bec, des ailes & des

M. Ray *(g)*, & preſque tous les Naturaliſtes après lui *(h)*, ont penſé que le condor étoit du genre des vautours, à cauſe de ſa tête & de ſon cou dénués de plumes : cependant on pourroit en douter encore, parce qu'il paroît que

griſſes comme en ont les aigles; un cou comme celui d'une brebis & une tête comme celle d'un coq, ſi bien que leur figure étoit auſſi extraordinaire que leur grandeur. *Recueil des Voyages de la Compagnie des Indes de Hollande, tome IV, page 528.* — Il y avoit, dit Ant. de Solis, dans la ménagerie de l'empereur du Mexique, des oiſeaux d'une grandeur & d'une fierté ſi extraordinaire, qu'ils paroiſſoient des monſtres... d'une taille ſurprenante & d'une prodigieuſe voracité, juſque-là, qu'on trouve un Auteur qui avance, qu'un de ces oiſeaux mangeoit un mouton à chaque repas. *Hiſt. de la Conquête du Mexique, tome I, page 5.*

(g) Hujus generis (vulturini) *eſſe videtur avis illa ingens Chilenſis* contur *dicta; avis iſta ex deſcriptione rudi qualem extorquere potui, quin vultur fuerit ex* aurarum *dictarum genere minime dubito : a nautis ob caput calvum ſeu implume pro gallopavone per errorem initio habita eſt, ut &* aura *a primis noſtræ gentis* (Anglicæ) *Americæ colonis.* Ray, *Synopſ. Avi.* pag. 11 & 12.

(h) Vultur Gryps, *Gryphus*, Greif-Gein, Klein, *Ord. Avi.* pag. 45. — Le condor, Briſſon, *Ornith.* tome I, page 473.

ſon naturel tient plus de celui des aigles; il eſt, diſent les Voyageurs, courageux & très-fier; il attaque ſeul un homme & tue aiſément un enfant de dix ou douze ans *(i)*; il arrête un troupeau de moutons, & choiſit à ſon aiſe celui qu'il veut enlever; il emporte les chevreuils, tue les biches & les vaches, & prend auſſi de gros poiſſons : il vit donc, comme les aigles, du produit de ſa chaſſe, il ſe nourrit de proies vivantes & non pas de cadavres; toutes ces

(i) Il eſt ſouvent arrivé qu'un ſeul de ces oiſeaux a tué & mangé des enfans de dix ou douze ans. *Tranſ. Philoſ.* n.° 208. Sloane. — Le fameux oiſeau, appelé au Pérou *Cuntur*, & par corruption *condor*, que j'ai vu en pluſieurs endroits des montagnes de la province de Quito, ſe trouve auſſi, ſi ce qu'on m'a aſſuré eſt vrai, dans les pays-bas des bords du Maragnon : j'en ai vu planer au-deſſus d'un troupeau de moutons; il y a apparence que la vue du berger les empêchoit de rien entreprendre; c'eſt une opinion univerſellement répandue, que cet oiſeau enlève un chevreuil, & qu'il a quelquefois fait ſa proie d'un enfant : on prétend que les Indiens lui préſentent pour appât une figure d'enfant d'une argile très-viſqueuſe, ſur laquelle il fond d'un vol rapide, & qu'il y engage ſes ſerres, de manière qu'il ne lui eſt plus poſſible de s'en dépêtrer. *Voyage de la rivière des Amazones, par M. de la Condamine, page 172.*

habitudes ſont plus de l'aigle que du vautour. Quoi qu'il en ſoit, il me paroît que cet oiſeau qui eſt encore peu connu, parce qu'il eſt rare par-tous, n'eſt cependant pas confiné aux ſeules terres méridionales de l'Amérique; je ſuis perſuadé qu'il ſe trouve également en Afrique, en Aſie & peut-être même en Europe. Garcilaſſo a eu raiſon de dire que le condor du Pérou & du Chili *(k)*, eſt le même oiſeau que le *ruch* ou *roc* des Orientaux, ſi fameux dans les contes Arabes, & dont Marc Paul a parlé; & il a eu encore raiſon de citer Marc Paul avec les contes Arabes, parce qu'il y a dans ſa relation preſque autant d'exagération. « Il ſe trouve (dit-il) dans l'île de Mada- « gaſcar, une merveilleuſe eſpèce d'oi- « ſeau qu'ils appellent *roc*, qui a la « reſſemblance de l'aigle, mais qui eſt « ſans comparaiſon beaucoup plus « grand...... les plumes des ailes « étant de ſix toiſes de longueur & « le corps grand à proportion; il eſt « de telle force & puiſſance, que ſeul «

(k) Hiſtoire des Incas, *tome I, page 27.*

» & sans aucune aide, il prend & » arrête un éléphant qu'il enlève en l'air » & laisse tomber à terre pour le tuer, & se repaître ensuite de sa chair *(l)* ». Il n'est pas nécessaire de faire sur cela des réflexions critiques, il suffit d'y opposer des faits plus vrais, tels que ceux qui viennent de précéder & ceux qui vont suivre. Il me paroît que l'oiseau, presque grand comme une autruche, dont il est parlé dans l'histoire des Navigations aux terres australes *(m)*, ouvrage que M. le Président de Brosses a rédigé, avec autant de discernement que de soin, doit être le même que

(l) Description géographique, &c. par Marc Paul, *lib. III, chapitre 40.*

(m) Aux branches de l'arbre qui produit les fruits appelés *Pains de Singe*, étoient suspendus des nids qui ressembloient à de grands paniers ovales, ouverts par en bas & tissus confusément de branches d'arbres assez grosses; je n'eus pas la satisfaction de voir les oiseaux qui les avoient construits; mais les habitans du voisinage m'assurèrent qu'ils avoient assez la figure de cette espèce d'aigle qu'ils appellent *Ntann*. A juger de la grandeur de ces oiseaux par celle de leurs nids, elle ne devoit pas être *beaucoup inférieure à celle de l'Autruche. Hist. des Navigations aux terres australes, tome II, page 104.*

le condor des Américains & le roc des Orientaux ; de même il me paroît que l'oiſeau de proie des environs de Tarnaſar *(n)*, ville des Indes orientales, qui eſt bien plus grand que l'aigle, & dont le bec ſert à faire une poignée d'épée, eſt encore le condor, ainſi que le vautour du Sénégal *(o)*, qui ravit & enlève des enfans ; que l'oiſeau ſauvage de Lapponie *(p)*, gros & grand

(n) In regione circa Tarnaſar urbem Indiæ complura avium genera ſunt, raptu preſertim viventia, longè aquilis proceriora ; nam ex ſuperiore roſtri parte enſium capuli fabricantur. Id roſtri fulvum ceruleo colore diſtinctum . . . . Alii vero colos eſt niger & item purpureus intercurſantibus pennis nonnullis. Lud. Patritius apud Geſnerum, *Avi.* pag. 206.

(o) Il y a au Sénégal des vautours auſſi gros que des aigles, qui dévorent les petits enfans quand ils en peuvent attraper à l'écart. *Voyage de le Maire page 106.*

(p) Il ſe trouve auſſi dans la Lapponie Moſcovite, un oiſeau ſauvage de couleur d'un gris-de-perle, gros & grand comme un mouton, ayant la tête faite comme un chat, les yeux fort étincelans & rouges ; le bec comme un aigle, les pieds & les griffes de même. *Voyage des pays ſeptentrionaux, par la Martinière, page 76 avec une figure.* — Il n'y a guère moins d'oiſeaux que de bêtes à quatre pieds en Lapponie ; les aigles s'y

comme un mouton, dont parlent Regnard & la Martinière, & dont Olaüs Magnus a fait graver le nid, pourroit bien encore être le même. Mais sans aller prendre nos comparaisons si loin, à quelle autre espèce peut-on rapporter le *laemmer geier* des Allemands ! ce vautour des agneaux ou des moutons, qui a souvent été vu en Allemagne & en Suisse en différens temps, & qui est beaucoup plus grand que l'aigle, ne peut être que le condor. Gesner rapporte, d'après un auteur digne de foi (George Fabricius), les faits suivans. Des paysans d'entre Miesen & Brisa, villes d'Allemagne, perdant tous les jours quelques pièces de bétail qu'ils cherchoient vainement dans les forêts, aperçurent un très-grand nid posé sur trois chênes, construit de perches & de branches d'arbres, & si étendu qu'un

rencontrent en abondance; il s'en trouve d'une grosseur si prodigieuse qu'elles peuvent, comme je l'ai déjà dit ailleurs, emporter des faons de rennes lorsqu'ils sont jeunes, dans leurs nids qu'ils font au sommet des plus hauts arbres; ce qui fait qu'il y a toujours quelqu'un pour les garder. *Regnard, Voyage de Lapponie*, page 181.

char pouvoit être à l'abri deſſous; ils trouvèrent dans ce nid trois jeunes oiſeaux déjà ſi grands, que leurs ailes étendues avoient ſept aunes d'envergure; leurs jambes étoient plus groſſes que celles d'un lion, leurs ongles auſſi grands & auſſi gros que les doigts d'un homme; il y avoit dans ce nid pluſieurs peaux de veaux & de brebis *(q)*. M. Valmont de Bomare & M. Salerne, ont penſé comme moi, que le *laemmer geier* des Alpes, devoit être le condor du Pérou. Il a, dit M. de Bomare, quatorze pieds de vol, & fait une guerre cruelle aux chèvres, aux brebis, aux chamois, aux lièvres & aux marmottes. M. Salerne, rapporte auſſi un fait très-poſitif à ce ſujet, & qui eſt aſſez important pour le citer ici tout au long. « En 1719, M. Déradin, beau-père de M. du Lac, tua à ſon château de « Mylourdin, paroiſſe de Saint-Martin « d'Abat, un oiſeau qui peſoit dix-huit « livres, & qui avoit dix-huit pieds de «

(q) Diction. d'Hiſt. Nat. par M. Valmont de Bomare, article de l'*Aigle*.

» vol; il voloit depuis quelques jours
» autour d'un étang; il fut percé de
» deux balles sous l'aile. Il avoit le
» dessus du corps bigarré de noir, de
» gris & de blanc, & le dessus du
» ventre rouge comme de l'écarlate,
» & ses plumes étoient frisées, on le
» mangea tant au château de Mylourdin,
» qu'à Châteauneuf-sur-Loire; il fut
» trouvé dur, & sa chair sentoit un
» peu le marécage; j'ai vu & examiné
» une des moindres plumes de ses ailes;
» elle est plus grosse que la plus grosse
» plume de cygne. Cet oiseau singulier
» sembleroit être le contur ou condor *(r);* » en effet, l'attribut de grandeur excessive doit être regardé comme un caractère décisif, & quoique le *laemmer geier* des Alpes, diffère du condor du Pérou, par les couleurs du plumage, on ne peut s'empêcher de les rapporter à la même espèce, du moins jusqu'à ce que l'on ait une description plus exacte de l'un & de l'autre.

(r) Ornithol. de Salerne, *page 101.*

Il paroît par les indications des voyageurs, que le condor du Pérou a le plumage comme une pie, c'eſt-à-dire, mêlé de blanc & de noir ; & ce grand oiſeau tué en France, au château de Mylourdin, lui reſſemble donc, non-ſeulement par la grandeur, puiſqu'il avoit dix-huit pieds d'envergure, & qu'il peſoit dix-huit livres, mais encore par les couleurs, étant auſſi mêlé de noir & de blanc ; on peut donc croire avec toute apparence de raiſon, que cette eſpèce principale, & première dans les oiſeaux, quoique très-peu nombreuſe, eſt néanmoins répandue dans les deux continens, & que pouvant ſe nourrir de toute eſpèce de proie *(ſ)*, & n'ayant à craindre que les hommes, ces oiſeaux fuient les lieux habités & ne ſe trouvent que dans les grands déſerts ou les hautes montagnes.

(ſ) Les déſerts de la province de Pachacamac, au Pérou, inſpirent une ſecrette horreur ; on n'y entend le chant d'aucun oiſeau, & dans

toutes ces montagnes je n'en vis qu'un, nommé *condur*, qui est de la grosseur d'un mouton, & qui se perche sur les montagnes les plus arides, & se nourrit des vers qui naissent dans ces sables. *Nouveau voyage autour du monde, par le Gentil, tome I, page 129.*



LE MILAN
ET
LES BUSES.

Les Milans & les Buſes, oiſeaux ignobles, immondes & lâches, doivent ſuivre les vautours auxquels ils reſſemblent par le naturel & les mœurs : ceux-ci, malgré leur peu de généroſité, tiennent par leur grandeur & leur force, l'un des premiers rangs parmi les oiſeaux. Les milans & les buſes qui n'ont pas ce même avantage, & qui leur ſont inférieurs en grandeur, y ſuppléent & les ſurpaſſent par le nombre ; par-tout ils ſont beaucoup plus communs, plus incommodes que les vautours ; ils fréquentent plus ſouvent & de plus près les lieux habités ; ils ſont leur nid dans des endroits plus acceſſibles; ils reſtent rarement dans les

déserts ; ils préfèrent les plaines & les collines fertiles aux montagnes stériles : comme toute proie leur est bonne, que toute nourriture leur convient, & que plus la terre produit de végétaux, plus elle est en même temps peuplée d'insectes, de reptiles, d'oiseaux & de petits animaux ; ils établissent ordinairement leur domicile au pied des montagnes dans les terres les plus vivantes, les plus abondantes en gibier, en volaille, en poisson ; sans être courageux ils ne sont pas timides, ils ont une sorte de stupidité féroce, qui leur donne l'air de l'audace tranquille, & semble leur ôter la connoissance du danger : on les approche, on les tue bien plus aisément que les aigles ou les vautours ; détenus en captivité, ils sont encore moins susceptibles d'éducation : de tout temps on les a proscrits, rayés de la liste des oiseaux nobles, & rejetés de l'école de la Fauconnerie : de tout temps on a comparé l'homme grossièrement impudent au milan, & la femme tristement bête à la buse.

Quoique ces oiseaux se ressemblent

par le naturel, par la grandeur du corps *(a)*, par la forme du bec, & par pluſieurs autres attributs, le milan eſt néanmoins aiſé à diſtinguer, non-ſeulement des buſes, mais de tous les autres oiſeaux de proie, par un ſeul caractère facile à ſaiſir; il a la queue fourchue, les plumes du milieu étant beaucoup plus courtes que les autres, laiſſent paroître un intervalle qui s'aperçoit de loin, & lui a fait improprement donner le ſurnom d'*aigle à queue fourchue :* il a auſſi les ailes proportionnellement plus longues que les buſes, & le vol bien plus aiſé : auſſi paſſe-t-il ſa vie dans l'air; il ne ſe repoſe preſque jamais, & parcourt chaque jour des eſpaces immenſes; & ce grand mouvement n'eſt point un exercice de chaſſe ni de pourſuite de proie, ni même de découverte, car il ne chaſſe pas; mais il ſemble que le vol ſoit ſon état naturel,

(a) Milvus regalis magnitudine & habitu buteoni conformis eſt. . . . . crura illi ſunt crocea humiliora, buteonis ultrà poplites propendentibus plumis ſimiliter ferrugineis dilatis obteguntur. Schwenckfeld, *Avi. Sil.* pag. 303.

ſa ſituation favorite : l'on ne peut s'empêcher d'admirer la manière dont il l'exécute, ſes ailes longues & étroites paroiſſent immobiles ; c'eſt la queue qui ſemble diriger toutes ſes évolutions, & elle agit ſans ceſſe ; il s'élève ſans effort, il s'abaiſſe comme s'il gliſſoit ſur un plan incliné ; il ſemble plutôt nager que voler ; il précipite ſa courſe il la ralentit, s'arrête & reſte ſuſpendu, ou fixé à la même place pendant des heures entières ſans qu'on puiſſe s'apercevoir d'aucun mouvement dans ſes ailes.

Il n'y a, dans notre climat, qu'une ſeule eſpèce de milan *(voyez planche VII de ce volume)*, que nos François ont appelé *milan royal (b)*, parce qu'il ſervoit

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 422.

(b) Milan Royal. En Grec, Ἰκτῖς ; en Latin, *Milvus* ; en Italien, *Milvio*, *Nibbio*, *Poyana* ; en Eſpagnol, *Milano* ; en Allemand, *Weihe* ou *Weiher* ; en Hollandois, *Wowe* ; en Anglois, *Kite* ou *Glead* ; en Polonois, *Kania* ; en Suédois, *Glada* ; en vieux françois, *Écouffle*, *Écouffe*, *Huau*, *Milion*. — Milan royal. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 129. — Milan royal, Albin, *tome I, page 4, pl. coloriée*. — *The Kite, Milvus*

aux plaisirs des Princes qui lui faisoient donner la chasse, & livrer combat par le faucon ou l'épervier; on voit en effet, avec plaisir, cet oiseau lâche, quoique doué de toutes les facultés qui devroient lui donner du courage, ne manquant ni d'armes, ni de force, ni de légèreté, refuser de combattre, & fuir devant l'épervier beaucoup plus petit que lui, toujours en tournoyant & s'élevant pour se cacher dans les nues, jusqu'à ce que celui-ci l'atteigne, le rabatte à coup d'ailes, de serres & de bec, & le ramène à terre moins blessé que battu, & plus vaincu par la peur que par la force de son ennemi.

Regalis, Brit. Zoology, pl. A 2, *avec une figure coloriée.* — Le milan royal. Brisson, *Ornithol,* tome I, page 414, planche 33. *Nota.* Les Grecs appeloient Ἰκτῖς, le putois; & il est probable qu'ils ont donné au milan le même nom; parce que le milan attaque & tue les volailles, comme le putois. — Les Latins l'ont appelé *Milvus, quasi mollis avis,* oiseau lâche; les noms *Huau* ou *Huo* en vieux françois, & *Wowe* en Hollandois, semblent être des dénominations empruntées de son cri *hu-o.* — *Glead* en Anglois & *Glada* en Suédois, sont tirés de ce qu'il paroît glisser en volant. — *Milion* est un mot corrompu de Milan.

Le milan, dont le corps entier ne pèse guère que deux livres & demie, qui n'a que seize ou dix-sept pouces de longueur, depuis le bout du bec jusqu'à l'extrémité des pieds, a néanmoins près de cinq pieds de vol ou d'envergure: la peau nue qui couvre la base du bec est jaune, aussi-bien que l'iris des yeux & les pieds: le bec est de couleur de corne & noirâtre vers le bout, & les ongles sont noirs: sa vue est aussi perçante que son vol est rapide; il se tient souvent à une si grande hauteur, qu'il échappe à nos yeux, & c'est de-là qu'il vise & découvre sa proie ou sa pâture, & se laisse tomber sur tout ce qu'il peut dévorer ou enlever sans résistance: il n'attaque que les plus petits animaux & les oiseaux les plus foibles; c'est sur-tout aux jeunes poussins qu'il en veut; mais la seule colère de la mère-poule suffit pour le repousser & l'éloigner. « Les » milans sont des animaux tout-à-fait » lâches, m'écrit un de mes amis *(c)*,

(c) M. Hébert, que j'ai déjà cité comme ayant bien observé plusieurs faits relatifs à l'histoire des oiseaux,

je les ai vu poursuivre à deux un « oiseau de proie pour lui dérober celle « qu'il tenoit plutôt que de fondre « sur lui, & encore ne purent-ils y « réussir : les corbeaux les insultent & « les chassent ; ils sont aussi voraces, « aussi gourmands que lâches : je les ai « vu prendre, à la superficie de l'eau, « des petits poissons morts & à demi cor- « rompus ; j'en ai vu emporter une « longue couleuvre dans leurs serres, « d'autres se poser sur des cadavres de « chevaux & de bœufs ; j'en ai vu fon- « dre sur des tripailles que des femmes « lavoient le long d'un petit ruisseau, « & les enlever presqu'à côté d'elles ; « je m'avisai une fois de présenter à un « jeune milan que des enfans nourris- « soient dans la maison que j'habitois, « un assez gros pigeonneau : il l'avala « tout entier avec les plumes ».

Cette espèce de milan est commune en France, sur-tout dans les provinces de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, de l'Auvergne, & dans toutes les autres qui sont voisines des montagnes : ce ne sont pas des oiseaux de

paſſage; car ils ſont leur nid dans le pays, & l'établiſſent dans des creux de rochers. Les Auteurs de la Zoologie Britannique *(d)*, diſent de même qu'ils nichent en Angleterre, & qu'ils y reſtent pendant toute l'année: la femelle pond deux ou trois œufs qui, comme ceux de tous les oiſeaux carnaſſiers, ſont plus ronds que les œufs de poule; ceux du milan ſont blanchâtres, avec des taches d'un jaune ſale. Quelques Auteurs ont dit qu'il faiſoit ſon nid dans les forêts ſur de vieux chênes ou de vieux ſapins; ſans nier abſolument le fait, nous pouvons aſſurer que c'eſt dans des trous de rochers qu'on les trouve communément.

L'eſpèce paroît être répandue dans tout l'ancien continent, depuis la Suède juſqu'au Sénégal *(e)*, mais je ne ſais ſi

(d) Some, have ſuppoſed theſe to be birds of paſſage but in england they certainly continue the whole year. Britiſch Zoology, *Species VI, the kite.*

(e) Il paroît que le milan royal ſe trouve dans le nord, puiſque M. Linnæus l'a compris dans ſa liſte des oiſeaux de Suède, ſous la dénomination

elle se trouve aussi dans le nouveau, car les relations d'Amérique n'en font aucune mention : il y a seulement un oiseau qu'on dit être naturel au Pérou, & qu'on ne voit dans la Caroline qu'en été, qui ressemble au milan à quelques égards, & qui a, comme lui, la queue fourchue. M. Catesby en a donné la

de *falco cerâ flavâ, caudâ forcipatâ; corpore ferrugineo, capite albidiore. Faun. Suec.* n.° 59; & l'on voit aussi par les témoignages des Voyageurs, qu'il se trouve dans les provinces les plus chaudes de l'Afrique; on rencontre encore ici (en Guinée), dit Bosman, une espèce d'oiseau de proie; ce sont les milans : ils enlèvent, outre les poulets dont ils tirent leur nom, tout ce qu'ils peuvent découvrir & attraper; soit viande, soit poisson, & cela avec tant de hardiesse, qu'ils arrachent aux femmes nègres les poissons qu'elles portent vendre au marché, ou qu'elles crient dans les rues. *Voyage de Guinée, page 278.* Près du désert, au long du Sénégal, dit un autre Voyageur, on trouve un oiseau de proie de l'espèce du milan, auquel les François ont donné le nom d'écouffe .... toute nourriture convient à sa faim dévorante; il n'est point épouvanté des armes à feu; la chair cuite ou crue le tente si vivement, qu'il enlève aux matelots leurs morceaux dans le temps qu'ils les portent à leur bouche. *Histoire générale des Voyages, par M. l'abbé Prevost, tome III, page 306.*

deſcription & la figure *(f)*, ſous le nom d'*épervier à queue d'hirondelle*, & M. Briſſon l'a appelé *milan de la Caroline (g)*. Je ſerois aſſez porté à croire que c'eſt une eſpèce voiſine de celle de notre milan, & qui la remplace dans le nouveau continent.

Mais il y a une autre eſpèce encore plus voiſine & qui ſe trouve dans nos climats comme oiſeaux de paſſage, que l'on a appelé le *milan noir* *. Ariſtote diſtingue cet oiſeau du précédent, qu'il appelle ſimplement *milan*, & il donne à celui-ci l'épithète de milan Étolien *(h)*, parce que probablement il étoit de ſon temps plus commun en

(f) Hiſt. nat. de la Caroline par Cateſby; *tome I, page 4, planche IV, avec une bonne figure coloriée.*

(g) Le milan de la Caroline. Briſſon, *Ornithol. tome I, page 418.*

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 472.

(h) Pariunt milvi ova bina magnâ ex parte, interdum tamen & terna, totidemque excludunt pullos; ſed qui Etolius nuncupatur, vel quaternos aliquandò excludit. Ariſt. *Hiſt. anim.* lib. VI, cap. 6.

Étolie qu'ailleurs : Belon *(i)* fait aussi mention de ces deux milans ; mais il se trompe lorsqu'il dit que le premier, qui est le milan royal, est plus noir que le second, qu'il appelle néanmoins *milan noir ;* ce n'est peut-être qu'une faute d'impression ; car il est certain que le milan royal est moins noir que l'autre ; au reste, aucun des Naturalistes, anciens & modernes, n'a fait mention de la différence la plus apparente entre ces deux oiseaux, & qui consiste, en ce que le milan royal a la queue fourchue, & que le milan noir l'a égale ou presque égale dans toute sa largeur, ce qui néanmoins n'empêche pas que ces deux oiseaux ne soient d'espèce très-voisine, puisqu'à l'exception de cette forme de la queue ils se ressemblent par tous les autres caractères, car le milan noir, quoiqu'un peu plus petit & plus noir que le milan royal, a néanmoins les couleurs du plumage distribuées de même, les ailes proportionnellement aussi étroites & aussi

(i) Milan noir. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 131.*

longues, le bec de la même forme, les plumes aussi étroites & aussi alongées, & les habitudes naturelles entièrement conformes à celles du milan royal.

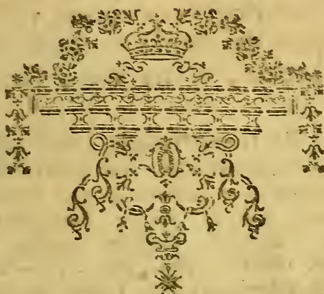
Aldrovande dit que les Hollandois appellent ce milan *kukenduf*, que quoiqu'il soit plus petit que le milan royal, il est néanmoins plus fort & plus agile; Schwenckfeld assure au contraire qu'il est plus foible & encore plus lâche, & qu'il ne chasse que les mulots, les sauterelles & les petits oiseaux qui sortent de leurs nids; il ajoute que l'espèce en est très-commune en Allemagne; cela peut être, mais nous sommes certains qu'en France & en Angleterre, elle est beaucoup plus rare que celle du milan royal; celui-ci est un oiseau du pays, & qui y demeure toute l'année; l'autre au contraire est un oiseau de passage, qui quitte notre climat en automne pour se rendre dans des pays plus chauds: Belon a été témoin oculaire de leur passage d'Europe en Égypte; ils s'attroupent & passent en files nombreuses sur le pont Euxin,

en



LE MILAN.

en automne, & repaſſent dans le même ordre au commencement d'Avril; ils reſtent pendant tout l'hiver en Égypte, & ſont ſi familiers qu'ils viennent dans les villes & ſe tiennent ſur les fenêtres des maiſons; ils ont la vue & le vol ſi ſûrs, qu'ils ſaiſiſſent en l'air les morceaux de viande qu'on leur jette.



LA BUSE (a).

Voyez planche VIII *de ce volume.*

LA Buse * est un oiseau assez commun, assez connu pour n'avoir pas besoin d'une ample description ; elle n'a guère que quatre pieds & demi de vol, sur vingt ou vingt-un pouces de longueur de corps ; sa queue n'a que huit pouces, & ses ailes, lorsqu'elles

(a) En Grec, Τριόρχης, parce qu'on a cru faussement que cet oiseau avoit trois testicules ; en Latin, *Buteo* ; en Italien, *Buzza ; Bucciario* ; en Allemand, *Busz-hen, Buzant, Buze, Bushard* ; en Anglois, *Buzzard, Common - Buzzard*, Puttok. — *Buteo*. Gesner, *Avi.* pag. 45. — *Buteo seu triorchis.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 362. — *Buteo vulgaris* Willulghby, *Ornith.* pag. 38. — *Buse* ou *Busard*, ou *Cassard.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 100. — Buzard. Albin, *tome I, page 1; pl. 1, figure coloriée.* — La Buse. Brisson, *Ornith.* tome I, page 406. — *The Common Buzzard.* Britisch Zoology, *planche* XLIII, *avec une figure coloriée.*

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 419.

ſont pliées, s'étendent un peu au-delà de ſon extrémité ; l'iris de ſes yeux eſt d'un jaune pâle & preſque blanchâtre ; les pieds ſont jaunes, auſſi-bien que la membrane qui couvre la baſe du bec, & les ongles ſont noirs.

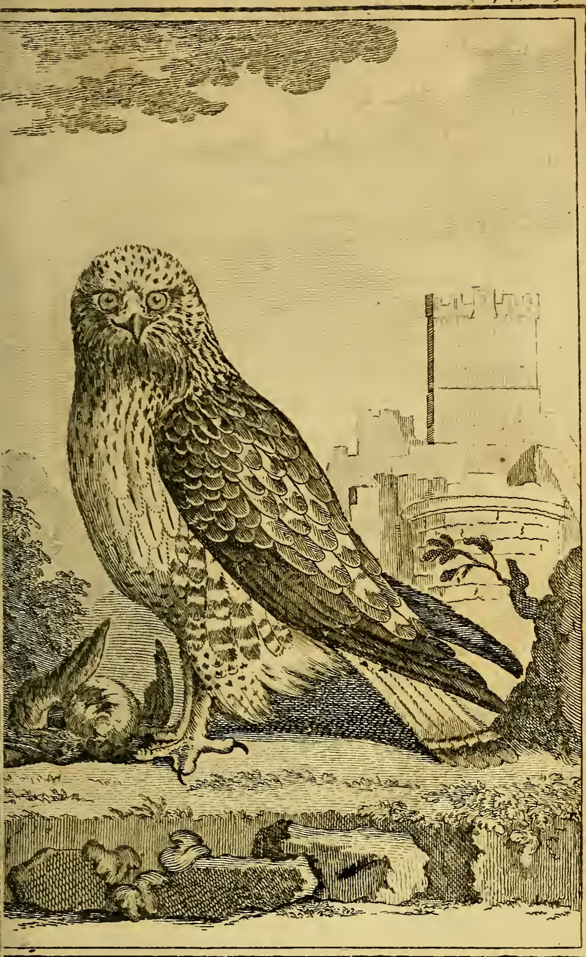
Cet oiſeau demeure pendant toute l'année dans nos forêts, il paroît aſſez ſtupide, ſoit dans l'état de domeſticité, ſoit dans celui de liberté ; il eſt aſſez ſédentaire & même pareſſeux ; il reſte ſouvent pluſieurs heures de ſuite perché ſur le même arbre, ſon nid eſt conſtruit avec de petites branches, & garni en dedans de laine ou d'autres petits matériaux légers & mollets ; la buſe pond deux ou trois œufs qui ſont blanchâtres, tachetés de jaune ; elle élève & ſoigne ſes petits plus long-temps que les autres oiſeaux de proie, qui preſque tous les chaſſent du nid avant qu'ils ſoient en état de ſe pourvoir aiſément ; M. Ray *(b)* aſſure même que le mâle de la buſe nourrit & ſoigne ſes petits lorſqu'on a tué la mère.

(b) Ray's Letters 53. Voyez auſſi *Britiſch Zoology*, Species VII,

Cet oiseau de rapine ne saisit pas sa proie au vol, il reste sur un arbre, un buisson ou une motte de terre, & de-là se jette sur tout le petit gibier qui passe à sa portée ; il prend les levreaux & les jeunes lapins, aussi-bien que les perdrix & les cailles ; il dévaste les nids de la plupart des oiseaux ; il se nourrit aussi de grenouilles, de lézards, de serpens, de sauterelles, &c. lorsque le gibier lui manque.

Cette espèce est sujette à varier, au point que si l'on compare cinq ou six buses ensemble, on en trouve à peine deux bien semblables. Il y en a de presque entièrement blanches, d'autres qui n'ont que la tête blanche, d'autres enfin qui sont mélangées différemment les unes des autres, de brun & de blanc : ces différences dépendent principalement de l'âge & du sexe, car on les trouve toutes dans notre climat.





LA BUSE.

LA BONDRÉE (a).

COMME la Bondrée * diffère peu de la Buse, elle n'en a été distinguée que par ceux qui les ont soigneusement comparées. Elles ont, à la vérité, beaucoup plus de caractères communs que de caractères différens; mais ces différences extérieures, jointes à celles de quelques habitudes naturelles, suffisent pour constituer deux espèces, qui, quoique voisines, sont néanmoins distinctes & séparées. La bondrée est aussi grosse que la buse, & pèse environ

(a) *Goiran* ou *Bondrée.* Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 101, fig. page 102. — *Buteo apivorus* seu *Vespivorus.* Willulghby, *Ornith.* pag. 39, fig. tab. 3. — Bondrée. Albin, *tome 1, page 3, fig. coloriée, pl. 11.* — *Falco* pedibus *seminudis, flavis; cerâ nigrâ; capite cinereo,* caudæ fasciâ cinereâ, *apice albo.* Linn. *Faun. Suec.* n.° 66. — *Buteo apivorus.* La Bondrée. Brisson, *tome 1, page 410.*

* *Voyez les planches enluminées,* n.° 420.

deux livres ; elle a vingt-deux pouces de longueur, depuis le bout du bec jufqu'à celui de la queue, & dix-huit pouces jufqu'à celui des pieds ; fes ailes, lorfqu'elles font pliées, s'étendent au-delà des trois quarts de la queue ; elle a quatre pieds deux pouces de vol ou d'envergure : fon bec eft un peu plus long que celui de la bufe ; la peau nue qui en couvre la bafe, eft jaune *(b)*, épaiffe & inégale ; les narines font longues & courbées ; lorfqu'elle ouvre le bec, elle montre une bouche très-large & de couleur jaune : l'iris des yeux eft d'un beau jaune ; les jambes & les pieds font de la même couleur, & les ongles, qui ne font pas fort crochus, font forts & noirâtres : le fommet de la tête paroît large & aplati ; il eft d'un gris cendré. On trouve une ample defcription de cet oifeau dans l'ouvrage de M. Briffon

(b) Quelques Naturaliftes ont dit que cette peau de la bafe du bec étoit noire ; mais on peut préfumer que cette différence vient de l'âge, puifque cette peau qui couvre la bafe du bec eft blanche dans le premier âge de ces oifeaux : elle peut paffer par le jaune, & devenir enfin brune & noire.

& dans celui d'Albin : ce dernier auteur, après avoir décrit les parties extérieures de la bondrée, dit qu'elle a les boyaux plus courts que la buse ; & il ajoute qu'on a trouvé dans l'estomac d'une bondrée, plusieurs chenilles vertes, comme aussi plusieurs chenilles communes & autres insectes.

Ces oiseaux, ainsi que les buses, composent leur nid avec des bûchettes, & le tapissent de laine à l'intérieur, sur laquelle ils déposent leurs œufs, qui sont d'une couleur cendrée & marquetée de petites taches brunes. Quelquefois ils occupent des nids étrangers ; on en a trouvé dans un vieux nid de milan. Ils nourrissent leurs petits de chrysalides, & particulièrement de celles des guêpes. On a trouvé des têtes & des morceaux de guêpes dans un nid où il y avoit deux petites bondrées : elles sont, dans ce premier âge, couvertes d'un duvet blanc, tacheté de noir ; elles ont alors les pieds d'un jaune pâle, & la peau qui est sur la base du bec blanche. On a aussi trouvé dans l'estomac de ces oiseaux,

qui eſt fort large, des grenouilles & des lézards entiers. La femelle eſt dans cette eſpèce, comme dans toutes celles des grands oiſeaux de proie, plus groſſe que le mâle; & tous deux piettent & courent, ſans s'aider de leurs ailes, auſſi vîte que nos coqs de baſſe-cour.

Quoique Belon diſe qu'il n'y a petit berger, dans la Limagne d'Auvergne, qui ne ſache connoître la bondrée, & la prendre par engin avec des grenouilles, quelquefois auſſi aux gluaux, & ſouvent au lacet, il eſt cependant très-vrai qu'elle eſt aujourd'hui beaucoup plus rare en France que la buſe commune. Dans plus de vingt buſes qu'on m'a apportées en différens temps, en Bourgogne, il ne s'eſt pas trouvé une ſeule bondrée; & je ne ſais de quelle province eſt venue celle que nous avons au cabinet du Roi. M. Salerne dit que dans le pays d'Orléans, c'eſt la buſe ordinaire qu'on appelle *bondrée;* mais cela n'empêche pas que ce ne ſoient deux oiſeaux différens.

La bondrée ſe tient ordinairement ſur les arbres en plaine, pour épier ſa

proie. Elle prend les mulots, les grenouilles, les lézards, les chenilles & les autres insectes. Elle ne vole guère que d'arbre en arbre & de buissons en buissons, toujours bas & sans s'élever comme le milan, auquel du reste elle ressemble assez par le naturel ; mais dont on pourra toujours la distinguer de loin & de près, tant par son vol que par sa queue, qui n'est pas fourchue comme celle du milan. On tend des piéges à la bondrée, parce qu'en hiver elle est très-grasse & assez bonne à manger.



L'OISEAU

SAINT-MARTIN.*

LES Naturalistes modernes ont donné à cet oiseau *(a)* le nom de *Faucon lanier* ou *Lanier cendré;* mais il nous paroît

* *Voyez les planches enluminées,* n.° 459.

(a) Autre oiseau Saint-Martin. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 104. — *Laniarius cinereus sive falco cinereo albus.* Frisch. *planche LXXIX*, *avec une figure coloriée.* — *The blue Hawk.* Le Faucon bleu. Edwards, *Glanures*, *pl. CCXXV*, *avec une figure bien coloriée.* — Le Lanier cendré. Brisson, *Ornith. tome I, page 365.*

Nota. Belon n'hésite pas à dire qu'il est de la même espèce que le jean-le blanc, & en même temps il convient qu'il approche beaucoup du milan ; « il est, dit-il, encore une autre espèce de » jean-le-blanc ou oiseau saint-martin, semblablement nommé *blanche queue*, *de même espèce* que » le susdit ; mais il ressemble beaucoup mieux à » la couleur d'un milan royal, n'étoit qu'il est de » moindre corpulence. . . . . Il ressemble au milan » royal de si près, qu'on n'y trouveroit différence, » n'étoit qu'il est plus petit & plus blanc sous

être non-ſeulement d'une eſpèce, mais d'un genre différent de ceux du faucon & du lanier. Il eſt un peu plus gros qu'une corneille ordinaire, & il a proportionnellement le corps plus mince & plus dégagé ; il a les jambes longues & menues, en quoi il diffère des faucons qui les ont robuſtes & courtes, & encore du lanier que Belon dit être plus court *empiété* qu'aucun faucon, mais par ce caractère des longues jambes, il reſſemble au jean-le-blanc & à la ſoubuſe ; il n'a donc d'autre rapport au lanier que l'habitude de déchirer avec le bec tous les petits animaux qu'il ſaiſit, & qu'il n'avale pas entiers, comme le font les autres gros oiſeaux de proie : il faut, dit M. Edwards, le ranger dans la claſſe des faucons à longues ailes ; ce ſeroit, à mon avis, plutôt avec les buſes qu'avec les faucons, que cet oiſeau devroit être rangé,

le ventre, ayant les plumes qui touchent le « croupion en la queue, tant deſſus que deſſous » de couleur blanche ; auſſi eſt-ce de cela qu'il « eſt nommé *queue blanche* ». *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, *page 104.*

ou plutôt il faut lui laisser sa place auprès de la soubuse, à laquelle il ressemble par un grand nombre de caractères, & par les habitudes naturelles.

Au reste, cet oiseau se trouve assez communément en France, aussi-bien qu'en Allemagne & en Angleterre : celui de notre planche enluminée a été tué en Bourgogne. M. Frisch a donné deux planches de ce même oiseau, *n.os 79 & 80*, qui ne diffèrent pas assez l'un de l'autre pour qu'on doive les regarder avec lui comme étant d'espèce différente ; car les variétés qu'il remarque entre ces deux oiseaux sont trop légères, pour ne les pas attribuer au sexe ou à l'âge. M. Edwards, qui a aussi donné la figure de cet oiseau, dit que celui de sa planche enluminée a été tué près de Londres, & il ajoute que quand on l'aperçut, il voltigeoit autour du pied de quelques vieux arbres, dont il paroissoit quelquefois frapper le tronc avec le bec & les serres, en continuant cependant à voltiger, ce dont on ne put découvrir la raison qu'après l'avoir tué & ouvert ; car on

lui trouva, dans l'eſtomac, une vingtaine de petits lézards, déchirés ou coupés en deux ou trois morceaux.

En comparant cet oiſeau, avec ce que dit Belon, de ſon ſecond oiſeau ſaint-martin, on ne pourra douter que ce ne ſoit le même, & indépendamment des rapports de grandeur, de figure & de couleur, ces habitudes naturelles de voler bas, & de chercher avec avidité & conſtance les petits reptiles, appartiennent moins aux faucons & aux autres oiſeaux nobles, qu'à la buſe, à la harpaye & aux autres oiſeaux de ce genre, dont les mœurs ſont plus ignobles, & approchent de celles des milans. Cet oiſeau bien décrit & très-bien repréſenté par M. Edwards *(pl. 225)*, n'eſt pas, comme le diſent les Auteurs de la Zoologie Britannique, le *henharrier*, dont ils ont donné la figure. Ce ſont des oiſeaux différens, dont le premier, que nous appelons d'après Belon, l'*oiſeau ſaint-martin*, a, comme je l'ai dit, été indiqué par M.rs Friſch & Briſſon, ſous le nom de *faucon-lanier* & *lanier cendré*; le ſecond de

ces oiseaux qui est le *subbuteo* de Gesner, & que nous appelons *soubuse*, a été nommé *aigle à queue blanche* par Albin, & *faucon à collier* par M. Brisson. Au reste, les Fauconniers nomment cet oiseau saint-martin, *la harpaye-épervier. Harpaye* est parmi eux un nom générique, qu'ils donnent non-seulement à l'oiseau saint-martin, mais encore à la soubuse & au busard-roux ou rousseau, dont nous parlerons dans la suite.



LA SOUBUSE (a).

Voyez planche IX de ce volume.

LA Soubuſe * reſſemble à l'oiſeau ſaint-martin, par le naturel & les mœurs ; tous deux volent bas pour ſaiſir des mulots & des reptiles ; tous deux entrent dans les baſſes-cours, fréquentent les colombiers pour prendre les jeunes pigeons, les poulets ; tous deux ſont oiſeaux ignobles, qui n'attaquent que les foibles, & dès-lors on ne doit les

(a) *Subbuteo.* Geſner., *Avi.* pag. 48. — *Pygargus accipiter.* Willulghby, *Ornithol.* pag. 40, — Aigle à queue blanche. Albin, *tome II, page 3, planche V, avec une figure coloriée du mâle. . . . . .* Perturbateur des poules. Albin, *tome III, page 2, planche III, avec une figure coloriée de la femelle.* — Les Anglois appellent le mâle, *Henharrow* ou *Henharrier*, c'eſt-à-dire, *Déchireur de poules.* — *Falco torquatus :* le Faucon à collier. Briſſon, *Ornithol.* tome I, page 345. — *The Henharrier ; the male*, pl. A 6. *Ringtail ; the female*, pl. A 7. *Britiſch Zoology. . . . . . .*

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 443 & 480.

appeler ni faucons ni laniers comme l'ont fait nos Nomenclateurs. Je voudrois donc retrancher de la liste des faucons, ce faucon à collier, & ne lui laisser que le nom de *soubuse*, comme au lanier cendré, celui d'*oiseau saint-martin.*

Le mâle dans la soubuse, est, comme dans les autres oiseaux de proie, considérablement plus petit que la femelle; mais l'on peut remarquer, en les comparant, qu'il n'a point comme elle de collier, c'est-à-dire, de petites plumes hérissées autour du cou : cette différence qui paroîtroit être un caractère specifique, nous portoit à croire que l'oiseau représenté [a] n'étoit pas le mâle de la soubuse femelle, représentée [b]; mais de très-habiles Fauconniers nous ont assuré la chose comme certaine, & en y regardant de près, nous avons en effet trouvé les mêmes proportions entre la queue & les ailes, la même distribution dans les couleurs, la même forme de cou, de tête & de bec, &c. . . . . . en sorte que nous n'avons pu résister à

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 480.

[b] *Ibidem*, n° 443.



LA SOUBUSE.

leur avis : ce qui ſur cela nous rendoit plus difficiles, c'eſt que preſque tous les Naturaliſtes ont donné à la ſoubuſe un mâle tout différent, & qui eſt celui que nous avons appelé oiſeau *ſaint-martin ;* & ce n'eſt qu'après mille & mille comparaiſons, que nous avons cru pouvoir nous déterminer avec fondement contre leur autorité. Nous obſerverons que la ſoubuſe ſe trouve en France, auſſi-bien qu'en Angleterre ; qu'elle a les jambes longues & menues comme l'oiſeau ſaint-martin ; qu'elle pond trois ou quatre œufs rougeâtres dans des nids qu'elle conſtruit ſur des buiſſons épais ; qu'enfin ces deux oiſeaux, avec celui dont nous parlerons dans l'article ſuivant, ſous le nom de *harpaye,* ſemblent former un petit genre à part plus voiſin de celui des milans & des buſes, que de celui des faucons.



* LA HARPAYE (a).

HARPAYE eſt un ancien nom générique que l'on donnoit aux oiſeaux du genre des buſards ou buſards de marais, & à quelques autres eſpèces voiſines, telles que la ſoubuſe & l'oiſeau ſaint-martin, qu'on appeloit *harpaye épervier :* nous avons rendu ce nom ſpécifique, en l'appliquant à l'eſpèce dont il eſt ici queſtion, à laquelle les Fauconniers d'aujourd'hui donnent le nom de *harpaye-rouſſeau :* nos Nomenclateurs l'ont nommé *buſard-roux,* & M. Friſch l'a appelé improprement *vautour lanier moyen ,* comme il a de même & tout auſſi improprement appelé le buſard de marais, *grand vautour lanier :* nous avons préféré le nom ſimple de *harpaye,* parce qu'il eſt certain que cet oiſeau n'eſt ni un

* *Voyez les planches enluminées,* n.° 460.

(a) Friſch, *tome I, planche LXXVIII.* — Le buſard-roux, Briſſon, *tome I, page 404.*

vautour ni un bufard : il a les mêmes habitudes naturelles que les deux oiſeaux dont nous avons parlé dans les deux articles précédens : il prend le poiſſon comme le jean-le-blanc, & le tire vivant hors de l'eau ; il paroît, dit M. Friſch, avoir la vue plus perçante que tous les autres oiſeaux de rapine, ayant les ſourcils plus avancés ſur les yeux. Il ſe trouve en France comme en Allemagne, & fréquente de préférence les lieux bas & les bords des fleuves & des étangs ; & comme pour le reſte de ſes habitudes naturelles, il reſſemble aux précédens, nous n'entrerons pas à ſon ſujet dans un plus grand détail.



* LE BUSARD (a).

Voyez planche X de ce volume.

ON appelle communément cet oiseau, le *Busard de marais ;* mais comme il n'existe réellement dans notre climat que cette seule espèce de busard, nous lui avons conservé ce nom simple : on l'appeloit autrefois *fau-perdrieux,* & quelques Fauconniers le nomment aussi *harpaye à tête blanche ;* cet oiseau est plus vorace & moins paresseux que la buse, & c'est peut-être par cette seule raison

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 424.

(a) En Grec, Κίρκος ; en Latin, *Circus*. — Le Fau-perdrieux. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 114. — *Circus*. Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 351 . . . . *Milvus æruginosus*. Aldrov. *tom. I, pag. 396.* — Busard de marais. Albin, *tome I, page 4, planche III, avec une figure coloriée.* — *Vultur fuscus*, sive *Laniarius*, Frisch. *pl. LXXVII, avec une bonne figure coloriée.* — Le Busard de marais. Brisson, *Ornith.* tome I, page 401. — *The moor Buzzard. British Zoology*, pl. A 5, avec une figure coloriée.

qu'il paroît moins ftupide & plus méchant : il fait une cruelle guerre aux lapins, & il eft auffi avide de poiffon que de gibier ; au lieu d'habiter comme la bufe, les forêts en montagne, il ne fe tient que dans les buiffons, les haies, les joncs, & à portée des étangs, des marais & des rivières poiffonneufes : il niche dans les terres baffes, & fait fon nid à peu de hauteur de terre, dans des buiffons, ou même fur des mottes couvertes d'herbes épaiffes : il pond trois œufs, quelquefois quatre ; & quoiqu'il paroiffe produire en plus grand nombre que la bufe, qu'il foit comme elle, oifeau fédentaire & naturel en France, & qu'il y demeure toute l'année, il eft néanmoins bien plus rare ou bien plus difficile à trouver.

On ne confondra pas le bufard avec le milan noir, quoiqu'il lui reffemble à plufieurs égards, parce que le bufard a comme la bufe, la bondrée, &c.... le cou gros & court ; au lieu que les milans l'ont beaucoup plus long, & on diftingue aifément le bufard de la bufe, 1.° par les lieux qu'il habite ;

2.° par le vol qu'il a plus rapide & plus ferme; 3.° parce qu'il ne se perche pas sur de grands arbres, & que communément il se tient à terre ou dans des buissons; 4.° on le reconnoît à la longueur de ses jambes qui, comme celles de l'oiseau saint-martin & de la soubuse, sont à proportion plus hautes & plus menues que celles des autres oiseaux de rapine.

Le busard chasse de préférence les poules d'eau, les plongeons, les canards & les autres oiseaux d'eau; il prend les poissons vivans & les enlève dans ses serres: au défaut de gibier ou de poisson, il se nourrit de reptiles, de crapauds, de grenouilles & d'insectes aquatiques; quoiqu'il soit plus petit que la buse, il lui faut une plus ample pâture, & c'est vraisemblablement parce qu'il est plus vif, & qu'il se donne plus de mouvement, qu'il a plus d'appétit; il est aussi bien plus vaillant. Belon assure en avoir vu qu'on avoit élevés à chasser & prendre des lapins, des perdrix & des cailles: il vole plus pesamment que le milan; & lorsqu'on



LE BUSARD.

veut le faire chaffer par des faucons, il ne s'élève pas comme celui-ci, mais fuit horizontalement : un feul faucon ne fuffit pas pour le prendre, il fauroit s'en débarraffer & même l'abattre ; il defcend au duc comme le milan, mais il fe défend mieux, & il a plus de force & de courage ; en forte qu'au lieu d'un feul faucon, il en faut lâcher deux ou trois pour en venir à bout. Les hobreaux & les crefferelles le redoutent, évitent fa rencontre, & même fuient lorfqu'il les approche.



OISEAUX ÉTRANGERS

Qui ont rapport au MILAN, aux BUSES & SOUBUSES.

I.

L'OISEAU appelé par Catesby *(a)*, l'*Epervier à queue d'hirondelle* ; & par M. Brisson, le *Milan de la Caroline.* « Cet oiseau, dit Catesby, pèse quatorze onces : il a le bec noir & » crochu ; mais il n'a point de crochets » aux côtés de la mandibule supérieure » comme les autres éperviers : il a les » yeux fort grands & noirs, & l'iris » rouge ; la tête, le cou, la poitrine & » le ventre sont blancs, le haut de l'aile » & le dos d'un pourpre foncé, mais » plus brunâtre vers le bas, avec une » teinture de vert ; les ailes sont longues

(a) Hist. nat. de la Caroline, *tome I, page 4*, *planche IV*, avec une bonne figure coloriée.

» à proportion

à proportion du corps, & ont quatre « pieds lorsqu'elles sont déployées : « la queue est d'un pourpre foncé, « mêlé de vert & très-fourchue; la longue plume des côtés ayant huit « pouces de long de plus que la plus « courte du milieu : ces oiseaux volent « long-temps, comme les hirondelles, « & prennent en volant les escarbots, « les mouches & autres insectes, sur les « arbres & sur les buissons : on dit « qu'ils font leur proie de lézards & de « serpens, ce qui fait que quelques- « uns les ont appelés *éperviers à serpens.* « Je crois, ajoute M. Catesby, que ce « sont des oiseaux de passage (en Ca- « roline), n'en ayant jamais vu aucuns « pendant l'hiver ».

Nous remarquerons, au sujet de ce que dit ici cet Auteur, que l'oiseau dont il est question n'est point un épervier, n'en ayant ni la forme ni les mœurs ; il approche beaucoup plus, par les deux caractères, de l'espèce du milan, & si on ne veut pas le regarder comme une variété de l'espèce du milan d'Europe, on peut au moins assurer

que c'eſt le genre dont il approche le plus, & que ſon eſpèce eſt infiniment plus voiſine de celle du milan que de celle de l'épervier.

I I.

L'OISEAU appelé *Caracara*, par les Indiens du Breſil, & dont Marcgrave a donné la figure & une aſſez courte indication *(b)*, puiſqu'il ſe contente de dire que le *caracara* du Breſil, nommé *gavion* par les Portugais, eſt une eſpèce d'épervier ou de petit aigle *(niſus)* de la grandeur d'un milan; qu'il a la queue longue de neuf pouces, les ailes de quatorze, qui ne s'étendent pas, lorſqu'elles ſont pliées, juſqu'à l'extrémité de la queue; le plumage roux & taché de points blancs & jaunes; la queue variée de blanc & de brun; la tête comme celle d'un épervier; le bec noir, crochu & médiocrement grand, les pieds jaunes, les ſerres ſemblables à celles des éperviers, avec des ongles ſémilunaires, longs, noirs & très-aigus, & les yeux d'un beau

(b) Marcgrave, *Hiſt. nat. Braſil.* pag. 211.

jaune ; il ajoute que cet oiſeau eſt le grand ennemi des poules, & qu'il varie dans ſon eſpèce, en ayant vu d'autres dont la poitrine & le ventre étoient blancs.

III.

L'OISEAU des terres de la baie de Hudſon, auquel M. Edwards a donné le nom de *buſe cendrée (c),* & qu'il décrit à peu près dans les termes ſuivans. Cet oiſeau eſt de la grandeur d'un coq ou d'une poule de moyenne groſſeur : il reſſemble par la figure, & en partie par les couleurs, à la buſe commune ; le bec & la peau qui en couvre la baſe, ſont d'une couleur plombée bleuâtre; la tête & la partie ſupérieure du cou, ſont couvertes de plumes blanches, tachetées de brun-foncé dans leur milieu : la poitrine eſt blanche comme la tête, mais marquée de taches brunes plus grandes : le ventre & les côtés ſont couverts de plumes brunes, marquées

(c) *The ash coloured Buzzard.* Edwards, *Hiſt. of Birds,* tom. II, pag. 53, pl. LIII, *avec une figure bien coloriée.*

de taches blanches, rondes ou ovales; les jambes ſont couvertes de plumes douces & blanches, irrégulièrement tachées de brun; les couvertures du deſſous de la queue ſont rayées tranſverſalement de blanc & de noir : toutes les parties ſupérieures du cou, du dos, des ailes & de la queue ſont couvertes de plumes d'un brun cendré plus foncé dans leur milieu, & plus clair ſur les bords; les couvertures du deſſous des ailes ſont d'un brun ſombre avec des taches blanches; les plumes de la queue ſont croiſées par-deſſus de lignes étroites & de couleur obſcure, & par-deſſous croiſées de lignes blanches; les jambes & les pieds ſont d'une couleur cendrée bleuâtre; les ongles ſont noirs, & les jambes ſont couvertes, juſqu'à la moitié de leur longueur, de plumes d'une couleur obſcure : cet oiſeau, ajoute M. Edwards, qui ſe trouve dans les terres de la baie de Hudſon, fait principalement ſa proie des gélinottes blanches. Après avoir comparé cet oiſeau, décrit par M. Edwards, avec les buſes, ſoubuſes, harpayes & buſards, il nous

a paru différer de tous par la forme de ſon corps & par ſes jambes courtes ; il a le port de l'aigle & les jambes courtes comme le faucon, & bleues comme le lanier; il ſemble donc qu'il vaudroit mieux le rapporter au genre du faucon ou à celui du lanier, qu'au genre de la buſe. Mais comme M. Edwards eſt un des hommes du monde qui connoît le mieux les oiſeaux, & qu'il a rapporté celui-ci aux buſes; nous avons cru devoir ne pas tenir à notre opinion & ſuivre la ſienne : c'eſt par cette raiſon que nous plaçons ici cet oiſeau à la ſuite des buſes.



* L'ÉPERVIER (a).

Voyez la planche XI de ce volume.

QUOIQUE les Nomenclateurs aient compté plusieurs espèces d'éperviers, nous croyons qu'on doit les réduire à

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 466, 467 & 412.

(a) En Grec, Σπιζίας; en Grec moderne, Ξεντερι, en Latin, *accipiter fringillarius, quod fringillas & minores aves rapiat*; en Italien, *Sparviero*; en Allemand, *Sperber* ou *Sperwen*; en Polonois, *Crogulcr*; en Suède, *Spacshoeck*; en Anglois, *Spar-hawk* ou *Sparhow-hawk*; en France, on appelle le mâle *Émouchet* ou *Mouchet*. — *Accipiter fringillarius*. Gesner, *Avium*, *pag.* 51. — *Accipiter minor, idem, pag.* 52..... *Nisus recentiorum*. Gesner, *Icon. Avium*, *pag.* 7. *Nisus à conatu, nisu, quod aves multò se majores rapere nitatur.* — Épervier ou Éparvier. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, *page* 121. *Fringillarius accipiter vulgò nisus dictus*. Aldrov. *Avi. tom. I, pag.* 344. — Épervier. Albin, *tom. I, pag.* 6, *planche V*, avec une figure coloriée de la femelle; & *tome III*, *page* 2, *planche IV*, avec une figure coloriée du mâle. *Nisus sagittatus, sive accipiter fringillarius.* Frisch, *planche XC*, avec une figure coloriée de l'épervier hagard ou vieux...... *Nisus sagittatus*

une ſeule. M. Briſſon fait mention de quatre eſpèces ou variétés; ſavoir, l'Épervier commun, l'Épervier tacheté, le petit Épervier & l'Épervier des Alouettes; mais nous avons reconnu que cet épervier des alouettes, n'eſt que la creſſerelle femelle. Nous avons trouvé de même, que le petit épervier n'eſt que le tiercelet ou mâle de l'épervier commun; en ſorte qu'il ne reſte plus que l'épervier tacheté, qui n'eſt qu'une variété accidentelle de l'eſpèce commune de l'épervier. M. Klein *(b)* eſt le premier qui ait indiqué cette variété, il dit que cet oiſeau lui fut envoyé du pays de Marienbourg; il faut donc réduire à l'eſpèce commune le petit épervier, auſſi-bien que l'épervier tacheté, & ſéparer de cette eſpèce l'épervier

alter idem, planche XCII, avec une figure coloriée de l'épervier-ſors ou jeune. *Nota.* Ces deux planches ne repréſentent pas deux oiſeaux différens. . . *Niſus ſtriatus, idem, planche XC,* avec une figure coloriée du mâle. — L'Épervier. Briſſon, *Ornithol. tome I, page 310.* — *The Sparrow-hawk. Britiſch Zoology,* planche A 10; *The male,* planche A 12, *The female.*

(b) Klein, *Ordo Avium, pag. 53.*

des alouettes qui n'est que la femelle de la cresserelle.

On observera[a], que le tiercelet-sors d'épervier, diffère du tiercelet-hagard, en ce que le sors a la poitrine & le ventre beaucoup plus blancs & avec beaucoup moins de mélange de roux que le tiercelet-hagard, qui a ces parties presqu'entièrement rousses & traversées de bandes brunes; au lieu que l'autre n'a sur la poitrine que des taches ou des bandes beaucoup plus irrégulières. Le tiercelet d'épervier s'appelle *mouchet* par les Fauconniers, il est d'autant plus brun sur le dos, qu'il est plus âgé; & les bandes transversales de la poitrine ne sont bien régulières que quand il a passé sa première ou sa seconde mue: il en est de même de la femelle[b], qui n'a de bandes régulières que lorsqu'elle a passé sa seconde mue; & pour donner une idée plus détaillée de ces différences & de ces changemens dans la distribution des couleurs, nous remarquerons que sur le tiercelet-sors ces taches de

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 466 & 467.

[b] *Ibidem*, n.° 412.

la poitrine & du ventre, sont presque toutes séparées les unes des autres, & qu'elles présentent plutôt la figure d'un cœur ou d'un triangle émoussé, qu'une suite continue & uniforme de couleur brune, telle qu'on la voit dans les bandes transversales de la poitrine & du ventre du tiercelet-hagard d'épervier, c'est-à-dire, du tiercelet qui a subi ses deux premières mues : les mêmes changemens arrivent dans la femelle ; ces bandes transversales brunes, telles qu'on les voit représentées dans la planche, ne sont dans la première année que des taches séparées ; & l'on verra dans l'article de l'autour, que ce changement est encore plus considérable que dans l'épervier ; rien ne prouve mieux combien sont fautives les indications que nos Nomenclateurs ont voulu tirer de la distribution des couleurs, que de voir le même oiseau porter la première année des taches ou des bandes longitudinales brunes, descendant du haut en bas, & présenter au contraire, dans la seconde année, des bandes transversales de la même couleur : ce

changement, quoique très-singulier est plus sensible dans l'autour & dans les éperviers, mais il se trouve aussi plus ou moins dans plusieurs autres espèces d'oiseaux ; de sorte que toutes les méthodes fondées sur l'énonciation des différences de couleur & de la distribution des taches, se trouvent ici entièrement démenties.

L'épervier reste toute l'année dans notre pays ; l'espèce en est assez nombreuse : on m'en a apporté plusieurs dans la plus mauvaise saison de l'hiver, qu'on avoit tués dans les bois ; ils sont alors très-maigres, & ne pèsent que six onces : le volume de leur corps est à peu près le même que celui du corps d'une pie ; la femelle est beaucoup plus grosse que le mâle ; elle fait son nid sur les arbres les plus élevés des forêts ; elle pond ordinairement quatre ou cinq œufs, qui sont tachés d'un jaune rougeâtre vers leurs bouts. Au reste l'épervier, tant mâle que femelle, est assez docile : on l'apprivoise aisément, & l'on peut le dresser pour la chasse des perdreaux & des cailles ; il

prend aussi des pigeons séparés de leur compagnie, & fait une prodigieuse destruction des pinçons & des autres petits oiseaux qui se mettent en troupes pendant l'hiver : il faut que l'espèce de l'épervier soit encore plus nombreuse qu'elle ne le paroît, car indépendamment de ceux qui restent toute l'année dans notre climat, il paroît que dans certaines saisons, il en passe en grande quantité dans d'autres pays *(c)*,

(c) Nota. Je crois devoir rapporter ici en entier un assez long récit de Belon, qui prouve le passage de ces oiseaux, & indique en même temps la manière dont on les prend. « Nous étions, dit-il, à la bouche du Pont-Euxin, où commence « le détroit du Propontide ; nous étions montés « sur la plus haute montagne, nous trouvames un « Oiseleur qui prenoit des éperviers de belle ma- « nière ; & comme c'étoit vers la fin d'Avril, « lorsque tous oiseaux sont empêchés à faire leurs « nids, il nous sembloit étrange voir tant de « milans & d'éperviers de venir de-là par de devers « le côté dextre de la mer majeure : l'Oiseleur les « prennoit avec grande industrie, & n'en failloit « pas un ; il en prennoit plus d'une douzaine à « chaque heure, il étoit caché derrière un buisson, « au-devant duquel il avoit fait une aire unie & « carrée, qui avoit deux pas en diamètre, dis- « tante environ de deux ou trois pas du buisson ; « il y avoit six bâtons fichés autour de l'aire, «

& qu'en général l'espèce se trouve

» qui étoient de la grosseur d'un pouce & de la » hauteur d'un homme, trois de chaque côté, à » la summité desquels il y avoit en chacun une » coche entaillée du côté de la place, tenant un » rets de fil vert fort delié, qui étoit attaché aux » coches des bâtons, tendus à la hauteur d'un » homme, & au milieu de la place il y avoit » un piquet de la hauteur d'une coudée, au faîte » duquel il y avoit une cordelette attachée, qui » répondoit à l'homme caché derrière le buisson; » il y avoit aussi plusieurs oiseaux attachés à la » cordelette, qui passoient le grain dedans l'aire, » lesquels l'Oiseleur faisoit voler lorsqu'il avoit » advisé l'épervier de loin venant du côté de la » mer; & l'épervier ayant si bonne vue, dès » qu'il les voyoit d'une demi-lieue, lors prenoit » son vol à ailes déployées, & venoit si roide-» ment donner dans le filet, pensant prendre les » petits oiseaux, qu'il demeuroit encré leans en-» sevelis dedans les rets; alors l'Oiseleur le pren-» noit & lui fichoit les ailes jusqu'au pli dedans un » linge qui étoit là tout prêt expressément cousu, » duquel il lui lioit le bas des ailes avec les cuisses » & la queue, & l'ayant, laissoit l'épervier contre » terre qui ne pouvoit ne se remuer ne se débattre : » Nul ne sauroit penser de quelle part venoient » tant d'éperviers, car étant arrêté deux heures, » il en print plus de trente; tellement qu'en un » jour un homme seul en prendroit bien près » d'une centaine. Les milans & les éperviers ve-» noient à la file qu'on advisoit d'aussi loin que la » vue se pouvoit étendre. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, page 121* ».



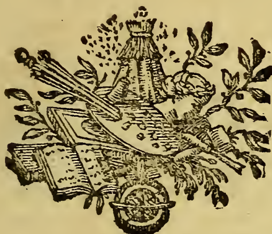
L'ÉPERVIER.

répandue dans l'ancien continent *(d)*, depuis la Suède *(e)* jusqu'au cap de Bonne-espérance *(f)*.

(d) Les éperviers sont communs au Japon, de même que par-tout ailleurs dans les Indes orientales. Kœmpfer, *Hist. du Japon, tome I, page 113*.

(e) Linnæus, *Fauna Suecica, n.° 68*.

(f) Kolbe, *Description du cap de Bonne-espérance, tome III, pages 167 & 168*.



L'AUTOUR (a).

Voyez planche XII de ce volume.

L'AUTOUR* est un bel oiseau, beaucoup plus grand que l'Épervier, auquel il ressemble néanmoins par les habitudes

(a) En Grec, Ἀστερίας.... *Accipiter stellaris;* en Latin moderne, *Astur;* en Italien, *Astore;* en Allemand, *Habich, Grosser-Habich;* en Polonois, *Jastrzawielki* ou *Jastrzabgolebiow;* en Anglois, *Stashawk* ou *Goshawk*, ou *Egier. Accipiter major firmico & recentioribus astur.* Gesner, *Icon. Avi. pag. 7.* ... Gesner, *Avi. pag. 3* ... *Accipiter palumbarius.* Gesner, *Avium, pag. 51.* — Aldrov. *tome I, page 342* ... *Asterias* Aldrov. *tome I, page 336.* — Autour. Albin. *tome II, page 5, planche VIII,* avec une figure coloriée..... *Milvus, sive astur.* Autour. Frisch, *pl. LXXII,* avec une figure coloriée. *Nota.* C'est l'Autour blond-sors...... *Accipiter stellarius sive guttatus Milan.* Frisch, *pl. LXXIII. Nota.* C'est une variété de l'autour blond-sors... *Falco sagittatus.* Frisch, *planche LXXXI,* avec la figure coloriée de la femelle après sa première mue....... *Falco.* Frisch, *planche LXXXII,* avec la figure de la même femelle, mais plus vieille. — L'Autour. Brisson, *tome I, page 317.*

* *Voyez les planches enluminées,* n.os 461 & 418.

naturelles, & par un caractère qui leur eſt commun, & qui dans les oiſeaux de proie n'appartient qu'à eux & aux pie-grièches, c'eſt d'avoir les ailes courtes; en ſorte que quand elles ſont pliées, elles ne s'étendent pas à beaucoup près à l'extrémité de la queue: il reſſemble encore à l'épervier, parce qu'il a, comme lui, la première plume de l'aile courte, arrondie par ſon extrémité, & la quatrième plume de l'aile eſt la plus longue de toutes. Les Fauconniers diſtinguent les oiſeaux de chaſſe, en deux claſſes; ſavoir, ceux de la fauconnerie proprement dite, & ceux qu'ils appellent de l'*autourſerie,* & dans cette ſeconde claſſe, ils comprennent non-ſeulement l'autour, mais encore l'épervier les harpayes, les buſes, &c.

L'autour avant ſa première mue, c'eſt-à-dire, pendant la première année de ſon âge, porte ſur la poitrine & ſur le ventre, des taches brunes perpendiculairement longitudinales; mais lorſqu'il a ſubi ſes deux premières mues, ces taches longitudinales diſparoiſſent,

& il s'en forme de transversales, qui durent ensuite pour tout le reste de sa vie; en sorte qu'il est très-facile de se tromper sur la connoissance de cet oiseau qui dans deux âges différens, est marqué si différemment; & c'est ce que nous avons voulu prévenir & faire connoître, en le représentant dans ses deux âges: le premier le jeune autour, & le second l'autour plus âgé *.

Au reste, l'autour a les jambes plus longues que les autres oiseaux qu'on pourroit lui comparer & prendre pour lui *(b)*, comme le gerfaut qui est à très-peu près de sa grandeur: le mâle autour, est comme la plupart des oiseaux de proie, beaucoup plus petit que la femelle: tous deux sont des oiseaux de poing & non de leurre; ils ne volent pas aussi haut que ceux qui

* *Voyez les planches enluminées,* n.[os] 461 *&* 418.

(b) Nota. M. Linnæus a pris le gerfaut pour l'autour, *Gyr. falco.* Linn. *Hist. nat. edit. VI, gen. 36, sp. 10.* Il est néanmoins très-aisé de les distinguer, car ordinairement l'autour a les pieds d'un beau jaune, & le gerfaut les a pâles & bleuâtres.

ont les ailes plus longues à proportion du corps ; ils ont, comme je l'ai dit, plusieurs habitudes communes avec l'épervier ; jamais ils ne tombent à-plomb sur leur proie ; ils la prennent de côté. On a vu par le récit de Belon, que nous avons cité, comment on peut prendre les éperviers : on peut prendre les autours de la même manière ; on met un pigeon blanc, pour qu'il soit vu de plus loin, entre quatre filets de neuf ou dix pieds de hauteur, & qui renferment autour du pigeon qui est au centre, un espace de neuf ou dix pieds de longueur sur autant de largeur ; l'autour arrive obliquement, & la manière dont il s'empêtre dans les filets, indique qu'ils ne se précipitent point sur leur proie, mais qu'ils l'attaquent de côté pour s'en saisir : les entraves du filet ne l'empêchent pas de dévorer le pigeon, & il ne fait de grands efforts pour s'en débarrasser, que quand il est repu.

L'autour se trouve dans les montagnes de Franche-comté, du Dauphiné, du Bugey, & même dans les

forêts de la province de Bourgogne & aux environs de Paris; mais il eſt encore plus commun en Allemagne qu'en France, & l'eſpèce paroît s'être répandue dans les pays du Nord juſqu'en Suède, & dans ceux de l'Orient & du midi, juſqu'en Perſe & en Barbarie; ceux de Grèce ſont les meilleurs de tous pour la fauconnerie, ſelon Belon; « ils ont, dit-il, la tête grande, » le cou gras & beaucoup de plumes; » ceux d'Arménie, ajoute-t-il, ont » les yeux verts; ceux de Perſe les » ont clairs, concaves & enfoncés; » ceux d'Afrique, qui ſont les moins » eſtimés, ont les yeux noirs dans le » premier âge, & rouges après la première mue »; mais ce caractère n'eſt pas particulier aux autours d'Afrique; ceux de notre climat ont les yeux d'autant plus rouges qu'ils ſont plus âgés; il y a même dans les autours de France, une différence ou variété de plumage & de couleur qui a induit les Naturaliſtes en une eſpèce d'erreur *(c)*;

(c) Nota. M. Briſſon a donné ſous le nom de *gros buſard (tome I, page 398)*, cet autour blond,

on a appelé *buzard*, un autour* dont le plumage est blond, & dont le naturel plus lâche que celui de l'autour brun, & moins susceptible d'une bonne éducation, l'a fait regarder comme une espèce de buse ou busard, & lui en a fait donner le nom: c'est néanmoins très-certainement un autour, mais que les Fauconniers rejettent de leur école. Il y a encore une variété assez légère dans cet autour blond, qui consiste en ce qu'il s'en trouve dont les ailes sont tachées de blanc, & ce caractère lui a fait donner le nom de *busard varié;* mais cet oiseau varié aussi-bien que celui qui est blond, sont également des autours, & non pas des busards.

J'ai fait nourrir long-temps un mâle & une femelle de l'espèce de l'autour

dont il fait une espèce particulière, non-seulement différente de celle de l'autour, mais encore de toutes les autres espèces de busards; cependant il est très-certain que ce n'est qu'une variété, même légère dans l'espèce de l'autour, car il n'en diffère en rien que par la couleur du plumage.

* *Voyez les planches enluminées,* n.° 423.

brun ; la femelle étoit au moins d'un tiers plus groſſe que le mâle ; il s'en falloit plus de ſix pouces que les ailes lorſqu'elles étoient pliées, ne s'étendiſſent juſqu'à l'extrémité de la queue : elle étoit plus groſſe dès l'âge de quatre mois, qui m'a paru être le terme de l'accroiſſement de ces oiſeaux, qu'un gros chapon. Dans le premier âge juſqu'à cinq ou ſix ſemaines, ces oiſeaux ſont d'un gris-blanc ; ils prennent enſuite du brun ſur tout le dos, le cou & les ailes ; le ventre & le deſſous de la gorge changent moins, & ſont ornairement blancs ou blancs-jaunâtres, avec des taches longitudinales brunes dans la première année, & des bandes tranſverſales brunes dans les années ſuivantes. Le bec eſt d'un bleu ſale, & la membrane qui en couvre la baſe eſt d'un bleu livide : les jambes ſont dénuées de plumes, & les doigts des pieds, ſont d'un jaune foncé : les ongles ſont noirâtres, & les plumes de la queue qui ſont brunes, ſont marquées par des raies tranſverſales fort

larges, de couleur d'un gris-ſale. Le mâle a ſous la gorge, dans cette première année d'âge, les plumes mêlées d'une couleur rouſſâtre, ce que n'a pas la femelle, à laquelle il reſſemble par tout le reſte, à l'exception de la groſſeur, qui, comme nous l'avons dit, eſt de plus d'un tiers au-deſſous.

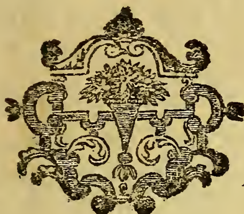
On a remarqué que quoique le mâle fût beaucoup plus petit que la femelle, il étoit plus féroce & plus méchant: ils ſont tous deux aſſez difficiles à priver; ils ſe battoient ſouvent, mais plus des griffes que du bec, dont ne ſe ſervent guère que pour dépecer les oiſeaux ou autres petits animaux, ou pour bleſſer ou mordre ceux qui les veulent ſaiſir: ils commencent par ſe défendre de la griffe, ſe renverſent ſur le dos, en ouvrant le bec, & cherchent beaucoup plus à déchirer avec les ſerres qu'à mordre avec le bec. Jamais on ne s'eſt aperçu que ces oiſeaux, quoique ſeuls dans la même volière, aient pris de l'affection l'un pour l'autre; ils y ont cependant paſſé la ſaiſon entière

de l'été depuis le commencement de mai jusqu'à la fin de novembre, où la femelle dans un accès de fureur, tua le mâle dans le silence de la nuit, à neuf ou dix heures du soir, tandis que tous les autres oiseaux étoient endormis : leur naturel est si sanguinaire, que quand on laisse un autour en liberté avec plusieurs faucons, il les égorge tous les uns après les autres ; cependant il semble manger de préférence les souris, les mulots & les petits oiseaux : il se jette avidement sur la chair saignante, & refuse assez constamment la viande cuite ; mais en le faisant jeûner, on peut le forcer de s'en nourrir : il plume les oiseaux fort proprement, & ensuite les dépèce avant de les manger, au lieu qu'il avale les souris tout entières. Ses excrémens sont blanchâtres & humides : il rejette souvent par le vomissement les peaux roulées des souris qu'il a avalées. Son cri est fort rauque, & finit toujours par des sons aigus, d'autant plus désagréables qu'il les répète plus souvent ;



L'AUTOUR.

il marque auſſi une inquiétude continuelle dès qu'on l'approche, & ſemble s'effaroucher de tout; en ſorte qu'on ne peut paſſer auprès de la volière où il eſt détenu, ſans le voir s'agiter violemment, & l'entendre jeter pluſieurs cris répétés.



OISEAUX ÉTRANGERS

*Qui ont rapport à l'*Épervier *& à l'*Autour.

I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne ſans aucun nom, & que nous avons déſigné ſous la dénomination d'*Épervier à gros bec de Cayenne* *, parce qu'en effet il a plus de rapport à l'épervier qu'à tout autre oiſeau de proie; il eſt ſeulement un peu plus gros, & d'une forme de corps un peu plus arrondie que l'épervier; il a auſſi le bec plus gros & plus long, les jambes un peu plus courtes; le deſſous de la gorge d'une couleur uniforme & vineuſe; au lieu que l'épervier a cette même partie blanche ou blanchâtre, mais du reſte, il reſſemble aſſez à l'épervier d'Europe, pour

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 464.

pour qu'on puiſſe le regarder comme étant d'une eſpèce voiſine, & qui peut-être ne doit ſon origine qu'à l'influence du climat.

I I.

L'OISEAU qui nous a été envoyé de Cayenne, ſans nom, & auquel nous avons cru devoir donner celui de petit *autour de Cayenne*, parce qu'il a été jugé du genre de l'autour par de très-habiles Fauconniers. J'avoue qu'il nous a paru avoir plus de rapport avec le lanier, tel qu'il a été décrit par Belon, qu'avec l'autour; car il a les jambes fort courtes & de couleur bleue, ce qui fait deux caractères du lanier, mais peut-être n'eſt-il réellement ni lanier ni autour. Il arrive tous les jours qu'en voulant rapporter des oiſeaux ou des animaux étrangers aux eſpèces de notre climat, on leur donne des noms qui ne leur conviennent pas, & il eſt très-poſſible que cet oiſeau de Cayenne * ſoit d'une eſpèce particulière & différente de celle de l'autour & du lanier.

* *Voyez les planches enluminées*, n.° 473.

III.

L'OISEAU de la Caroline, donné par Catesby *(a)*, sous le nom d'*épervier des pigeons*, qui a le corps plus mince que l'épervier ordinaire, l'iris des yeux jaune, ainsi que la peau qui couvre la base du bec, les pieds de la même couleur; le bec blanchâtre à son origine, & noir vers son crochet; le dessus de la tête, du cou, du dos, du croupion, des ailes & de la queue, couvert de plumes blanches mêlées de quelques plumes brunes; les jambes couvertes de longues plumes blanches, mêlées d'une légère teinte rouge, & variées de taches longitudinales brunes.... Les plumes de la queue brunes comme celles des ailes, mais rayées de quatre bandes transversales blanches.

(a) Pigeon hawk. Hist. nat. of Carol. by Marc. Catesby, *tome I, page 3, planche III*, avec une figure coloriée.



* LE GERFAUT (a).

Voyez planche XIII de ce volume.

LE Gerfaut, tant par sa figure que par le naturel, doit être regardé comme le premier de tous les oiseaux de la fauconnerie; car il les surpasse de beaucoup en grandeur: il est au moins de la taille de l'autour; mais il en diffère par des caractères généraux & constans, qui distinguent tous les oiseaux propres à être élevés pour la faucon-

* *Voyez les planches enluminées*, n.os 210, 462 & 446.

(a) En Italien, *Zerifalco* ou *Girifalco* ou *Gerifalco*; en Allemand, *Gierfalck* ou *Girfalck* ou *Mittel-falck*; en Polonois, *Bialozor*; en Moscovie, *Kretzel* ou *Kiczot*; en Anglois, *Gyrfalcon* ou *Gerfalcon*; les Anglois appellent le mâle *Jerkin*. *Nota.* Ce mot *Gerfaut* ou *Gyrfalco*, signifie *Faucon-vautour*, *Gyr* ou *Gyer*, signifiant *Vautour* en Allemand. — Gerfaut. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux*, page 94. — *Gyrfalco.* Aldrov. *tome I, page 471.* — *Morphnos Belonii.* Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 212. — Faucon d'Islande. *Hist. d'Islande, par Anderson*, tome I, page 80. — Le Gerfaut, *planche XXX, fig. 2.* Brisson, *Ornith.* tome I, page 370; & page 373, planche XXXI.

nerie, de ceux auxquels on ne peut pas donner la même éducation. Ces oiseaux de chasse noble sont les gerfauts, les faucons, les sacres, les laniers, les hobreaux, les émerillons & les cresserelles : ils ont tous les ailes presque aussi longues que la queue ; la première plume de l'aile appelée le *cerceau*, presqu'aussi longue que celle qui la suit, le bout de cette plume en penne on en forme de tranchant ou de lame de couteau, sur une longueur d'environ un pouce à son extrémité ; au lieu que dans les autours, les éperviers, les milans & les buses, qui ne sont pas oiseaux aussi nobles ni propres aux mêmes exercices, la queue est plus longue que les ailes, & cette première plume de l'aile est beaucoup plus courte & arrondie par son extrémité ; & ils diffèrent encore en ce que la quatrième plume de l'aile est dans ces derniers oiseaux la plus longue, au lieu que c'est la seconde dans les premiers. On peut ajouter que le gerfaut diffère spécifiquement de l'autour par le bec & les pieds qu'il a bleuâtres, & par son

plumage qui est brun sur toutes les parties supérieures du corps, blanc taché de brun sur toutes les parties inférieures, avec la queue grise, traversée de lignes brunes [a]. Cet oiseau se trouve assez communément en Islande, & il paroît qu'il y a variété dans l'espèce; car il nous a été envoyé de Norvège, un gerfaut qui se trouve également dans les pays les plus septentrionaux [b], qui diffère un peu de l'autre par les nuances & par la distribution des couleurs, & qui est plus estimé des Fauconniers que celui d'Islande, parce qu'ils lui trouvent plus de courage, plus d'activité & plus de docilité; & indépendamment de cette première variété, qui paroît variété de l'espèce, il y en a une seconde qu'on pourroit attribuer au climat, si tous n'étoient pas également des pays froids: cette seconde variété est le gerfaut blanc [c], qui diffère beaucoup des deux premiers, & nous présumons que dans ceux de

[a] *Voyez les planches enluminées*, n.° 210.

[b] *Ibidem*, n.° 462.

[c] *Ibidem*, n.° 446.

Norvège, aussi-bien que dans ceux d'Islande, il s'en trouve de blancs; en sorte qu'il est probable que c'est une seconde variété commune aux deux premières, & qu'il existe en effet dans l'espèce du gerfaut trois races constantes & distinctes, dont la première est le gerfaut d'Islande, la seconde le gerfaut de Norvège, & la troisième le gerfaut blanc; car d'habiles Fauconniers nous ont assuré que ces derniers étoient blancs dès la première année, & conservoient leur blancheur dans les années suivantes; en sorte qu'on ne peut attribuer cette couleur à la vieillesse de l'animal ou au climat plus froid, les bruns se trouvant également dans le même climat. Ces oiseaux sont naturels aux pays froids du Nord, de l'Europe & de l'Asie; ils habitent en Russie, en Norvège, en Islande, en Tartarie, & ne se trouvent point dans les climats chauds, ni même dans nos pays tempérés. C'est, après l'aigle, le plus puissant, le plus vif, le plus courageux de tous les oiseaux de proie; ce sont aussi les plus chers & les plus estimés de tous ceux de la

fauconnerie : on les transporte d'Islande & de Russie en France *(b)*, en Italie, & jusqu'en Perse & en Turquie *(c)*; & il ne paroît pas que la chaleur plus grande de ces climats leur ôte rien de leur force & de leur vivacité ; ils atta-

(b) Nous ne verrions point le gerfaut, s'il ne nous étoit apporté d'étrange pays ; on dit qu'il vient de Russie où il fait son aire, & qu'il ne hante ne Italie ne France, & qu'il est oiseau passager en Allemagne. . . . C'est un oiseau bon à tous vols; car il ne refuse jamais rien, & il est plus hardi que nul autre oiseau de proie. Belon, *Hist. nat. des Oiseaux, pages 94 & 95.*

(c) Nota. C'est au gerfaut qu'il faut rapporter le passage suivant : « Il ne faut pas oublier de faire mention d'un oiseau de proie qui vient de Mos- « covie, d'où on le transporte en Perse, & qui « est presqu'aussi gros qu'un aigle ; ces oiseaux « sont rares, & il n'y a que le Roi seul qui « puisse en avoir. Comme c'est la coutume en Perse « d'évaluer les présens que l'on fait au Roi, sans « en rien excepter, ces oiseaux sont mis à cent « tomans la pièce, qui sont quinze cents écus ; & « s'il en meurt quelques-uns en chemin, l'Ambas- « sadeur en apporte à Sa Majesté la tête & les « aîles, & on lui tient compte de l'oiseau, comme « s'il étoit vivant : on dit que cet oiseau fait son « nid dans la neige, qu'il perce jusqu'à terre par » la chaleur de son corps, & quelquefois jusqu'à « une toise de hauteur, &c. . . . . . . » *Voyage de Chardin, tome II, page 31.*

quent les plus grands oiseaux, & font aisément leur proie de la cigogne, du héron & de la grue; ils tuent les lièvres en se laissant tomber à plomb dessus: la femelle est, comme dans les autres oiseaux de proie, beaucoup plus grande & plus forte que le mâle; on appelle celui-ci *tiercelet de gerfaut*, qui ne sert dans la fauconnerie que pour voler le milan, le héron & les corneilles.





LE GERFAUT

LE LANIER (a).

CET oiſeau qu'Aldrovande appelle *Laniarius gallorum*, & que Belon dit être naturel en France, & plus employé par les Fauconniers qu'aucun autre, eſt devenu ſi rare que nous n'avons pû nous le procurer; il n'eſt dans aucun de nos cabinets, ni dans les ſuites d'oiſeaux coloriés par M.[rs] Edwards, Friſch & les Auteurs de la

(a) En Italien, *Laniero*, en Allemand; *Swimere* ou *Schmeymer;* en Anglois & en François, on appelle le mâle *Lanneret.* — Lanier. Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux*, page 123. *Nota.* Lanier vient du latin *laniare*, déchirer, parce que cet oiſeau déchire cruellement les poules & les autres animaux dont il fait ſa proie. Lanneret eſt le diminutif de lanier, & c'eſt pour cela qu'on appelle le mâle *Lanneret*, qui eſt conſidérablement plus petit que la femelle. — *Laniarius gallorum*, Aldrov. *Avi.* tom. I, pag. 488. — Petit Lanier. Albin, *tome II, page 4, planche VII*, avec une figure coloriée. — *Falco pedibus roſtroque cæruleis, maculis albis nigriſque longitudinalibus.* Linn. *Faun. Suec.* *n.° 61*. Le Lanier. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 363.

Zoologie Britannique; Belon lui-même, qui en fait une deſcription aſſez détaillée, n'en donne pas la figure; il en eſt de même de Geſner, d'Aldrovande & des autres Naturaliſtes modernes. M.rs Briſſon & Salerne avouent ne l'avoir jamais vu: la ſeule repréſentation qu'on en ait eſt dans Albin, dont on ſait que les planches ſont très-mal coloriées. Il paroît donc que le lanier qui eſt aujourd'hui ſi rare en France, l'a également & toujours été en Allemagne, en Angleterre, en Suiſſe, en Italie, puiſqu'aucun des Auteurs de ces différens pays n'en ont parlé que d'après Belon: cependant il ſe retrouve, en Suède, puiſque M. Linnæus le met dans la liſte des oiſeaux de ce pays, mais il n'en donne qu'une légère deſcription, & point du tout l'hiſtoire: ne le connoiſſant donc que par les indications de Belon, nous ne pouvons rien faire de plus que de les rapporter ici par extrait. « Le lanier ou faucon-» lanier, dit-il, fait ordinairement ſon » aire en France, ſur les plus hauts » arbres des forêts ou dans les rochers

les plus élevés : comme il est d'un «
naturel plus doux & de mœurs plus «
faciles que les faucons ordinaires, on «
s'en sert communément *à tous propos*. «
Il est de plus petite corpulence que «
le faucon-gentil, & de plus beau «
plumage que le sacre, sur-tout après «
la mue ; il est aussi plus court *empiété* «
que nul des autres faucons. Les Fau- «
conniers choisissent le lanier ayant «
grosse tête, les pieds bleus & orés ; «
le lanier vole tant pour rivière que «
pour les champs ; il supporte mieux la «
nourriture de grosses viandes qu'aucun «
autre faucon ; on le reconnoît sans «
pouvoir s'y méprendre, car il a le «
bec & les pieds bleus ; les plumes de «
devant mêlées de noir sur le blanc, «
avec des taches droites le long des »
plumes, & non pas traversées comme «
au faucon. . . . . . quand il étend ses «
ailes, & qu'on les regarde par-dessous, «
les taches paroissent différentes de «
celles des autres oiseaux de proie ; «
car elles sont semées & rondes *comme* «
petits deniers. Son cou est court & «
assez gros, aussi-bien que son bec : «

» on appelle la femelle *lanier*, elle eſt » plus groſſe que le mâle qu'on nomme » *lanneret :* tous deux ſont aſſez ſem- » blables par les couleurs du plumage ; » il n'eſt aucun oiſeau de proie qui » tienne plus conſtamment ſa perche, » & il reſte au pays pendant toute » l'année ; on l'inſtruit aiſément à voler » & prendre la grue : la ſaiſon où il » chaſſe le mieux eſt après la mue, » depuis la mi-juillet juſqu'à la fin » d'octobre ; mais en hiver il n'eſt pas bon à l'exercice de la chaſſe ».



LE SACRE *(a)*.

JE crois devoir ſéparer cet oiſeau de la liſte des faucons, & le mettre à la ſuite du lanier, quoique quelques-uns de nos Nomenclateurs *(b)*, ne regardent le Sacre que comme une variété de l'eſpèce du faucon, parce qu'en le conſidérant comme variété, elle appartiendroit bien plutôt à l'eſpèce du lanier qu'à celle du faucon : en effet, le ſacre a, comme le lanier, le bec & les pieds bleus, tandis que les faucons ont les pieds jaunes. Ce caractère qui paroît ſpécifique, pourroit même faire croire que le ſacre ne feroit réellement qu'une variété du lanier ; mais il en diffère

(a) *Sacre*, la femelle; *Sacret*, le mâle. . . . Belon, *Hiſt. nat. des Oiſeaux, page 108, avec la figure, page 109*. En latin moderne, *Falco-ſacer*; en Italien, *Sacro;* en Allemand, *Sacker;* en Anglois, *Sacre*.

(b) *Falco-ſacer*. Le Sacre. Briſſon, *Ornithologie*, tome I, page 337. *Nota*. Cet Auteur en fait la douzième variété de l'eſpèce du faucon.

beaucoup par les couleurs, & conſtamment par la grandeur; il paroît que ce ſont deux eſpèces diſtinctes & voiſines, qu'on ne doit pas mêler avec celles des faucons: ce qu'il y a de ſingulier ici, c'eſt que Belon eſt encore le ſeul qui nous ait donné des indications de cet oiſeau; ſans lui les Naturaliſtes ne connoîtroient que peu ou point du tout le ſacre & le lanier: tous deux ſont devenus également rares, & c'eſt ce qui doit faire préſumer encore qu'ils ont les mêmes habitudes naturelles, & que par conſéquent ils ſont d'eſpèces très-voiſines. Mais Belon les ayant décrits, comme les ayant vus tous deux, & les donnant comme des oiſeaux réellement différens l'un de l'autre, il eſt juſte de s'en rapporter à lui, & de citer ce qu'il dit du ſacre, comme nous avons cité ce qu'il dit du lanier. « Le ſacre eſt de » plus laid pennage que nul des oiſeaux » de fauconnerie; car il eſt de couleur » comme entre roux & enfumé, ſem- » blable à un milan; il eſt court em- » piété, ayant les jambes & les doigts » bleus, reſſemblant en ce quelque choſe

au lanier : il feroit quafi pareil au « faucon en grandeur, n'étoit qu'il eft « compaffé plus rond. Il eft oifeau de « moult hardi courage, comparé en « force au faucon pélerin : auffi eft oi- « feau de paffage, & eft rare de trouver « homme qui fe puiffe vanter d'avoir « oncq'veu l'endroit où il fait fes petits : « il y a quelques Fauconniers qui font « d'opinion qu'il vient de Tartarie & « Ruffie, & de devers la mer majeur, « & que faifant fon chemin pour aller « vivre certaine partie de l'an vers la « partie du midi, eft prins au paffage « par les Fauconniers qui les aguettent « en diverfes îles de la mer Égée, « Rhodes, Chypre, &c. Et combien « qu'on faffe de hauts vols avec le facre « pour le milan, toutes fois on le peut « auffi dreffer pour le gibier & pour la « campagne à prendre oyes fauvages, « oftardes, olives, faifends, perdrix, lièvres « & à tout autre manière de gibier. . . . « Le facret eft le mâle & le facre la « femelle, entre lefquels il n'y a d'autre « différence finon du grand au petit ».

En comparant cette defcription du

sacre, avec celle que le même Auteur a donné du lanier, on se persuadera aisément, 1.° que ces deux oiseaux sont plus voisins l'un de l'autre que d'aucune autre espèce ; 2.° que tous deux sont oiseaux passagers, quoique Belon dise que le lanier étoit de son temps naturel en France, il est presque sûr qu'on ne l'y trouve plus aujourd'hui ; 3.° que ces deux oiseaux paroissent différer essentiellement des faucons, en ce qu'ils ont le corps plus arrondi, les jambes plus courtes, le bec & les pieds bleus, & c'est à cause de toutes ces différences que nous avons cru devoir les en séparer.

Il y a plusieurs années que nous avons fait dessiner à la ménagerie du Roi, un oiseau de proie qu'on nous dit être le *sacre,* & que nous donnons ici *(planche XIV de ce volume);* mais la description qui en fut faite alors ayant été égarée, nous n'en pouvons rien dire de plus.

FIN du premier volume.



LE SACRE.





